PQ
1971
C347
L3
t.4

LAURE;

OU

LETTRES

DE &c. &c.

[redacted]

LAURE,

OU

LETTRES

DE QUELQUES PERSONNES DE SUISSE.

TOME QUATRIEME.

A GENÈVE

Chez BARDE, MANGET & Compagnie
Imprimeurs - Libraires.

& se trouve à PARIS,

Chez BUISSON, Libraire, hôtel de Mifsgrigny,
rue des Poitevins.

M. DCC. LXXXVI.

568011

18.8.53

PG
1971
C349L3
L.4

LAURE,

OU

LETTRES

DE QUELQUES FEMMES DE SUISSE

LETTRE XXXVII.

Laure à Sophie.

NON, ma chère amie, je ne puis pas me taire ; si vous pouvez m'abandonner, moi je ne puis pas vous quitter. Je vous écrirai, je vous persécuterai, j'en ai pris l'habitude ; je ne puis plus rester seule ; mon papier & ma plume me rapprochent de vous, & quand je vous écris, il me sem-

ble que je ſuis avec quelqu'un. Dans le jour, je puis encore me paſſer de vous : des occupations, des affaires, des devoirs, mes parens me diſtraiſent ; mais lorſque je ſuis retirée dans ma chambre, lorſqu'il me ſemble qu'il y a un intervalle entre le monde entier & moi, lorſque la tranquillité, le ſilence, l'indifférence de tout ce qui m'entoure, me laiſſent comme au milieu d'un déſert; alors ma penſée, mon imagination, mon cœur ſe tournent vers vous. Le ſoir, auprès de mon feu, je veux quelquefois commencer une lecture ; bientôt je ne lis plus ; j'entends les heures, le cri du guet de minuit, d'une heure, de deux heures ; trois heures ſonnent, & je penſe encore, le tems s'eſt écoulé, & puis c'eſt tout. Je veux vous dire quelque choſe avant que le ſommeil m'en empêche, je commence, j'écris quelques mots, la lumière me manque, & je vais me coucher dans l'obſcurité. J'eſpère que

je jouirai au moins du ſommeil le matin, mais j'entends du bruit, je vois le jour ; je crains que ce ne ſoit très-tard ; l'inquiétude me chaſſe d'entre mes rideaux ; c'eſt alors que j'ai le tems de vous écrire, car tout le monde repoſe encore bien long-tems. Je vous dis ici ce qui m'arrive ſouvent, ce qui m'eſt arrivé hier au ſoir & ce matin. Je vous écris donc, ma chère Sophie, mais je ne vous enverrai ma lettre que lorſque j'en aurai reçu une de vous, que lorſque je ſerai sûre d'avoir toujours mon amie ; je vais laiſſer ma lettre dans mon bureau. Je m'entretiendrai avec vous de tems en tems, quand j'en aurai beſoin. Si je ne reçois rien de vous, ſi je ne ſuis pas contente de ce que je recevrai, je jetterai au feu tout ce que j'aurai écrit, & je ne vous parlerai plus de moi. Je ſuis particulièrement inquiète de ma lettre à Mr. de St. Ange ; je l'ai écrite

trop en courant ; j'aurois dû y penſer davantage ; je n'ai pas la certitude d'avoir dit ce que je voulois : elle étoit mal écrite ; enfin j'en ſerai mécontente juſques à ce que je ſache l'effet qu'elle aura produit. Je devrois déjà le ſavoir ; il y a aujourd'hui quatre jours que j'ai fait ma réponſe, que je l'ai remiſe au meſſager ; il retournoit, je crois, à la campagne de Mr. de St. Ange. Il n'eſt ſans doute point obligé de me répondre ; en vérité je ſuis charmée qu'il ne le faſſe pas, & je ne manquerai pas de le lui témoigner. Il auroit ſeulement dû faire dire à mon père quand il reviendra ; s'il ne revient pas, on s'en prendra peut-être encore à moi. Il ſeroit poſſible que je fuſſe obligée de montrer la lettre de Mr. de St. Ange, & ce que j'ai répondu. J'ai déjà penſé que je devois le faire ; mais dans ce moment mon père eſt ſi occupé, il a tant d'affaires différentes, que ce ſeroit

nous jeter dans un trouble dont nous souffririons tous inutilement. Si je dois le faire, je prendrai un moment où il sera tranquille, & où je serai sûre de trouver toute sa tendresse pour moi. J'ai dit une fois à mon père qu'il ne m'aimoit plus; il m'a dit que j'étois une ingrate, que tout ce qu'il faisoit étoit pour moi & que personne n'en jouiroit autant que sa fille. Il me serra dans ses bras, en me disant de ne point l'inquietter par des choses inutiles. Hélas! nous étions heureux; un autre bonheur est venu troubler celui dont nous jouissions, je le regrette. Il est vrai que nous pouvons mieux suivre nos sentimens avec ceux qui ont besoin de nous: mon père, qui est charitable, me donne de tems en tems de l'argent, dont l'usage me fait un vrai plaisir: ce n'est pas aussi souvent que je le voudrois; mais c'est une jouissance que j'ai gagnée, & que

je compte pour beaucoup. Je n'avois pas imaginé qu'il y eût autant de misérables. Aujourd'hui nous faisons l'essai de notre nouveau carrosse ; il y a déjà quelque tems que nous avons les chevaux : le carrosse est venu de chez le sellier, & ma mère se fait plaisir de l'essayer pour en rendre compte à mon père ; il fait un beau jour, nous ferons une grande promenade. Adieu, ma chère amie, je vous reverrai ce soir ou demain matin.

Jeudi au soir à dix heures.

Ma mère a été fatiguée de sa promenade ; elle s'est couchée de bonne heure. Je veux vous conter toute ma journée, mais rien de vous encore, ma chère amie ? rien de personne ? mon père ne revient point non plus : tout l'univers est-il donc mort ? heureusement qu'un autre objet vient occuper mon esprit. C'est une idée que j'ai, à laquelle je m'attache tous les

momens davantage ; j'en ſuis tranſportée. Je ſuis sûre que vous l'approuverez. Notre promenade a été très-longue, beaucoup plus que nous ne le comptions : nous avons été du côté de la montagne. Au bout d'une heure nous avons quitté la grande route ; nous y étions invités par un très-joli chemin de traverſe. Je comptois cueillir quelques primevères, qui commencent à paroître auprès des haies : le chemin s'eſt trouvé très-étroit & très-boueux ; je n'ai pu deſcendre, & même le carroſſe ne pouvoit pas tourner. Il a fallu ſuivre ce chemin pendant plus d'une heure. Au bout de ce tems-là nous ſommes arrivés auprès d'une maiſon de payſan. Il y avoit au-devant une aſſez jolie place, nous avons eu envie de deſcendre, & enſuite d'entrer dans la maiſon : elle étoit propre & bien arrangée ; elle avoit un air d'aiſance. Nous avons vu un vieillard en

cheveux blancs, assis auprès du feu; à côté de lui étoit un enfant, qui tenoit une assiette de bois, sur laquelle il y avoit du pain. L'enfant avoit l'air de presser le vieillard de manger, & nous l'avons fort peu distrait. Celui-ci est venu à nous; il nous a offert ses services, & tout ce qu'il y avoit dans la maison. Il revenoit du bois, il étoit fatigué; il nous a demandé si nous nous étions égarés, & comment nous nous trouvions dans cet endroit écarté, où jamais il ne venoit personne de la ville. Ma mère a lié conversation avec lui, & s'est établie auprès du feu. Moi, j'ai été frappée de la beauté de l'enfant: c'est une petite fille de sept à huit ans, dont l'air & la fraîcheur des couleurs annoncent la santé; elle avoit une physionomie ronde & pleine, de grands yeux bleus, de beaux cheveux châtains bruns, qui lui cachoient le front & presque les yeux: un air de propreté

invitoit à lui faire mille careſſes. J'ai demandé au payſan à qui étoit cet enfant. Hélas ! il eſt à nous, a-t-il répondu ; à préſent c'eſt toute ma conſolation. Comment, lui-ai-je dit, cet enfant eſt votre fille.... ? Oh non, c'eſt ma fille qui eſt ſa mère, c'eſt-à-dire, celle qui eſt morte : ſon père eſt allé au ſervice en Hollande ; ma fille qui eſt ici n'eſt que ſa tante. J'ai demandé le nom de l'enfant ; le bonhomme m'a dit qu'elle s'appeloit Henriette. La petite fille, qui tenoit ſon grand-père par la main, & qui appuyoit ſa tête contre lui d'une manière qui exprimoit la tendreſſe, & qui inſpiroit l'intérêt, a repris avec vivacité qu'elle s'appeloit auſſi Angélique ; mais que ſa tante ne vouloit pas qu'on lui donnât ce nom. J'ai demandé à voir la tante ; elle étoit au jardin ; la petite fille eſt courue devant moi pour m'y conduire ; elle s'eſt jetée dans ſes bras ;

elles ſe ſont embraſſées avec une tendreſſe qui peignoit mieux une mère & une fille, qu'une tante & une nièce; la petite a toujours dit ma tante. J'ai vu une payſanne qui paroiſſoit avoir plus de trente ans, qui étoit maigre, hâlée : on voyoit plutôt les traces de la peine & du travail, que les reſtes d'une jolie phyſionomie. L'on découvroit cependant de beaux traits, en y faiſant plus d'attention; des yeux expreſſifs, mais un peu enfoncés, donnoient l'idée du chagrin. Ma curioſité & mon intérêt alloient en augmentant. J'ai fait des queſtions ſur la tante, ſur la nièce, ſur le grand-père. J'ai dit qu'ils étoient bien heureux d'avoir un enfant comme celui-là : on m'a répondu en careſſant la petite fille, que c'étoit un bon enfant qui donnoit quelquefois un peu de peine : la petite a embraſſé ſa tante avec un air de tendreſſe charmant ; il m'eſt venu l'envie extrême

d'avoir auprès de moi une petite créature comme celle-là. Je n'ai aucun de ces animaux qui occupent l'attention & les soins, auxquels on prodigue les caresses, au bien-être desquels on sacrifie le sien & celui des autres : ce sont des esclaves serviles & malheureux, à l'attachement & à la reconnoissance desquels on est si sensible ! & dans ce moment j'éprouvois combien je le serois aux sentimens d'un petit être que je rendrois heureux, qui penseroit, qui raisonneroit. J'ai demandé à la femme si elle ne seroit pas bien aise de placer sa petite nièce chez quelqu'un qui en auroit beaucoup de soin, & qui l'aimeroit. Elle m'a répondu qu'elle auroit de la peine à s'en séparer, & que la petite commençoit à avoir soin de son grand-père. J'ai dit à ma mère mon idée : sans s'y opposer absolument, elle m'a fait entendre que c'étoit prendre un engagement qui

pourroit avoir beaucoup d'inconvéniens, & elle m'a renvoyé à la volonté de mon père : elle a regardé l'enfant de plus près ; elle l'a trouvé charmant. Je ne sais même quel air de ressemblance elle a voulu y reconnoître. Mon père, depuis quelque tems, me presse de prendre une femme-de-chambre, je lui demanderai de me laisser le choix de cet enfant ; je le tiendrai dans ma chambre ; je le soignerai ; je l'élèverai ; je le rendrai heureux ; ce sera une compagnie intéressante, qui rompra ces momens de solitude, où on se laisse aller à toutes sortes de réflexions. Plus j'en faisois alors, plus mon envie se fortifioit : j'ai insisté auprès du paysan & de sa fille, pour qu'ils me remissent leur enfant : je leur ai fait toutes les promesses qu'ils pouvoient attendre, & qui pouvoient les décider. Je leur ai dit que je voulois avoir le consentement de mon père, & qu je

reviendrois dans quelques jours. Je n'ai ceſſé d'en parler à ma mère en retournant à la ville : j'eſpérois y retrouver mon père ; il ne reviendra que demain : je languis de lui en parler ; je crois qu'il ne s'y oppoſera pas. Pluſieurs perſonnes ſont venues paſſer la ſoirée auprès de ma mère. On s'eſt occupé de notre promenade. J'ai dit mon projet ; tout le monde y a trouvé des inconvéniens ; l'une a dit qu'il ne falloit pas ſortir les payſans de leur état ; l'autre, que lorſque leurs enfans étoient trop bien & trop heureux, ils tournoient toujours mal ; que l'éducation ne faiſoit que les gâter. La vieille Mlle. D***. a dit qu'elle avoit ſouvent penſé à prendre une petite fille, mais qu'elle avoit deux chiens & un perroquet qui en ſouffriroient, & dont elle ne vouloit pas ſe ſéparer. Mr. de Marville vint auſſi. On changea le ſujet de la converſation, il fut très-bien

avec les amies de ma mère ; avec moi il avoit l'air inquiet, curieux, embarraſſé : il ſembloit qu'il voulût me parler de quelque choſe ; il ne parla de perſonne. Je ne ſais ce qu'il dit d'humeur, de diſtraction ; & il s'en alla. Il eſt quelquefois bien peu aimable, ce pauvre Marville ! On s'entretint de lui lorſqu'il fut parti. On ſe réunit à en dire du bien : les vieilles femmes qui le connoiſſoient avoient remarqué que depuis quelque tems il avoit beaucoup changé ; qu'il ne recherchoit plus autant l'élégance dans ſon habillement, dans ſa parure. Ma mère dit qu'elle trouvoit qu'il n'étoit plus autant parfumé d'ambre. On ajouta qu'il s'occupoit beaucoup de l'emploi qu'il avoit pris ; que ſa conduite étoit devenue très-ſage, très-exemplaire : je crois que j'aurois pu dire le moment où ce changement avoit commencé ; & lorſque l'on dit que l'on croyoit qu'il

penſoit à ſe marier, ma mère me regarda, & elle examinoit ma contenance. Quand nous fûmes ſeules, elle voulut m'en parler; je la priai de permettre que je ne fuſſe occupée que de mon projet d'avoir la petite fille, & je lui demandai de m'aider à obtenir le conſentement de mon père. Elle me dit que puiſque j'aimois autant les enfans..... Je ne la laiſſai pas achever; je l'embraſſai, en l'aſſurant que celui-là nous amuſeroit tous. Dites-moi, ma chère amie, ſi vous n'approuvez pas mon idée, ſi vous n'en êtes pas jalouſe. Je languis d'avoir cette petite créature auprès de moi, elle me manque déjà; je ne veux pas vous envoyer ma lettre que la choſe ne ſoit décidée. J'eſpère que mon père reviendra demain aſſez tôt pour pouvoir lui en parler bien au long. Après-demain je retournerai chez les bons payſans, & dans trois ou quatre jours j'aurai ma petite fille.

Je vous dirai tout ce qu'elle dira ; tout ce qu'elle fera ; nous parlerons de ſon éducation, & ſi vous voulez nous ne parlerons plus de perſonne d'autre, auſſi bien je n'entends plus parler de qui que ſe ſoit. Adieu donc, ma chère amie ; demain je ſerai aſſez occupée, le matin j'ai des affaires pour la maiſon, enſuite des parens à aller voir, des viſites à faire, une aſſemblée chez Mr. Duterrier, où ma mère veut aller, & un ſouper chez des tantes où il ne faut pas manquer. Mr. de la Hauſſe & Mr. Duterrier y ſeront. Le jour ſera bien long, il n'y a point de courier, & je ne recevrai rien de vous ; je voudrois reſter à la maiſon, attendre mon père, lui parler ; demain au ſoir je vous dirai encore quelque choſe, car il me ſemble que vous êtes la ſeule perſonne avec qui je puiſſe m'entretenir.

Ce ſoir je ne vous dirai qu'un

mot, ma chère amie ; je n'en puis plus, je suis horriblement fatiguée, & vous voudrez bien que j'aille me coucher, avec les plaisanteries de Mr. Duterrier & les galanteries de Mr. de la Hausse. Mon père est revenu fort tard ; il a eu des affaires en arrivant ; je n'ai pu lui parler. A l'assemblée, Mr. Duterrier le jeune & Mr. Desaleurs se sont acharnés à faire avec moi la conversation la plus suivie, la plus soutenue, qu'est-ce que je leur avois fait ? ils se gardent bien d'aller à leurs campagnes. Demain mon père veut aller à la nôtre dès le matin, avec ma mère & avec moi. Il faut faire des meubles, & voir les réparations. Je m'en réjouis, je désirois depuis long-tems d'y aller : je verrai d'abord si je retrouve mon dessein : j'aurai des nouvelles de nos voisins, dont je n'ai rien entendu depuis long-tems : je crois qu'il fera un très-beau tems, & je me promè-

nerai. Au retour, je ſuis sûre de trouver une de vos lettres. Je croyois que mon père me parleroit des papiers que je lui ai envoyé ; il n'en a pas dit un mot; mais vous, ma chère amie, êtes-vous morte auſſi. Demain, je ſaurai que vous exiſtez pour votre amie, & alors je fermerai ma lettre, ou elle ira au feu.

Je rentre chez moi, je demande s'il n'y a point de lettre ; on m'en donne une, elle eſt de ma tendre amie, de ma chère Sophie ; je l'ouvre bien vîte, je la parcours, je vois qu'elle m'aime encore, qu'elle n'eſt point malade, & je ne ſuis pas trop contente du reſte. Je la cache pour la relire à mon aiſe, lorſque je ſerai ſeule. Je me retire pour cela de bonne heure dans ma chambre.

Je viens donc de relire cette lettre ; elle m'afflige, elle me mortifie ; ce n'eſt pas ce que j'attendois.

LETTRE XXXVIII.

Sophie à Laure.

MA chère amie, j'aurois pu vous répondre ſans vous écrire, & je crois que c'eſt à cauſe de cela que je ne l'ai pas fait auſſi promptement que vous le déſiriez. Je n'avois qu'à vous renvoyer les premières lettres que vous m'avez écrites depuis votre campagne, & auſſi celles que vous avez écrites à Mlle de Mirfor. Vous m'avez donné envie de vous dire ce que vous lui diſiez. Vos caractères ne ſe reſſemblent point, vous ne penſez point comme elle, & vous dites preſque les mêmes choſes. J'en ſerois bien aiſe ſi vous penſiez comme moi; vous avez des idées différentes, & alors je ne ſais plus ce que je dois

être. Je crains pour vous, & je ne voudrois pas vous affliger; je veux au contraire que mon amitié vous console; ma chère amie, je sens que je vous suis plus attachée que jamais, il me semble aussi que près d'un danger, vous avez besoin d'une amie comme moi. Pourquoi sommes-nous séparées, pourquoi ne puis-je pas vous écouter dans tous les momens, je descendrois avec vous dans votre cœur; c'est-là où je chercherois votre ennemi: c'est-là où il se cache, c'est-là où il sera, si vous devez en avoir un. Votre esprit, qui avoit tant de force, qui raisonnoit si bien il y a quelques mois, va s'entendre avec lui pour vous tourmenter, pour vous inquiéter, pour vous faire mille peines. Pauvre Laure! comme vous vous trompez vous-même, comme vous aidez au poison qui vous menace; avec quelle adresse vous cherchez & vous trouvez ce que vous craignez. Hélas!

Hélas ! c'eſt-là toute votre habileté, & cette philoſophie, ce ſyſtème, cette fierté, tout cela s'arrange pour céder à un ſentiment qui eſt plus fort que toutes les philoſophies & tous les ſyſtêmes. Ne croyez pas que j'aille vous condamner, ma chère amie, ce ne ſont pas mes diſpoſitions : je ne veux ni conſeiller, ni effrayer, ni détourner ; je veux aider votre cœur. Ce n'eſt pas lui que je crains ; s'il eſt ſenſible, il ſaura être vertueux. Dites moi rondement que vous aimez Monſieur de St. Ange, & je ſerai raſſurée. Dites-moi qu'il eſt bien vrai que vous trouvez dans ſa perſonne, dans ſes manières, dans ſon eſprit, dans ſes ſentimens, un attrait qui vous plaît, qui vous intéreſſe, qui vous occupe, & alors je ſaurai très-bien qu'il en réſulte un plaiſir de le voir & de l'entendre, ce qui eſt très-naturel, & un déſir d'être aimée de lui, ce qui eſt bien plus naturel encore ;

mais voilà l'amour-propre, la défiance, la réſiſtance, toutes les idées enfin que l'on s'eſt fourrées dans la tête, qui troublent, qui aveuglent ſur ſoi-même ; je vois vos combats, ce que vous ſouffrez, & tout ce que vous voulez me cacher ; je vous plains, ma chère Laure. Mais pourquoi n'aimeriez-vous pas Mr. de St. Ange ? il eſt bon, il eſt généreux, il eſt humain ; je ſais qu'en ſa qualité d'homme, il profitera de tous les avantages qu'il pourra obtenir ; s'il eſt généreux, humain, ce ſera pour mieux parvenir à ſon but ; s'il a des vertus, ce ſera pour mieux mettre la vôtre à l'épreuve : il vous aimera le moins qu'il pourra, mais il cherchera avec ardeur à vous inſpirer de tendres ſentimens, & à profiter de l'aſcendant qu'ils lui donneront ſur vous : c'eſt-là où je l'attends. Je lui défie de ne pas prendre la paſſion la plus vive, la plus ſincère, la plus reſpectable, pour ma chère Laure : il a ſenti

ſe pouvoir de ſes charmes ; il a voulu lui plaire ; il a connu ſon eſprit, ſes grâces, ſes qualités, ſes vertus ; il connoîtra tous les jours plus ſon ame tendre & ſenſible, & voilà ce qui formera ſa chaîne ; il ne pourra la rompre, & il en formera une éternelle, qui fera le bonheur de tous deux : c'eſt ma prophétie, & je la fais, en me rappelant toutes vos lettres. Cet eſprit altier raiſonnoit ſi bien, il raiſonnera encore mieux ; je lui aiderai ſi je le puis, mais ce ſera toujours en me mettant de moitié avec votre cœur : & certainement deux femmes réunies, comme nous, peuvent bien ſe flatter de ne pas ſe tromper, & d'éviter de l'être. Notre éloignement eſt un obſtacle, il eſt vrai, mais vous m'écrirez toujours, & mes lettres ſeront toujours là pour vous avertir de tout ce que je pourrai prévoir. Par exemple, je prévois très-bien qu'après avoir écrit comme il falloit à

Mr. de St. Ange, pour ne pas l'éloigner de votre père, vous ne l'écouterez plus, il n'a plus rien à vous dire, vous n'avez plus rien à apprendre de ſes ſentimens : ce ſont ſes intentions dont il faut que vous ſoyez informée. Ce n'eſt que par ce moyen qu'il peut apprendre vos diſpoſitions, & ce que vous penſez. Peut-être s'eſt-il déjà flatté. Jamais l'amour-propre des hommes n'eſt ſi crédule que lorſqu'ils paroiſſent ne rien croire : & qui ſait juſqu'où ſon imagination eſt allée ; à la bonne heure, mais je veux abſolument que Mr. de St. Ange vous aime, & qu'il vous aime avec la vérité & la ſincérité que vous méritez, & que vous devez naturellement inſpirer. Je haïrai un homme qui aimera foiblement mon amie : je ſerai ſon ennemie ſurtout, je ne veux abſolument pas entendre parler de cet attrait qui ſe trouve ſi facilement entre deux perſonnes

aimables, & qui mène quelquefois je ne sais où : & à cette occasion je voudrois bien que nous raisonnassions ensemble sur ce qu'on appelle attrait. Je pourrois en causer avec vous, mais non vous l'expliquer : nous pourrions nous aider, en disant ce que nous éprouvons l'une & l'autre : je n'ai jamais senti ce qu'on appelle inclination ou passion ; mais cette espèce de sentiment dont je veux parler ne m'est pas inconnu. Je n'avois pas encore quinze ans, que je fus extrêmement frappée à la vue d'un Monsieur qui venoit quelquefois chez mes parens ; il me plaisoit infiniment : sa figure, sa voix, ses manières, ses discours faisoient une impression singulière chez moi ; il me donnoit l'idée de la perfection ; j'aurois voulu qu'il fût mon père, mon frère, mon ami ; j'apprenois l'histoire, & je le faisois ressembler à Cyrus, à Alexandre, à Télémaque ; je lui appliquois même

tous les objets de religion, & si l'on m'avoit demandé le portrait de ***, j'aurois fait celui de Mr. ..... Il avoit près de trente ans ; je n'étois pour lui qu'un enfant, auquel il ne faisoit attention que par honnêteté, & même, autant que je peux me le rappeler, je ne lui plaisois point du tout : il s'en alla, ma mémoire & mon imagination en restèrent très-vivement occupées, & cependant je m'accoutumai à son absence. Insensiblement les impressions s'affoiblirent, les idées s'effacèrent, & je n'y pensai plus. Je l'ai revu quelques années après, & je n'ai plus trouvé mon fantôme de quinze ans, ce n'étoit plus que l'homme le plus commun. Depuis ce tems là mon ame a toujours été tranquille, & je n'ai plus éprouvé cette espèce d'émotion ; même en me mariant elle a été loin de mon cœur. Cependant depuis ce moment j'ai pu comprendre ce que c'étoit que ces

attrait qui nous maîtrise quelquefois. Je vois que c'eſt l'ennemi dont nous avons à nous défendre ; c'eſt lui qui jette un voile ſur tout ce qui nous entoure, & ſur-tout ſur l'avenir : il commence par tout embellir, tout juſtifier, & il finit par tout empoiſonner. Je ne vous dis rien qui ne ſe ſoit déjà préſenté à votre eſprit : ſans doute vous raiſonnez, vous réfléchiſſez, vous avez trop d'intérêt à être éclairée, pour ne pas employer tout votre eſprit à l'être. Je me repoſe là-deſſus, & dans tout ce qui ſe paſſe, je me plais à croire que c'eſt votre bonheur qui s'arrange, la fortune ſe joint à l'amour, & vous jouirez d'une félicité digne de vous. Votre père, en profitant des circonſtances heureuſes qui l'ont ſecondé, voudra que ſa fille le ſoit auſſi. Laiſſez-moi me livrer à cette perſpective ; elle plait à mon cœur. Eh bien, ma chère amie, quand vous reverrez Mr. de St. Ange, vous le

tiendrez dans un éloignement qui lui fera voir que ce ſont ſes intentions qui vous décideront à quelque choſe. Contez-moi bien exactement comment cette première entrevue ſe ſera paſſée. Il me ſemble qu'elle doit décider de beaucoup. J'en attends le détail avec impatience. Après toutes mes idées, ce qui m'occupe le plus, c'eſt auſſi ma petite fille, car sûrement j'en aurai une qui ſera à moi. Je la déſire avec trop d'ardeur pour être trompée là-deſſus. Je la vois, je l'élève, elle ſera mon amie, ma compagne; je ſerai bien heureuſe. Je voudrois l'appeler Laure, mais il faudra lui donner le nom de ſa grand-mère. Votre projet ſur celle que vous voulez prendre ſera difficile à exécuter, & je crois que vous y renoncerez. Je ne ſuis pas malade, mais je ſouffre ſouvent. Perſonne ne le ſait que moi; je le cache ſur-tout à mon mari. Je vois bien qu'une femme qui ſeroit ſouffrante &

plaignante ne lui plairoit point du tout ; la compagnie des autres femmes lui fait déjà plus de plaiſir que la mienne, au moins il va la chercher ſouvent ; ce ſeroit bien pis s'il avoit à fuir une femme malade : moi je ne cherche rien ; je jouis de tous les momens heureux que je trouve dans mon ménage, & des plaiſirs qui ſe rencontrent dans la ſociété : mon mari m'aimera toujours, & j'eſpère & j'attends ma petite fille ; c'eſt-là ce qui m'occupe. J'aurai auſſi une lettre de ma chère Laure, je la recevrai inceſſamment ; ſi elle alloit attendre des réponſes pour m'écrire, je ſerois bien piquée ; mon ſilence même doit lui dire que je l'aime, &c. &c.

LETTRE XXXIX.

Suite de la lettre de Laure.

MA chère amie, j'avois interrompu ma lettre ; je n'ai pu la continuer ; la vôtre me cauſoit un trouble, me donnoit une oppreſſion, qui m'a ôté la poſſibilité d'écrire. J'aurois voulu vous dire mille choſes pour vous tranquilliſer, mille pour vous éclairer, mille autres pour me juſtifier. Toutes ſe ſont obſtruées dans ma tête. J'ai laiſſé ma plume, & j'ai été chercher le ſommeil, mais j'ai été bien loin de le trouver. Comment jouir de quelque repos, avec le projet que j'ai, avec une amie comme vous, avec un homme comme Mr. de St. Ange. Dans les circonſtances où je me trouve, tout cela ne m'a pas quitté

un inſtant de toute la nuit, & cependant je crois que c'eſt votre lettre qui en eſt la cauſe : elle a mis dans mon ame un mouvement dont je n'ai pas été la maîtreſſe. Dans ce moment je n'ai pas plus de tranquillité ; je ſuis ſeulement plus foible, plus abattue ; mes idées ſe ſuccèdent mieux ; je puis mieux ſentir tout le chagrin que vous me faites. C'en eſt un bien cruel, bien vif, bien mortifiant, que de vous voir en peine de moi ; & pourquoi ? parce qu'un homme s'attache à moi ; parce que Mr. de St. Ange a pour moi je ne ſais quels ſentimens, qui tiennent à je ne ſais quoi. Je n'ai donc qu'une mauvaiſe tête, je ſuis donc abſolument ſans eſprit : je n'ai ni principes, ni force dans l'ame ; à vous entendre, il ſemble que je ſois perdue, ſi l'on oſe me dire que l'on m'aime : mais en vérité, ma chère amie, vous ne me connoiſſez pas ; vous avez oublié ce que je vous ai

dit, ce que je vous ai répété si souvent. Vous me confondez avec toutes les femmes foibles, qui ne pensent ni ne raisonnent; comment cela est-il possible? Eh bien, ma chère amie, imaginez tout ce qu'il vous plaira des sentimens de Mr. de St. Ange & même des miens; supposez qu'il soit un phénix céleste, soyez tranquille sur votre amie, c'est tout ce que je vous demande. Il mourroit demain, j'en serois fâchée, certainement, mais vous même vous n'en verriez rien: il se marieroit au bout du monde, ce qui est bien plus fort, je serois calme & je n'y penserois plus. Soyez assurée sur-tout que jamais on ne dira un mot ici, ni de lui, ni de moi: je ne comprends rien à cet attrait dont vous faites une affaire si importante, & dont vous voulez m'effrayer; je ne le connois pas, je ne le connoîtrai jamais. J'en suis si éloignée, que toujours je crains de revoir Mr.

de St. Ange, plutôt que je ne le souhaite. C'eſt vous, c'eſt ce que vous m'avez dit, qui êtes cauſe d'une certaine émotion que j'éprouve lorſque je le vois paroître, & qui eſt, je crois, bien oppoſée à l'attrait. Qu'eſt-ce que c'eſt auſſi, je vous prie, que cette fantaiſie de vouloir abſolument que Mr. de St. Ange m'aime? Eſt-ce donc ſi difficile? en eſt-il incapable? Ou, irai-je m'aveugler, & croire ce qui n'eſt pas? Et qu'importe qu'il aime ou n'aime pas? que je croye ou ne croye pas? ne ferai-je pas toujours la même? Je juge Mr. de St. Ange, & voilà tout, & s'il en réſulte une liaiſon d'agrément, une amitié un peu plus forte, une paſſion même ſi vous voulez, ce ſera toujours moi qui verrai, qui déciderai, & alors qu'eſt-ce qu'il y a à craindre? Je vois bien cependant, ma chère amie, dans ce que vous me dites, toute l'activité de votre amitié. Vous pouſſez votre

tre prévoyance auſſi loin qu'elle peut aller. Je ne veux pas la retenir, au contraire, dites-moi toujours tout, il n'y aura jamais rien de trop dur pour moi : j'aurai toujours de quoi vous raſſurer, & vous pouvez l'être, ſi dans ce moment il ne vous faut que la certitude de la façon de penſer de Mr. de St. Ange, je crois qu'il vous auroit perſuadée vous-même. Je penſois bien peu à lui en allant à notre campagne, il n'avoit pas voulu me faire une réponſe ; il ne revenoit pas à la ville, il en étoit bien le maître. Je m'occupois de ma petite fille ; j'en parlai à mon père, dans la voiture ; je le ſollicitai de me donner la permiſſion de prendre cet enfant auprès de moi ; je lui dis toutes les raiſons qui me le faiſoient déſirer ; il me dit toutes celles qui s'y oppoſoient ; & je n'eus que l'eſpérance d'obtenir une fois ce que je déſirois ſi vivement. Je trouvai notre maiſon de campagne rem-

plie d'ouvriers de toute eſpèce : on faiſoit des boiſeries & des plafonds partout ; on commençoit à vernir la ſalle de compagnie. Ma chambre étoit ſi dérangée, que je ne puis point juger de ce qui y a été pris ou laiſſé. Mon père me montra les changemens projetés dans les jardins : on y travailloit déjà. J'avoue que tous ces embelliſſemens me faiſoient plaiſir : mais je me demandois ſi nous ſerions ici plus heureux que nous ne l'avions été ; & j'avois déjà des regrets ſur ce que cette année nous ſerions obligés d'être plus long-tems à la ville. Mon père s'occupa avec les ouvriers, ma mère avec les meubles. Il faiſoit un très-beau jour ; l'après-midi j'allai dans le bois au bord de mon ruiſſeau, je m'y aſſis, j'y rêvai long-tems tranquillement. Je me rappelai certaines choſes que vous me diſiez dans votre lettre. Je pris mon portefeuille, je la cherchai ; celle de Mr.

de St. Ange ſe préſenta ; je ne ſais comment il ſe fit que je la ſortis de ſon enveloppe, qui tomba à mes pieds. Dans ce moment j'entendis le bruit des feuilles sèches ſur leſquelles on marche ; je tourne la tête avec ſurpriſe, & ce n'eſt pas ſans émotion que je vis un homme qui avoit un chapeau rabattu ſur les yeux, les bras croiſés ſur la poitrine, & qui marchoit d'un air penſif & diſtrait : ſon étonnement, ſon émotion furent viſibles, lorſqu'il m'eut reconnu : je ſentis auſſi la mienne, & je recachai avec précipitation mes lettres & mon porte-feuille ; je ne pus jamais retrouver l'enveloppe qui étoit tombée, & Mr. de St. Ange, car vous voyez bien que c'étoit lui, me donnoit déjà la main pour me relever. J'ai ſans doute bien tort, Mlle, me dit-il, de me préſenter ici, & de vous diſtraire ; on eſt toujours fâché de rencontrer un

homme auquel on ne daigne pas répondre : je ne fais plus, ni ce que je dis, ni ce que j'entendis ; je reprenois assez vîte le chemin de la maison ; cependant, on avoit fait un reproche à mon honnêteté, je voulus l'éclaircir, car dans aucun cas on ne veut passer pour mal-honnête, je parlai comme je pus des papiers que j'avois reçus & envoyés, & sur lesquels il devoit être tranquille, puisque j'en avois d'abord accusé la réception ; il parut étonné, & par l'explication il fut découvert qu'il n'avoit pas reçu ma lettre ; dans ce moment il se présenta un chemin qui alloit moins directement à la maison, nous le prîmes sans y faire attention : quoique, dans l'éloignement, nous n'étions point cachés, parce que les arbres sont sans feuilles ; il parut extrêmement inquiet & fâché de ce que ma lettre ne lui étoit pas parvenue, il ne pouvoit pas comprendre ce qu'elle étoit devenue,

il étoit au déſeſpoir, il croyoit que je n'avois pas ſeulement voulu lui répondre; il regardoit ce refus, ce ſilence, comme une marque de mépris & d'averſion, il ne vouloit pas retourner à la ville, ni approcher de notre maiſon, il me ſupplia de le raſſurer ſur ſes craintes, & de lui dire au moins quelqu'unes des paroles qui étoient dans ma lettre; il avoit les larmes aux yeux de regret & de chagrin; il avoit été malheureux depuis qu'il avoit eu cette idée, il étoit ſi heureux d'être détrompé; jamais il n'avoit eu la voix ſi touchante, ni l'expreſſion ſi vraie, ſi naturelle, ſes yeux brilloient d'un feu qui peignoit la ſincérité, il diſoit ſi bien qu'il étoit attaché à toute ma famille; je lui propoſai de m'accompagner juſqu'à la maiſon où il trouveroit mes parens; il en avoit envie, mais il me fit entendre qu'il étoit venu au village voiſin où il avoit

été appelé par des payſans, qui l'avoient choiſi pour être leur arbitre, il devoit y retourner tout-de-ſuite, il n'avoit pu s'empêcher de venir dans ce bois, & auprès de ce ruiſſeau dont il ſe trouvoit peu éloigné; il ajouta qu'il iroit à la ville le lendemain; & qu'il eſpéroit qu'il ſeroit reçu chez nous ſans peine; ce jour là nous devions paſſer la ſoirée & ſouper dehors: il falloit bien l'en avertir, il eſt ſi ſoupçonneux! & comme il y a très-longtems que mon père ne l'a pas vu, il ſeroit fâché de le manquer; c'eſt demain qu'il viendra, & on le retiendra ſans doute à ſouper: que je ſerois heureux! me dit-il avec tranſport, & en me quittant, que je ſerois heureux de vous trouver quelquefois dans cette promenade champêtre; on oſe y penſer plus librement, &, Mademoiſelle, je voudrois que vous viſſiez toujours ce que je penſe: nous étions dans ce mo-

ment hors du taillis, & à cent pas de la maiſon : il me quitta, il retourna par le chemin que nous venions de faire & je crus voir qu'il alla juſqu'à l'endroit où il m'avoit trouvée; ſans doute que c'eſt le plus court pour retourner au village où il devoit aller. Eh bien ! ma chère amie, cet éclairciſſement n'eſt-il pas naturel, cette entrevue eſt-elle ſi dangereuſe ? allez-vous en être effrayée ? votre amitié va t elle s'en allarmer ? pourquoi vouloir abſolument que Mr. de St. Ange m'aime ? il faut le laiſſer ce qu'il eſt & ne rien exiger : pour moi, ma chère amie, je ſuis tranquille, je paſſois à ſes yeux pour une femme orgueilleuſe & mépriſante, il nous auroit fui, & en vérité ç'auroit été fort déſagréable ; mon père en auroit ſouffert, & un mot d'explication remet tout dans l'ordre & dans la vérité. Lorſque je fus ſeule, & en approchant de la maiſon, je me

demandai ſi je dirois à mon père que je venois de voir M. de St. Ange ; je ne ſais pourquoi j'avois de la timidité là-deſſus : je me décidai cependant à le lui apprendre ; je le trouvai extrêmement occupé, il donnoit des ordres à pluſieurs perſonnes : toutes les fois que j'eus la bouche ouverte pour parler, je fus interrompue, & il ne le ſait pas encore ; c'eſt que je n'ai pu faire autrement que d'attendre qu'il m'en parlât le premier : au reſte, c'eſt une circonſtance bien indifférente, & j'en parlerai bien naturellement avec mes parens lorſque Mr. de St. Ange y ſera ; ma chère amie, voyez donc les choſes comme elles ſont, je vous en prie, ſoyez perſuadée qu'il n'y a rien de dangereux ; Mr. de St. Ange a l'ame honnête, le cœur parfaitement bon, ne lui confieriez-vous pas votre ſecret, ne lui remettriez-vous pas vos intérêts ? je vous aſſure qu'il mérite de la confiance, & que celle

que mes parens ont en lui eſt bien placée ; ſi mon père ne l'a pas nommé depuis ſon retour, c'eſt qu'il s'attend à le voir tous les jours, & qu'il eſt bien ſûr que je n'ai pas oublié le dernier ordre qu'il m'a donné ; je ſuis fâchée d'avoir commencé cette lettre avant que d'avoir reçu la vôtre ; il y a je crois beaucoup de choſes que je ne vous dirois point. Je ne veux pas la relire, j'aime mieux vous envoyer tout ce que j'ai penſé, eſt-ce que je puis vous cacher quelque choſe ? Adieu, ma chère amie, je vais déjeuner avec mes parens, je ſolliciterai encore pour ma petite fille : oh ! je l'obtiendrai ſurement, j'y attache un bonheur de tous les momens, &c. &c.

LETTRE XL.

Monſieur de Marville à Mr. de St. Ange.

JE n'ai point reçu de vous ce que j'en attendois, Monſieur; vous avez affecté de ne point répondre à ce que je vous diſois dans ma dernière lettre, & vous ne revenez point à la ville; votre manière avec moi m'étonne & me donne de l'inquiétude; ce que je vous ai dit auroit-il offenſé votre amour propre, ou contrarié vos intentions? St. Ange, je t'aime, je ne puis ſupporter qu'il y ait de nuage entre nous; tu as trop de vertus pour me cacher tes ſentimens & tes diſpoſitions à mon égard, & qu'ai-je dit, mon cher ami, qui ait pu m'éloigner de toi. Je ſens vivement ton bonheur d'être aimé par Mlle. de Germoſan, je veux que

tu en jouiſſes, mais que tu ne la confondes pas avec les femmes qui ne plaiſent qu'un moment, qui inſpirent le déſir, & qui laiſſent l'ame vide & l'eſprit languiſſant, qu'il faut aimer toujours ſans raiſonner jamais : avec celles-là, jouis de tes avantages & de l'art que tu as de leur plaire, ſans t'attacher ; pour elles, les grandes démonſtrations de l'amour ſont celles du moment, & il faut aller penſer ailleurs ; c'eſt là où tu as pu ſuivre ton ſyſtème de plaiſir & de légèreté, tu as pu t'en applaudir & être content ; mais avec Mlle. de Germoſan ce ſeroit un crime barbare, tu n'en es pas capable, tu ſentiras le prix du bonheur d'être aimé d'une femme qui eſt aimable dans tous les momens, dont les qualités de l'eſprit nourriſſent les ſentimens du cœur, qui peut être une maîtreſſe charmante, une femme adorable & une amie parfaite, même après le mariage ; j'avoue,

j'avoue, mon cher ami, que c'eſt à l'idée que Mlle. de Germoſan m'a donnée d'elle, & cette idée m'a détaché de toutes les autres femmes : aujourd'hui je ſuis plus diſpoſé à les fuir qu'à les rechercher, la facilité m'inſpire du dégout, la coquetterie de l'éloignement, les petiteſſes, les fauſſetés, les pruderies de l'ennui & du mépris; ce changement qui s'eſt fait chez moi, dont on me plaiſante quelquefois, & que quelques-uns de mes camarades me reprochent, je le dois aux ſentimens que Mlle. de Germoſan m'a inſpirés. J'ai moins de plaiſir, mais je ſuis plus heureux; avoir vu Laure, avoir paſſé quelques momens avec elle, me laiſſe une occupation dans l'ame, que je préfère au vuide que me laiſſoient les jouiſſances. Je ſuis ſans eſpoir, je ſuis malheureux, mais mon ame eſt ſans reproches, ſans pratiques pénibles & honteuſes, ſans intrigues toujours ſi difficiles à cacher,

& dont les ſuites ſont ſi déſagréables ; mes occupations viennent à l'appui de mon changement. Je les multiplie, je recherche toutes celles que mon emploi peut me donner. Je me charge de ce qui embarraſſe les autres : ma vie eſt remplie, & le ſentiment malheureux que je nourris eſt une compagnie que j'aime, & qui me ſoutient plutôt que de m'abattre. Mon déſir eſt de voir Mlle. de Germoſan heureuſe ; je puis en être témoin ; j'aurois même l'ambition d'y contribuer. Son cœur a, ſans doute le droit de choiſir ; puiſſe-t-il être moins aveugle ſur ſon bonheur que le mien, & ne pas ſe tromper ! Ah ! St. Ange, je vois ton bonheur & je t'aime encore ! Mais, dis-moi, qu'eſt-ce que cette longue abſence ? comment peux-tu être éloigné de ce que tu aimes, de tout ce qu'il y a de plus aimable ? eſt-ce un ordre ? eſt-ce une politique ? Eſt ce que tu reçois des lettres, & en reçois-tu

assez pour te consoler de l'absence ? Je n'y comprends rien. Explique-moi ta conduite, je t'en conjure ; te défierois tu de ton ami ? Trompes-le aussi, si cela te convient ; mais dis-moi quelque chose. Et moi aussi je souffre de ton absence ; au moins je la charge des distractions & de l'humeur de Mlle. de Germosan. Une seule fois je l'ai vue gaie, bonne, aimable comme elle étoit il y a quelque tems. L'autre jour elle avoit l'air pensif, soucieux. Je voulus dire un mot de mon ami, je fus très-mal reçu, & je m'en allai pour ne pas trop souffrir pour toi : elle ignore ma façon de penser ; je veux qu'elle la connoisse, & je vais épier la première occasion pour la lui faire connoître. L'idée d'être utile à deux personnes que j'aime, me fait souhaiter vivement d'être à même de le faire. Je t'écris par un payſan qui passe près de ta campagne, & qui revient demain

à la ville : réponds-moi un mot, je t'en conjure ; dis-moi, sur-tout, si je ne te reverrai pas incessamment.

Comme je te l'avois dit, je voulois te consulter sur une procédure très-délicate : par une suite de formalités, j'ai découvert des choses qui peuvent faire de la peine à une famille entière, & que suivant la rigueur de mon devoir, je devrois remettre à la justice ; le secret ne fera aucun mal, la publicité ne produira aucun bien, mais la justice aura son cours, & depuis que je suis voué au public, il me semble que c'est-là l'essentiel. Je voudrois savoir jusqu'où il est permis d'oublier que l'on est magistrat, pour pardonner, pour ne suivre que son humanité. Il faut faire respecter son emploi, & je tiens à une certaine disposition à la bienfaisance & à la charité ; mais les devoirs de ma charge me reveillent bientôt, & je mets ma délicatesse dans l'exactitude des forma-

lités; les formalités dirigent la juſtice, & quand on les ſuit, on n'a aucun reproche à ſe faire, quoiqu'il en arrive; l'eſſentiel eſt que les coupables ſoient punis, & qu'ils n'échappent pas à la juſtice. Une fois je fus extrêmement ſcandaliſé d'entendre dire à un jeune Magiſtrat, qu'il ne falloit épargner ni les maux, ni les longueurs, pour parvenir à trouver un coupable & à ſavoir tous ſes crimes: que les douleurs d'un malheureux qui alloit être condamné, devoient être comptées pour rien, lorſqu'il s'agiſſoit de tout découvrir, & de venger le public & la juſtice. Cette dureté me révolta alors; j'avois l'ame pleine de mon Beccaria; aujourd'hui j'ai un peu changé d'idée, & je trouve que ce magiſtrat qui étoit inſtruit & bon juriſconſulte, avoit aſſez raiſon; il faut effrayer les hommes pour les conduire, & pour cela il faut punir; c'eſt le devoir du juge.

Viens me dire ce que tu en penſes ; & ne fais pas trop attendre deux perſonnes qui ſouhaitent de te voir. Le meſſager me preſſe ; adieu, mon cher ami.

LETTRE XLI.

Monſieur de St. Ange, à Mr. de Marville.

MON cher ami, je rentre chez moi avec un plaiſir dans le cœur, & j'en éprouve un ſecond, en trouvant ton exprès & ta lettre, qui attendent une réponſe. J'ai beaucoup de choſes à te dire, je ne ſais ſi le meſſager m'en donnera le tems. Tu te plains de mon ſilence, tu n'es pas content de ma réponſe, & que veux tu que je te diſe, lorſque je n'entends rien de perſonne, lorſqu'on ne me fait à moi aucune réponſe. Voulois-tu que

je retournaſſe à la ville faire parler de moi par des aſſiduités que l'on auroit dédaignées. Permets que je ne me confonde pas avec ces hommes qui ſont vains de leur attachement pour une femme ; & cependant je crois que j'aime avec fureur. J'eſpérois quelques mots de Mlle. de Germoſan ; ils devoient décider de beaucoup, de tout pour moi. Il ne s'agiſſoit pas moins que de confirmer tes conjectures, & d'aſſurer chez moi des ſentimens qui aujourd'hui régleront ma vie. Un ſilence obſtiné & cruel me tourmentoit ; je ne demandois que les choſes les plus ſimples ; que ſeulement on me fît connoître que ce que j'avois envoyé étoit parvenu ; il eſt bien vrai que je comptois trouver dans les expreſſions de ce qu'on m'auroit écrit, de quoi former quelques légères eſpérances. Il eſt ſi difficile de ne pas déceler un ſentiment qui occupe ; j'aurois ſu

le découvrir dans les mots les plus ſimples, dans l'écriture, dans les plis même de la lettre. Je diſois, c'eſt ſans doute ce qu'elle craint, ou elle préfère de me laiſſer interpréter un ſilence mépriſant par ſon indifférence, plutôt que de remplir une honnêteté d'uſage, & qui même doit lui avoir été preſcrite par ſon père. Alors diſparoiſſoit tout ce que j'avois eſpéré, tout ce que tu avois annoncé, toutes tes belles prophéties, dont mon cœur avoit cherché à ſe repaître. Alors, je maudiſſois mon cœur trop foible, qui s'étoit laiſſé captiver : je me débattois dans les chaînes d'une paſſion que j'aurois voulu étouffer. Je tâchois de ne voir dans Mlle. de Germoſan qu'une femme commune, qui n'eſt ſenſible qu'à la préſence de ce qui plaît, de ce qui flatte, & qui dépend des objets qui ſe ſuccèdent. Ces idées faiſoient chez moi une ſenſation douloureuſe ; j'en prenois une vraie mé-

lancolie ; je regrettois les marques que j'avois données des impreſſions que j'avois reçues ; je voulois les effacer : dans ce travail pénible je ne penſois à rien ; je ne m'occupois de rien, je ne ſais même ſi tu exiſtois pour moi ; tout m'échappoit, & l'idée ſeule de Mlle. de Germoſan me reſtoit ; je la voyois comme je l'ai vue la dernière fois. Je tenois ſa main, j'y imprimois mes lèvres avec une ardeur dévorante, & mon cœur agité regrettoit avec déſeſpoir le fantôme & le bonheur qui s'évanouiſſoient. Voilà les jours que j'ai paſſés depuis que je t'ai écrit, attendant, eſpérant, & enfin n'eſpérant plus rien. Je ne ſais ce que je ſerois devenu. Des payſans m'ont enfin tiré du trouble dans lequel je vivois : ils m'ont dit que je pouvois leur être utile, & j'ai été à eux. Il s'agiſſoit de les accorder ſur un partage de terrain ; j'ai été ſur les lieux ; je me ſuis trouvé peu éloigné de la cam-

pagne de Mr. de Germosan ; machinalement j'ai tourné mes pas de ce côté là, & dans la plus profonde rêverie, je suis arrivé auprès de ce ruisseau, à cette place affectionnée par Mlle. de Germosan. Je croyois être dans la solitude la plus profonde, & c'est elle que j'ai vue. J'ai cru d'abord que mon imagination me trompoit : la surprise, l'étonnement troubloit ma vue ; ensuite, convaincu que c'étoit elle qui étoit devant mes yeux, je ne sais quel sentiment a été cause que j'en ai été fâché : juge si mon ame étoit dérangée ; mes premières expressions s'en sont ressenties ; je l'ai abordée avec humeur ; mes premiers mots ont été un reproche ; son silence étoit une cruauté dont je lui faisois un crime ; elle ne m'a pas trop écouté ; elle s'est levée précipitamment ; elle tenoit un porte-feuille, des lettres, des papiers ; quelques-uns lui sont échappés. Imagine-toi, mon cher ami,

que j'ai cru reconnoître ma lettre, ma dernière lettre. Un coup de lumière a changé mon exiſtence : je n'ai plus vu qu'un ange céleſte, dont les grâces attiſoient chez moi le feu le plus brûlant. J'aurois voulu exprimer tous mes ſentimens à la fois ; ils m'étouffoient, ils confondoient mes paroles ; & je ne ſais encore quel reſpect venoit les arrêter ſur mes lèvres : cependant j'ai pu parler ; elle a pu voir la ſincérité de mes expreſſions ; c'eſt elle qui a voulu ſe juſtifier du reproche que j'avois fait, car déjà j'avois tout oublié, & j'aurois oublié tous les crimes & toutes les perfidies. Elle m'a appris qu'elle m'avoit écrit, qu'elle m'avoit répondu, oui, mon cher ami, elle m'avoit répondu, & ce papier, où elle avoit tracé elle-même des caractères en penſant à moi, qui avoit été ſous ſes yeux, où elle avoit repoſé ſes mains, que j'eus dévoré, ſi je l'euſſe reçu, quelque diable méchant a empêché

qu'il ne vînt jusqu'à moi : il en est toujours qui s'opposent au bonheur des pauvres humains ; ou plutôt je suis un ingrat ; si j'eusse moins souffert, serois je aussi heureux aujourd'hui ? Connois-tu la douceur inexprimable que fait goûter l'espérance qui renait dans un cœur désespéré ? Ah ! mon ami, ne crains pas de souffrir, si tu peux t'en flatter. Cette lettre qui faisoit mon sort & ma vie, elle est restée je ne sais où. Lorsque j'ai été chez moi, j'ai fait venir le domestique qui avoit porté la mienne, & qui devoit rapporter la réponse. J'aurois voulu ouvrir sa tête & disséquer ses bras pour savoir ce qu'il en avoit fait. Il avoit eu d'autres paquets, d'autres lettres qu'il avoit posées un moment chez ma sœur, & celle-là avoit été perdue. J'envoie tout de suite un exprès pour la chercher, pour découvrir où elle est : si elle se trouve, je voudrois le faire dire à Mlle. de

Germoſan ; peut-être eſt-elle en peine ; mais non, elle n'étoit pas aſſez en peine. Je n'ai vu chez elle aucune crainte que ce billet fût tombé en d'autres mains qu'entre les miennes ; il ne contient rien ſans doute, des phraſes bien foibles, bien compaſſées. Je ne le veux plus ce billet ; garde-le, & laiſſe-moi me rappeler la douceur que j'ai vue dans ſes yeux, le ſon de ſa voix, qui flattoit tous mes ſens ; il eſt encore dans mon ame ; je tiens encore ſes belles mains. Oh ! elle ſait que je l'aime, oui, Marville, elle le ſait, elle l'a vu dans le reſpect avec lequel je le diſois. Quel bonheur que d'aimer avec l'eſpérance de l'être. Laiſſe-m'en jouir, & va-t'en avec tes intentions, avec tes arrangemens, tes reſſources de fortune, tes raiſons de famille, tes affaires domeſtiques. Je te promets d'aimer Mlle de Germoſan comme elle mérite de l'être, & ſois tranquille. Je conſens que ſi je

mais elle eſt mécontente de moi, tu fois notre juge, je m'en rapporterai à tes ſentimens ſublimes : tu ne voudras pas, je crois, être plus difficile qu'elle ; & dès que tu veux voir des heureux, je te promets de ne rien épargner pour te donner ce ſpectacle. Je t'admire, je te reſpecte, mais je te trouve inimitable. Ah ! cher ami, tu ſais que je t'aime auſſi, & tu diſpoſeras toujours de mon cœur. En quittant Mlle. de Germoſan, je me ſuis rappelé qu'il lui étoit échappé un papier au moment où je m'étois approché d'elle ; elle l'avoit cherché des yeux, & dans ſon embarras, elle ne l'avoit pas retrouvé : ce papier pouvoit m'apprendre quelque choſe : j'allai le chercher : c'étoit l'enveloppe de ma lettre ; elle la liſoit donc, ſeule elle s'occupoit de moi, de l'expreſſion de mes ſentimens : aura-t-elle pu les voir ? je diſois ſi peu de choſe : ſi j'avois ſu ! Je voulois aller demain à la ville,

mais Mlle. de Germoſan ne ſera point chez elle, elle ſera chez des parens, & je ne pourrai la voir : ce ſera après-demain. J'irai auſſi te voir. Si tu veux nous irons enſemble chez Mr. & Mde. de Germoſan. Il y a long-tems que je ne les ai vus ; on nous retiendra peut-être à ſouper ; j'ai quelques raiſons pour l'eſpérer ; je t'aſſure que je les aime véritablement ; ils ſont bons, paiſibles, ſenſibles à l'amitié qu'on leur témoigne ; ils paroiſſoient heureux dans leur médiocrité : l'augmentation de leur fortune ne leur donne encore que du trouble & de la peine, & je ne ſais ſi elle eſt bien ſolide. Mr. de Germoſan s'eſt livré à ce Mr. de la Hauſſe : c'eſt un bien petit eſprit pour avoir une bonne tête. Au reſte, c'eſt ce qui mène ſouvent aux richeſſes. Je ne te parlerai pas beaucoup aujourd'hui de tes affaires de judicature : & que te dirois-je ? Je ne connois que les procédés humains, & point les

procédures de juſtice. Mes principes ne ſont pas ceux des criminaliſtes rigoureux. Suivant moi, ce ſont les loix qui ſont reſponſables des crimes que les hommes commettent ; ce ſont elles qui n'ont pas ſu pourvoir à ce qui pouvoit les en détourner, & tu me fais peur avec ton attachement ſervile aux formalités ; elles ſont rigoureuſement toujours les mêmes, & les circonſtances varient à l'infini : trouver des coupables, venger la ſociété par des ſupplices, n'eſt pas, je crois, l'eſprit qui doit conſtituer le caractère du juge & du magiſtrat. Je voudrois qu'ils fuſſent plutôt diſpoſés à croire à l'innocence, portés à adoucir les peines, & attentifs à prévenir le crime par une police active, ſoutenue & ſévère. L'office des loix eſt de punir ; le but de la punition eſt de prévenir le crime. J'avoue que je ne ſaurois juger de la bonté des loix criminelles par le nombre des coupables qui périſſent ; j'en jugerois plutôt par la rareté des ſuppli-

ces. Les hommes ſont jaloux du droit de juger & de condamner ; on s'accoutume à en jouir, on s'endurcit en l'exerçant, & le prix de la vie des hommes diſparoît par l'habitude d'en diſpoſer. Les innocens condamnés : & dont nous entendons que le nombre augmente tous les jours, ſont une preuve de l'inſuffiſance des loix, & de l'imperfection des formalités ; c'eſt au magiſtrat d'y ſuppléer par ſes lumières & par ſes vertus, & l'humanité doit en être la première. Mon cher ami, je connois ton cœur ; ne te laiſſe pas étourdir par la routine trompeuſe de la juſtice ; conſerve cette ſenſibilité, cette émotion, cette angoiſſe, ces regrets que tu as éprouvés la première fois que tu as prononcé l'arrêt de mort d'un malheureux. Non, ce ne ſont pas des coupables qu'il faut chercher, c'eſt l'innocence qu'il faut eſpérer, & on doit trembler de l'accuſer & de la faire ſouffrir. Tu es appelé à exercer la rigueur des loix ; que ce ne ſoit

jamais ſans néceſſité, ſans qu'il en réſulte un bien pour la ſocieté. Quoi! déjà tu balances ſi tu feras un mal inutile? & ſi, pour je ne ſais quelle ſatisfaction de juſtice, tu ne pourſuivras pas une action qui ne fait rien à perſonne. Tu vois un coupable où perſonne n'a ſouffert. Sois bon, ſois humain, & tu feras aſſez juſte: laiſſe les petites pratiques de rigueur à ces êtres méchans & vains, qui, pour ſe faire reſpecter, ne négligent pas les petites occaſions de ſe faire craindre. Eclaire ceux qui ſont dans l'erreur, & ne t'élève que contre l'intention de nuire. Ne fais jamais du mal, parce que tu es magiſtrat; mais fais ce qu'il faut, parce que tu es juſte. Fais-toi aimer par ta modeſtie, par ton indulgence, par ton humanité, & tu verras venir le reſpect qui eſt dû à tes vertus & à ton emploi; ſurtout, ne t'enveloppe jamais de la dureté des loix: ne vois dans

un homme aux fers qu'un malheureux que les loix n'ont pas su empêcher d'être coupable, & dont il faut diminuer & abréger les douleurs : porte cette humanité dans toutes tes actions de Juge & de Magistrat, & ton ame jouïra de la douceur d'être l'ange tutélaire des malheureux. C'est là, mon cher ami, les seules lumières que je puisse te donner. C'est là toute mon érudition. Si elle ne te suffit pas, consulte les criminalistes, les protocoles de la justice : ils t'indiqueront la manière légale de sévir & de punir, pour le plus grand bien de la société. Je ne te donne pas mes sentimens pour des principes de droit ; les sentimens ne suffisent pas pour administrer la justice, & je ne ferois, je pense, qu'un mauvais magistrat. Ma façon de penser tient peut-être à la situation où est mon ame dans ce moment. Je voudrois qu'il n'y eût point de malheureux, parce que je

le ſuis un peu moins ; je pardonnerois tout, parce que j'ai des eſpérances, parce que mon cœur ſe flatte, & qu'il a entrevu le bonheur. Il me ſemble qu'un jour plus ſerein m'éclaire, que je reſpire un nouvel air, que la nature eſt plus belle : mon amitié pour toi enfin eſt plus tendre : ſi tu veux que je t'aime toujours, fais qu'il y ait toujours quelqu'eſpoir dans mon ame. Je voudrois ſeulement avoir plus de certitude de revoir Mlle. de Germoſan dans ce bois, auprès de ce ruiſſeau, ſous ces arbres épais : ils invitent ſi bien à la tendreſſe, à l'abandon, à la confiance. J'en ai dit quelque choſe en la quittant ; mais elle ne m'a pas écouté. Il n'y a encore nulle intelligence entre nos cœurs : mais ne crois-tu pas qu'ils s'entendront bientôt. Adieu, mon très-cher ami, après-demain je te verrai, & je te dirai que je t'aime encore.

LETTRE XLII.

Laure à Sophie.

MA chère amie, je relis encore votre dernière lettre ; les dernières paroles me donnent de l'inquiétude, & m'affligent. Seroit-il poſſible que Mr. Dubourg ne fut pas le plus tendre & le meilleur des maris ? Eſt-ce que déjà il ne ſentiroit plus le prix de toutes les qualités aimables de ſa femme ? Quoi ! déjà il exiſteroit d'autres femmes pour lui ! Cette idée m'attriſte ; c'eſt un ſoupçon que je veux repouſſer. Non, mon amie ne ſera pas malheureuſe par l'homme dont elle fait le bonheur. C'eſt votre cœur qui s'inquiète ; c'eſt votre modeſtie qui juge mal, & qui vous donne de la défiance ; c'eſt votre ſituation qui vous porte un peu à la mélancolie,

ou plutôt c'eſt moi qui vais plus loin qu'il ne faut ; j'interprète mal ce que vous me dites : que Mr. Dubour voie toutes les femmes du monde entier, & il préférera toujours la ſienne. Chère Sophie ! quelle ame ne ſeroit touchée de vos vertus ! quel homme cruel & barbare pourroit être inſenſible à votre douceur, à cet oubli de ſoi-même, à vos ſentimens délicats & généreux. Non, M. Dubour n'eſt pas ennemi de ſon bonheur ; il ſeroit plus homme que les hommes, que les maris même, ſi l'habitude lui faiſoit oublier le ſort heureux qu'il a de poſſéder un ange ; il le méritera toujours, j'en ſuis aſſurée. Laiſſez ſon inquiétude s'agiter dans la ſociété : laiſſez le chercher dans les plaiſirs du monde ce qu'il n'y trouvera pas, ce qu'il ne trouvera qu'auprès de ſa femme adorable. Jamais il n'aimera qu'elle. Il me ſemble qu'en vous mariant, vous n'avez pas prétendu à un empire bien

abſolu, & votre raiſon promettoit de s'accommoder des inconvéniens. Il n'y a point de beaux jours qui ne ſoient ſujets à quelques nuages ; ils ſe diſſiperont ſans orages. Si mon amie n'étoit pas heureuſe, je ſens que je pourrois haïr l'humanité entière, & cependant je ne ſuis pas trop diſpoſée à haïr dans ce moment. Je ne vous dis, je crois, que des choſes communes & inutiles : ſi j'avois plus d'expérience, j'aurois plus d'eſprit : mais mon ſentiment ne ſeroit pas plus vif. Ne voyez que lui dans tout ce que je vous ai dit ; avec vous, c'eſt lui qui m'a toujours inſpirée, & c'eſt lui qui me trompe ſur ce qui peut me faire ſouffrir aujourd'hui pour vous. L'objet ſur lequel je n'aurai point d'erreur, c'eſt ma chère petite Henriette. Je pourſuis mon projet avec chaleur ; j'ai dit de ſi bonnes raiſons à mon père, j'ai ſi fort intéreſſé ſon amitié pour moi, qu'il n'a

pu me refuſer la permiſſion que je lui demandois. il veut ſeulement que je renvoie de deux ou trois ſemaines de la prendre auprès de moi. J'attends ce moment avec la plus vive impatience, & je fais déjà tous les préparatifs néceſſaires pour la recevoir; j'arrange dans ma chambre un petit lit, qui ne la déparera pas, quoique je ne le mette pas avec le mien dans l'alcove. Je penſe qu'il faut que les enfans dorment au jour & à l'air : je vois déjà ce petit être tourner autour de moi, me faire des careſſes, des queſtions; me dire des ingénuités en patois, & moi l'aimer & l'inſtruire : je paſſerai des momens intéreſſans; je crains ſeulement qu'ils ne m'éloignent de mes devoirs & de mes plaiſirs de ſociété. Je ſuis sûre que mon père & ma mère s'amuſeront de cet enfant, ils l'aimeront à la folie, & ma joie en eſt redoublée. Je m'afflige qu'il faille attendre encore ſi long-tems pour jouïr

voir de ce plaisir. Deux ou trois semaines, ce sont bien des jours : il est vrai que dans ce moment nous avons quelques embarras, & je dois écouter les convenances de mon père, mais je tremble qu'il ne naisse des obstacles, je travaillerai à les prévenir. Je n'ai pu retourner chez les parens de mon enfant, comme je le souhaitois : leur demeure est trop éloignée. J'y ai envoyé quelqu'un qui leur a dit encore mon intention, & que j'ai chargé de faire & de conclure à tout prix la négociation avec eux. Ils n'ont pas donné tout-à-fait leur consentement ; il me semble cependant qu'ils ne peuvent pas s'y refuser. Le grand-père a dit qu'il viendroit me parler dans quelques jours : la tante ne veut pas venir à la ville, & y amener sa nièce ; la proposition de s'en séparer l'a beaucoup affligée ; elle n'est pourtant que sa tante. Je crois bien que je n'oserois

pas l'ôter à sa mère ; mais une petite orpheline, c'est une charité que de s'en charger : j'en fais un secret à tout le monde, & je n'en parle plus à personne, de peur de trouver des contradictions, & qu'on n'en fasse naître dans l'esprit de mes parens.

Je cherche, ma chère amie, si j'ai encore quelque chose à vous dire. Vous êtes si vive, vos conjectures vont si loin, que je n'ose plus vous parler des autres circonstances de ma vie. Peut-être cependant voulez-vous savoir si Mr. de St. Ange est à la ville, s'il est venu chez mes parens, s'il y a soupé : eh bien oui, tout cela est arrivé comme je vous l'avois à-peu-près annoncé dans ma dernière lettre. Mon père a paru revoir Mr. de St. Ange avec plaisir : cependant ses manières avec lui n'avoient pas cet air naturel d'amitié que j'y voyois ci-devant : j'ai cru remarquer une nuance de gêne &

de cérémonie. D'où pouvoit-elle venir ? qu'eſt-ce qui a produit ce changement ? J'avoue que tout le ſoir j'en eus de l'inquiétude ; je n'en avois, cependant, aucune bonne raiſon ; ſi mon père en a pour être moins bien avec Mr. de St. Ange, elles me ſont étrangères : mes parens ſont les maîtres de leurs affections ; les miennes leur ſeront toujours ſoumiſes. La ſoirée ne ſe reſſentit point de ce petit incident : mon père parla un moment de ſes affaires avec Monſieur de St. Ange ; ce ne fut pas auſſi long-tems que je l'aurois ſouhaité. Ce dernier a du goût & de la raiſon, & il me ſemble que mon père ſe livre un peu trop au plaiſir des changemens & des embelliſſemens ; & ici j'ai cru entrevoir que c'étoit Mr. de St. Ange qui ſe refuſoit aux conſeils & aux détails. Il avoit d'abord été retenu à ſouper avec Mr. de Marville, qui étoit avec lui : Monſieur & Mde.

de Cliſſi, qui étoient venus nous voir, furent preſſés de reſter. Par une faveur ſpéciale ils ſe rendirent à nos ſollicitations, & ils ſoupèrent avec nous.

Il faut que je vous parle de Mr. & Mde. de Cliſſi; ce ſont nos parens très-éloignés; nous les voyons très-peu à cauſe de leur manière de vivre, qui eſt ſingulière: ils me donnent véritablement l'idée du bonheur & d'un mariage heureux: ils ſont riches & même opulens pour notre pays; ils ont une très-belle maiſon dans un des fauxbourgs & à la porte de la ville; ils ne font jamais de viſites, & n'en reçoivent point; mais ils vont paſſer quelques heures chez leurs amis & chez leurs connoiſſances, & ils les reçoivent de même chez eux; ils ont proſcrit ces momens perdus, où, par honnêteté, on ne ſe voit que pour ſe dire des choſes inutiles & ennuyeuſes: ils ne jouent point, ils ne donnent jamais

à manger ; jamais de ces repas invités pour étaler le luxe & la profusion ; mais leurs amis intimes restent avec eux aux heures des repas, comme à toutes les autres. Mr. de Cliffi dit que c'est le tems où il jouit le plus de la paix & de la société domestique ; que les momens où l'on est à table sont ceux où l'on est le plus disposé à la gaieté & à la confiance. & où l'on peut le mieux s'entretenir de ce qui occupe, de ce qu'on fait, de ce qu'on apprend, & que pour cela il faut être peu de monde : il aime les tableaux, la peinture & les livres ; il lit & étudie beaucoup ; Mde. aime les fleurs, & ils ont un très-beau jardin ; ils ont deux enfans charmans qu'ils élèvent sans éducation, comme dit Mr. de Cliffi. On ne leur ordonne rien, on ne leur prescrit rien ; ce sont les besoins & la crainte de déplaire qui sont les précepteurs : pour punir les fautes de l'enfance, on n'emploie que les pri-

privations qui naiſſent de la faute même ; celles du caractere ſont corrigées par les marques de l'indifférence, de l'éloignement, du mépris, de la haine même : les préceptes ne viennent qu'après l'expérience. Pour obliger d'apprendre à lire & à écrire, on avoit placé pendant quelque tems auprès des enfans un homme devenu ſourd qui ſeul pouvoit diſpoſer de tout ce qui leur étoit néceſſaire & pouvoit leur faire plaiſir : il a d'abord excité la compaſſion, enſuite il falloit avec douceur montrer dans un livre ce qu'on vouloit obtenir ; par complaiſance on aidoit un peu à connoître les lettres & les mots : le livre n'étoit pas toujours là, & il falloit écrire ; ce qui étoit mal tracé occaſionnoit des erreurs qui faiſoient manquer ce qu'on ſouhaitoit ; ces premiers momens paſſés, on excitoit l'amour-propre : l'indifférence, la pareſſe & l'ignorance étoient mépriſées & avilies. Pour apprendre les langues on ſubſti-

tue alternativement une perſonne qui ne ſait & qui ne parle que celle que l'on veut enſeigner, & avec des grammaires & des dictionnaires, on parvient à ſe faire entendre. Dans tout cela la pratique de la morale eſt exactement ſuivie; le menſonge, la méchanceté font fuir tous ceux dont on peut avoir beſoin; autant qu'on peut, l'inſtruction ſur les choſes de la vie eſt amenée par les circonſtances. Un jour qu'il avoit fait un tems affreux, il manqua tout d'un coup de pain, les enfans crièrent, pleurèrent, & n'en eurent pas davantage; il fallut bien demander pourquoi il n'y avoit point de pain; c'étoit l'orage qu'il avoit fait la nuit qui avoit gâté les moulins, & empêché les payſans d'apporter du bled: il fallut bien ſavoir quel rapport il y avoit entre les moulins, les payſans & le pain, & ce fut l'occaſion de faire un petit cours de mécanique & d'agricul-

ture ; & ſur-tout de connoître cette claſſe d'homme qu'on eſt porté à ne point conſidérer, les laboureurs. Dans les récréations, le petit garçon voulut d'abord faire des roues de moulin, la petite vouloit faire du pain : on aida, on fit voir les difficultés, les peines, il en réſulta bien naturellement la pitié pour ceux qui en étoient chargés. L'inſtruction & l'amuſement vont toujours enſemble, & jamais on n'a fourni pour cela des fouets, des épées, des fuſils, ni même des poupées. Le petit garçon eſt l'aîné, il a dix ans, & la jeune fille neuf ; ils ont déjà un caractère de force, d'intelligence & d'honnêteté naturelle, qui montre que leurs parens ont le bonheur de voir les ſuccès répondre à leurs ſoins & à leur ſyſtême. Mr. de Cliſſi a une façon de penſer extraordinaire ſur pluſieurs objets, & particulièrement ſur la charité ; on ne peut pas la pouſſer

plus loin que lui, & cependant il ne donne jamais rien aux établiſſemens de charité, ni aux collectes publiques. Il ne donne jamais de l'argent aux pauvres, il dit qu'ils meurent bien moins de faim que d'ennui, que de vains deſirs, que de privation des douceurs de la vie. Il leur envoie aux uns du thé, du café, du bon tabac; aux autres, de bonne nourriture qu'il fait préparer comme pour ſa table : il donne à un pauvre languiſſant un bon fauteuil bien rembourré, bien commode; à une femme infirme une chaiſe longue, bien tendre, avec des couſſins; à un vieux ſoldat, dont le chien étoit mort de vieilleſſe, & qui étoit regretté, il envoia un autre jeune chien, en priant le ſoldat de le lui élever, & en lui en payant la nourriture. Il fournit des livres à ceux qui peuvent lire; il fait raſſembler ceux qui ne le peuvent pas, & il paye un lecteur : il a pour cela une

bibliothèque exprès & choisie dans ce but. L'année dernière, pendant la rigueur extrême de l'hiver, il paya des gardes-malades qui alloient chauffer les lits de tous les gens âgés qui n'avoient pas le moyen de le faire, & il fit raccommoder tous les lits qui avoient besoin d'être rendus meilleurs. Il a un jardin qui est absolument destiné à ceux qui ont besoin d'herbes & de légumes : le jardinier est chargé d'en faire la distribution à une certaine heure. Il dit que les pauvres n'osent pas employer à ces douceurs l'argent qu'on leur donne. Aujourd'hui, il avoit été arrêté par quelqu'un dans la rue, & pendant qu'on lui parloit il avoit entendu trois pauvres femmes qui s'étoient mises au soleil devant leurs portes ; elles jouissoient là fort mal de la chaleur & du beau tems. L'une d'elles avoit dit que les beaux jours n'étoient faits que pour les riches, qui avoient le tems d'en

jouir, & des caroſſes pour aller en profiter à la campagne : il avoit tout de ſuite envoyé ſon équipage à ces femmes, avec des domeſtiques qui leur avoient aidé à monter dedans ; on les avoit mené promener, & on leur avoit fait faire collation au village. Mr. de Marville avoit rencontré le caroſſe avec les femmes, & comme il connoît la manière de Mr. & de Mde. de Cliſſi, il avoit préſumé ce que c'étoit. Il s'en aſſura plus poſitivement en leur en parlant, ce qui amena un ſujet de converſation très-gai & très-intéreſſant. Mr. de St. Ange eſt auſſi de leurs amis ; il fit valoir avec gaieté leur eſpèce de charité, & c'eſt à cette occaſion que l'on a raconté quelques-uns des traits que je viens de vous dire. Mr. & Mde. de Cliſſi ſont très-aimables ; ils ne ſont jamais occupés de trivialités, jamais de la critique & des affaires des autres, & leur converſation eſt toujours agréable & intéreſſante ; comme

ils ne se plient point aux usages ordinaires de la société, ils en sont un peu séparés, lorsqu'ils s'y trouvent, ils savent en jouir & faire aimer la leur.

Je ne sais si Monsieur de St. Ange avoit remarqué le changement de mon pere à son égard ; mais il a redoublé d'attention & d'empressement auprès de lui & auprès de ma mère. Il fut à côté d'elle, & ne s'occupa point de moi ; seulement il trouva le moment de me dire, que sans doute je n'allois jamais à notre campagne, sans aller auprès du ruisseau ; que c'étoit l'endroit le plus délicieux qu'il y eût au monde ; que ce seroit toujours un bonheur pour lui que de s'y promener quelques momens. Mon père, quoiqu'un peu éloigné, entendit qu'il s'agissoit du bois & des promenades ; il dit à Mr. de St. Ange qu'il vouloit faire accommoder les sentiers & percer de nouvelles routes, & il lui proposa de l'y accompagner la première

fois qu'il iroit à la campagne. Mr. de St. Ange s'en excusa, je ne sais sous quel prétexte; mais il fit encore l'éloge du bois, & il ajouta qu'il lui paroissoit impossible qu'on n'y allât pas, lorsqu'on étoit à notre campagne. Mon père l'assura qu'il seroit bien plus content de l'intérieur de la maison, s'il voyoit tous les changemens qu'il y avoit fait: ma chère amie, Mr. de St. Ange fut très-aimable, il plut à tout le monde, il mit beaucoup d'agrémens dans notre soirée, il eut toujours de l'esprit, du goût, de la raison; mais dites-moi pourquoi je ne fus pas contente de lui? pourquoi cette adresse, cette habileté de plaire à tout le monde ne me plaît-elle pas? il me semble que je l'aimerois mieux s'il étoit moins attentif à se faire aimer; je ne sais ce que je voudrois retrancher, mais je souhaiterois qu'il y eut quelque chose de moins; sans doute que l'intérêt que je prends à

lui me trompe, & queſt-ce que c'eſt que cet intérêt? y ſuis-je obligée par les ſentimens qu'il a pour moi? ces ſentimens ſont-ils bien importans? il n'a certainement aucune raiſon de croire que je le penſe, & s'il le croyoit je pourrois bien vite l'en déſabuſer; j'en ſaiſirai l'occaſion, je vous le promets; il eſt vrai qu'il a des qualités aimables, il poſsède des vertus, il eſt mieux que tous les hommes que je connois, il a une ſenſibilité touchante; ſon ame paroît ſuſceptible d'humanité, de ſentimens honnêtes & délicats, je ſuis obligée d'en convenir quand j'y refléchis; mais à cauſe de cela faut-il que j'aille vous dire que je l'aime? faut-il d'abord l'avouer franchement? je me le demande à moi-même : en vérité cet aveu emporte tant de choſes, que je ne puis le faire ni à vous ni à moi; ne le ſachons point, je vous en prie, ma chère amie; ce que je ſais bien ſurement, c'eſt que je ſuis parfaite-

ment maîtreſſe de tous les mouvemens de mon cœur, que je le ſerai toujours, d'ailleurs il ne ſe décide pas ſi aiſément; je l'examine, je ne vois rien qui m'effraie, & vous ſavez ſi je ſuis diſpoſée à dépendre d'un preſtige qui n'aura jamais pour moi beaucoup de force; je connois la valeur de tout ce qu'il m'a dit, de tout ce qu'il pourra me dire encore; ſes ſermens, je ne les écouterai pas; cependant, pourquoi voudroit-il me tromper? il eſt aimable, & des ſermens n'y ajouteront rien; au reſte je ne verrai jamais Mr. de St. Ange qu'au ſein de ma famille; il eſt l'ami de mes parens, pourquoi aurois-je de la défiance? je ne veux rien cacher à mon père, il ſauroit déjà tout, ſi dans ce moment je pouvois être écoutée avec tranquillité; je me fais un ſcrupule d'aller augmenter les embarras dont il paroît accablé; à peine le voyons-nous aux heures des repas;

à déjeuner, il a toujours des lettres, des papiers à lire, qui l'obligent à des réponſes, à des écritures; enſuite, ce ſont de longues conférences avec Mr. de la Hauſſe, ou chez lui ou chez nous; les dîners ſont preſque toujours interrompus; à ſouper lorſque nous ſommes ſeuls mon père eſt fatigué, il a beſoin de repos; il y auroit de la dureté à lui dire des choſes qui l'obligeroient à refléchir: croirez-vous, ma chère amie, que je me fais de la peine de parler à ma mère, parce qu'elle eſt trop bonne? elle ne cache pas qu'elle ſouhaite de marier ſa fille, elle aime Mr. de St. Ange, elle a de la tendreſſe pour moi, elle feroit tout de ſuite des arrangemens, elle ne verroit qu'un mariage raiſonnable, elle ne trouveroit ni obſtacles, ni difficultés; elle parleroit & ſe conduiroit en conſéquence même avec Mr. de St. Ange, & c'eſt, comme vous le comprenez,

ce que je ſuis bien éloignée de vouloir, & encore plus éloignée de penſer, & c'eſt en cela que je vous prie de me diſtinguer de Mlle. de Mirfort, nous n'avons là-deſſus aucune reſſemblance, ni aucun rapport. Je n'ai pas voulu vous dire combien votre comparaiſon m'avoit affligée; vous ne pouviez me faire un plus grand chagrin, j'ai tâché de me le cacher à moi même de crainte de vous aimer moins, je ne veux pas encore vous en parler; mais, ma chère amie, jugez moi mieux, je vous en conjure, je n'ai aucun projet, aucun déſir, aucune ambition à tous égards, je ne veux rien changer à ma ſituation quelle qu'elle ſoit, je vois les choſes à préſent comme lorſque je vous en parlois l'année paſſée; ce n'eſt pas quelques petites circonſtances différentes qui me feront changer. Eh bien oui, Mr. de St. Ange eſt aimable, il me témoigne quelques légères préféren-

ces, de l'inclination si vous voulez; il n'y a pas là dequoi faire ni un roman, ni une histoire, ni même des confidences à des parens, aux intentions, aux volontés desquels je serai toujours soumise, & quand j'aurois la possibilité de parler que leur dirois-je? irai-je me vanter d'avoir fait des impressions si fortes sur Mr. de St. Ange? de lui avoir inspiré des sentimens si violens, qu'il faille en avertir tout le monde? il seroit je crois bien étonné de ma crédulité & de mes précautions; & en vérité vous-même vous vous mocqueriez de moi; & que m'a-t-il dit à quoi je puisse mettre tant d'importance? à peine pourrois-je l'articuler: c'est là-dessus que je fais penser & réflechir; certainement je n'irai pas prendre en considération ce qui en mérite si peu, & moi-même qu'ai-je dit? rien du tout je vous assure: c'est beaucoup s'il s'est apperçu que je trouve sa société un peu plus agréable que cel-

le des autres hommes, cela eſt ſi juſte & ſi vrai, que je n'ai pas trop cherché à le cacher; ſa façon de penſer me plaît, ſes idées ſe lient aux miennes, il ſait allier la gaieté, la légèreté, la raiſon; c'eſt le ſeul homme qui paroiſſe trouver que l'on peut s'entretenir avec les femmes, ſur des ſujets ſérieux & eſſentiels; il raiſonne avec nous & il ne croit pas ſes raiſonnemens perdus, il rendit notre ſoirée de hier extrêmement agréable: en riant avec les Cliſſi, il dit les choſes les plus intéreſſantes ſur la charité: ſes diſcours, qui paroiſſoient extraordinaires, partoient d'un principe d'humanité délicate & approfondie; il dit qu'il n'aimoit pas la charité parce qu'elle attend que les hommes ſoient pauvres & miſérables, & qu'elle humilie toujours ceux qui en ſont les objets, que la charité la plus facile, celle de l'argent, étoit la plus conſidérée, la plus reſpectée, tandis que

celle de tous les momens, celle qui consiste à écouter, à répondre, à approuver, à supporter, & qui est la plus difficile, étoit comptée pour rien ; suivant lui le besoin de la charité est un vice de la société, & la nature produisant des êtres qui physiquement ou moralement sont hors d'état de pourvoir à leur nécessaire, les loix auroient dû y pourvoir, non pas sous le titre de charité, qui avilit, mais sous celui de propriété ; on remonta jusqu'au premier établissement de la société, & tout cela occasionna des sujets de disputes, où il y eut de la gaieté, des choses instructives & intéressantes ; nous étions tous à portée d'entendre, de parler, de raisonner ; il sembloit qu'il n'y eut point d'ignorans ; chacun parloit d'après son cœur, & étoit écouté par celui des autres ; c'est le ton que Mr. de St. Ange savoit donner à la

converſation ; nous nous ſéparâmes très-tard, ſans être fatigués d'être enſemble, & bien loin de penſer à aller chercher du repos, il y avoit au contraire de quoi penſer encore toute la nuit : avouez, ma chère amie, que de cette manière la ſociété devient intéreſſante, & que ſi on pouvoit en jouïr ſouvent ainſi, le bruit du monde, l'embarras de la foule, le tourbillon de la ſociété deviendroient bien inſipides, bien inſupportables ; avouez que vous ſentez le mérite de Mr. de St. Ange tout comme moi, convenez qu'un homme qui peut autant influer ſur le commerce de la vie, ne doit pas être indifférent, & que les ſentimens qu'il peut avoir ne doivent pas être confondus avec ceux du commun des hommes, qui ne produiſent que des fadeurs & d'inſipides alimens à leur amour-propre ; ma mère ne pouvoit ſe taire ſur les éloges de Mr. de St. Ange, mon père

lui en donnoit auſſi ; mais c'étoient des phraſes courtes & en ſecouant la tête; il y a ſurement quelque choſe dans ſon eſprit, je ne puis comprendre ce que c'eſt ; j'en ſuis inquiéte, & cependant, j'en ſuis bien aiſe : je vais me repoſer ſur l'inquiétude de mon père ; dès qu'il me la témoignera, il verra tout, il ſaura tout ; ſeulement je ne veux pas l'exciter ; j'en éviterai toutes les occaſions, je ne verrai Mr. de St. Ange que ſous ſes yeux, je n'en jouïrai que plus tranquillement des agrémens de ſon eſprit; ce qu'il me témoignera de ſes ſentimens ſera ſans conſéquence, & je n'en prendrai que ce qu'il me plaira, jamais ſurtout le public ne s'occupera de lui & de moi, je ſaurai éviter ce déſagrément ; pourquoi a-t-il autant inſiſté ſur le plaiſir, ſur l'attrait, ſur la néceſſité d'aller dans notre bois & auprès du ruiſſeau, lorſque nous allons à notre campagne ? qu'eſt-ce

que cela lui fait ? peut il savoir toutes les fois que nous irons ? & comment ne craint-il pas de m'en éloigner ? c'est certainement ce que je ferai, & je voudrois y retourner exprès, pour ne pas aller dans les endroits qui lui plaisent si fort : il paroît qu'il y va même lorsqu'il sait qu'il n'y a personne ; je voudrois bien qu'il n'en prit pas l'habitude. Il est cruel aussi cet homme, il risque de me priver de ce que j'aime le plus : j'espère que si je le lui défends, j'aurai le pouvoir de me faire obéir ; mais je ne veux pas m'y exposer, & je n'y retournerai pas de long-tems, ou ce ne sera qu'avec mon père. En vérité, je suis fâchée, même en colère que ma vie soit gênée dans ce point là ; il faut que je pense à m'en affranchir.

Le courier va partir ; je ne sais quand je vous écrirai, je ne crois cependant pas que je puisse être bien long-tems sans cela. Adieu, ma chère amie,

LETTRE XLIII.

Laure à Sophie.

DITES-MOI, ma chère amie, ſi vous ne ſavez point comment on peut ſe garantir de certains incidens déſagréables qui arrivent dans le moment où l'on croit en être le plus à l'abri, & qui viennent des perſonnes deſquelles on les attend le moins. Tantôt c'eſt par une ſuite de la confiance inſpirée par l'amitié que l'on vous a témoignée : une autre fois c'eſt l'envie de rendre ſervice qui eſt mal accueillie, ou bien c'eſt l'oubli de quelques formalités, que les bonnes diſpoſitions où l'on eſt ont fait négliger. Tout d'un coup, au milieu de la plus grande ſécurité, on eſt obligé de ſe mettre en juſtification, en défenſe, en réparations : au lieu de ſe trouver

avec

avec des amies, ou au moins avec des perſonnes diſpoſées à la douceur, à l'indulgence; on ne voit plus que de petits ennemis, dont le petit amour-propre réveillé injuſtement vous fait une petite guerre, & vous fait ſouffrir des ennuis. Je l'ai déjà éprouvé ſouvent, & j'ai entendu mes parens s'en plaindre quelquefois. C'eſt un diſcours mal rapporté, dont il faut ſe juſtifier; c'eſt un ſervice rendu à quelqu'un, qui attire un reproche de quelqu'autre; on croit avoir eu un bon procédé, & on reçoit une injuſtice; quelquefois même ce ſont les honnêtetés que l'on veut faire qui amènent des impoliteſſes. L'habileté eſt je crois d'être inſenſible à ces petites erreurs, & de ne point s'arrêter aux intentions des autres, en ſe repoſant ſur les ſiennes. Malheureuſement ces petites pratiques de morale ſont plus difficiles que celles des grandes vertus; les petites ſouffrances de l'amour-pro-

pre ont moins de consolation, & il faut peut-être plus de force pour les supporter, qu'il n'en est besoin pour les grands accidens de la vie. Je ne croyois pas que la réponse que j'avois faite à Mr. de St. Ange dût me donner du chagrin; je savois qu'elle avoit été arrêtée quelque part, & je n'y pensois plus. J'avois souvent entendu parler de la sœur de Mr. de St. Ange; je souhaitois de la connoître, & j'en avois cherché l'occasion, dans la persuasion que la sœur d'un homme comme lui devoit être très aimable. Les sacrifices qu'il a faits pour elle, la manière dont elle s'est mariée me l'avoient fait présumer, & je la jugeois une femme très-intéressante; elle se nomme Mde. Durtan, son mari est à..r..B..l. il est fort occupé des affaires de son emploi & des siennes; on le voit rarement dans le monde; cependant il est un peu de la connoissance de mes parens. Hier je me trouvai dans

une compagnie invitée, ou étoit Mde. Durtan; je cherchai à m'approcher d'elle, & à lier par des prévenances & des politeſſes une converſation avec elle. Après les premiers mots, elle me dit — Mademoiſelle, au moins ce n'eſt pas ma faute ſi une lettre qui venoit de chez vous, n'a pas été remiſe à mon frère auſſi vîte que vous le vouliez; elle étoit peut-être de vous, car les dames écrivent beaucoup à mon frère : c'eſt la faute du meſſager, qui ne ſavoit pas qu'elle fût ſi importante, & qui n'auroit point dû la dépoſer chez nous. J'ai été bien fâchée qu'elle y ſoit reſtée ſi long-tems; j'ai cru que mon frère ne nous le pardonneroit jamais : je crains ſi fort de lui faire de la peine & du chagrin, que ſi j'avois pu, je crois que je la lui aurois portée moi-même; auſſi cela n'arrivera plus, ſoyez-en bien perſuadée. Il a défendu au meſſager de paſſer

chez nous, quand il auroit des lettres de votre maiſon, & il lui a ordonné de les lui porter tout de ſuite. J'eus beaucoup de peine à me faire entendre, & à dire que la lettre étoit fort peu importante, & qu'il étoit très-indifférent qu'on la reçût ou qu'elle ſe perdît. Il fallut que j'entendiſſe encore que les lettres ne ſe perdroient plus, qu'à l'avenir elles parviendroient toutes sûrement; que c'étoit la première fois que cela étoit arrivé, & que cependant ſon frère avoit beaucoup de correſpondances avec pluſieurs jolies femmes de la ville. Enſuite elle commença l'éloge de Mr. de St. Ange; elle dit combien il étoit aimable & recherché par toutes les femmes, & comment elle-même le regardoit comme le père de ſes enfans, parce qu'il ne ſe marieroit jamais. Je crus que cette femme avoit réſolu de me faire mourir d'ennui & d'impatience; je fis ce que je pus

pour interrompre la conversation ; je riois, je voulois parler d'autre chose ; je lui dis que son frère étoit bien heureux d'avoir une sœur comme elle, & que j'étois bien sensible à sa confiance. Elle m'interrompit très-vîte, en disant qu'elle croyoit que notre maison étoit celle que son frère aimoit le mieux ; qu'il se louoit beaucoup de mes parens, & qu'il disoit souvent que j'avois beaucoup d'esprit. Pour finir cet entretien pénible, je fis semblant de vouloir parler à Mr. de Marville, qui entroit dans ce moment : elle me dit tout de suite, il est aussi son ami, parlez-lui-en ; il vous dira bien que mon frère aime beaucoup les femmes, mais qu'il ne se mariera jamais, il le sait bien, lui : comme il s'approchoit de nous, je vis le moment où elle le mettroit en tiers de ses confidences. Je ne trouvai d'autres ressources que de fuir à l'autre bout de la chambre. Je crois

que Marville comprit quelque chose de mon histoire, au moins je m'aperçus qu'il vouloit me parler de Mde. Durtan ; je l'évitai bien soigneusement : j'avois pris une si grande peur de toutes les conversations, que je résolus de ne plus rien dire de toute la soirée. Je refusai même de répondre à beaucoup de personnes ; j'espérois bien aussi ne plus rien entendre ; mais ma persécutrice se trouva encore près de moi, & il fallut que j'entendisse une question qu'elle fit en criant à Marville, pour savoir si son frère ne viendroit pas : elle ajouta que s'il ne venoit pas, c'est qu'il aimoit mieux rester au coin du feu, avec une ou deux personnes, que d'aller là où il y avoit beaucoup de monde ; je m'enfuis encore, & pour être tout-à-fait débarrassée de cette compagnie & de cette soirée, je prétextai un très-grand mal de tête, & je me retirai.

Je m'en allai avec une de mes tantes qui ſortoit auſſi. J'étois dans une véritable colère contre Mr. de St. Ange ; je ſouhaitois de le voir pour la lui témoigner ; je le haïſſois dans dans cet inſtant ; j'en trouvois mille raiſons ; elles ſe préſentoient toutes dans mon eſprit ; je me reprochois de l'avoir écouté un moment la veille chez Me. de Taninge : il m'avoit rappelé quelque choſe que j'avois dit le jour qu'il avoit ſoupé avec nous ; il demandoit une ſuite, il en vouloit une explication. Mlle. de Mirfor étoit venue nous interrompre, & je ne ſais ce que je laiſſai croire à Mr. de St. Ange, mais j'en étois fâchée, & je m'en faiſois des reproches ; j'accompagnois ma tante avec une agitation & une précipitation qu'elle remarqua. Préciſément lors qu'elle m'en parloit, nous rencontrons Mr. de St. Ange, qui ſe rendoit dans la maiſon que nous venions de quit-

ter. Il nous aborde, il veut nous accompagner ; il demande les raisons de notre retraite : je ne dis rien, mais il put juger des dispositions où j'étois ; il n'écoute point ma tante qui lui parle & à laquelle il donne le bras ; il me regarde avec un air d'étonnement ; je restois en arrière ; il tourna la tête pour me regarder encore : ce qu'il dit se ressentit de ce qu'il remarqua fort bien. Nous fûmes obligées de nous arrêter pour je ne sais quel embarras, & dans ce moment passent Mr. des Aleurs, Mr. Duterrier, & quelques hommes de notre connoissance : ils ne s'arrêtent pas, mais on voit leur surprise ; on les entend se parler & rire ; il est aisé de deviner qu'ils vont parler de leur rencontre, même à Mde. Durtan ; & je m'en étois allée lorsqu'elle avoit dit que son frère ne viendroit pas ; j'étois au désespoir ; ma tante m'accompagne jusques chez moi ; Mr. de St. Ange ne cesse de re-

garder & de tourner la tête ; ſon air ſtupéfait & affligé eſt viſible ; je ne dis rien, je ne regarde rien, & je rentre avec le ſentiment de mille chagrins. Mon père étoit ſeul, il étoit occupé de ſes affaires ; mais bientôt nous avons une de ces converſations de confiance & d'amitié, qui naiſſoient autrefois ſi naturellement, & qui étoient devenues rares depuis les nouvelles occupations & les projets, & par une ſuite du train du monde & de la ville. Il me parla du bonheur qu'il avoit eu dans ſes entrepriſes ; il m'apprit que notre fortune étoit très-augmentée ; nous étions très-riches. Cependant, pour compléter toutes ſes ſpéculations, il en avoit fait une très-conſidérable, qui comprenoit le produit de toutes les précédentes, & même au-delà ; mais elle étoit ſi sûre qu'il en attendoit le ſuccès pour réaliſer & terminer toutes ces opérations. Il ſe propoſoit de jouir alors de ſon

bien d'une manière qui nous rendroit tous heureux. C'étoit dans cette intention qu'il se pressoit de faire les changemens auxquels on travailloit à notre campagne. Il souhaitoit que nous vécussions dans une aisance honorable, mais sans ostentation : il ajouta qu'il voyoit avec plaisir que je m'occupasse de divers objets de charité, & qu'il me donneroit toujours de quoi y fournir. Après un moment de silence, il continua du ton de l'amitié & de la tendresse & il me dit -- tu crois bien, ma chère fille, que dans ce qui occupe mon cœur & mon esprit, tu es ce qui y tient la première & la plus grande place ; je t'ai un peu laissée depuis quelque tems, mais je ne t'ai pas perdu de vue ; crois que je fais tout ce qu'emporte avec soi le bonheur d'une fille que j'aime tendrement, & qui a à peine 21 ans. Je n'oublie point cette façon de penser que tu m'as montrée si souvent,

ni ce caractère de courage & de fermeté que j'ai tâché de développer & de former chez toi : je crois ton cœur exempt de foiblesse, avec cependant tout ce qu'il faut pour être heureuse par un sentiment tendre & honnête ; tu sauras juger les hommes qui te plaisent, & il ne leur sera pas aisé de te plaire & de t'inspirer un retour dangereux. Je jouis de cette sécurité dans ce moment où notre sort & notre fortune, encore indécis, ne me laissent ni le tems ni la possibilité de rien fixer sur les projets & sur l'ambition dont tu es l'objet. Toi-même tu ne pourrois encore savoir ce qu'il faut à ton cœur. Les positions & les circonstances en décident plus que tu ne penses. Fille unique & fort riche, tu auras des idées toutes différentes de celles que tu aurois dans une situation de médiocrité, où ton bonheur seroit plus attaché à celui de tes parens ; tu seras

plus libre dans ton choix, & cette liberté donnera plus d'essor à tes prétentions. Continuons donc de vivre comme nous avons vécu jusques à présent, en voyant tout, en jouissant de tout, & en ne décidant rien. Je vois avec plaisir que c'est le parti que tu as pris, & je serois au désespoir que tu en changeasse de quelque tems. Je remarque très-bien que Mr. de Marville, que Mr. Desaleurs, que Mr. de St. Ange, que Mr. Duterrier cherchent à te plaire; il est aisé de juger de leurs intentions, & sans présomption on peut croire que tu en disposeras comme tu voudras. Je ne te dirai point ce que j'en pense, parce que dans ce moment je ne pense rien. je veux attendre un tems tranquille, & une décision dans mes affaires pour m'en occuper; tu es bien sûre que ce sera toujours en consultant ton cœur, & en cherchant ton bonheur. J'approuve ta conduite aujour-

d'hui : tu jouis de la société sans témoigner aucune préférence ; ton goût sait bien juger de ce qui est aimable, & tu sais t'amuser de tout : là-dessus je présume tout ce que tu seras un jour ; mon cœur s'en réjouit & j'en ai de la vanité. Dans ce moment je suis heureux de ton indifférence ; conserve-la précieusement jusqu'à ce qu'un être digne de toi te fasse changer ; jouissons sans trouble de cet instant de fortune, & qu'un sentiment étranger ne vienne pas déranger nos idées ; ce seroit pour moi un chagrin & une peine extrême, & qui m'obligeroit à un parti opposé à mon caractère. Je m'apperçois bien que Mr. de St. Ange met dans sa manière & dans sa conduite avec nous une préférence & un intérêt que tu lui inspire sans-doute, au moins je le soupçonne ; il est aimable, il est insinuant, & il me feroit de la peine si je n'étois pas assuré que tu juges

mieux de tes convenances ; c'eſt un homme ſingulier ; il paroît attaché à pluſieurs femmes ; on ne ſait ce qu'il aime : eſſentiel ſur certains objets, il eſt léger dans la ſociété ; je le crois incapable de s'attacher ſérieuſement ; il aime les femmes, & ne prendra jamais de paſſion pour aucune ; j'ai fort approuvé l'attention avec laquelle tu as évité toute eſpèce de liaiſon avec lui ; j'en étois fâché une fois, je te l'ai reproché ; mais depuis j'ai compris ton intention, & s'il a du tact, comme je le crois, il aura pu juger des miennes, car j'ai cherché à te ſeconder autant que cela ſe pouvoit, ſans qu'il y eût rien de trop marqué. J'ai été bien aiſe qu'il m'ait refuſé de venir avec moi à notre campagne ; je me ſentois diſpoſé à avoir de la confiance en lui, & en m'y livrant je t'aurois fait de la peine : il en ſeroit réſulté une gêne déſagréable entre nous ; il faut

qu'il voye insensiblement que nous n'avons pas besoin de lui, & surtout ne faire aucune distinction qui le sorte du commun des hommes que nous voyons. Cela sera très-aisé. Ces hommes aimables font toujours parler d'eux, & ne faisons encore parler de personne. Ma chère Laure, me dit-il en m'embrassant, tu auras le bonheur de faire la douceur & la consolation de la vie de tes parens; tu ne troubleras point la paix de leurs jours; & ton cœur aussi sera heureux; ma chère amie, j'avois des angoisses dans l'ame; j'avois le cœur gonflé & déchiré. Je ne pouvois parler; je le voulois; je fis des efforts pour articuler quelques paroles, en essuyant mes larmes. Pauvre Laure, me dit mon père en m'embrassant encore, je vois ton cœur, que me dirois-tu que je n'entende, & que je ne sente mieux que tu ne pourrois l'exprimer : je suis heureux d'avoir une

fille comme toi ; continue & j'y ſerai encore plus ſenſible. Je me laiſſai tomber à ſes genoux, je les embraſſai ; je ne pus dire que, mon père, mon tendre père, & des ſanglots arrêtoient mes paroles : au lieu de m'aider, mon père m'empêchoit de parler ; ma mère rentra dans ce moment, elle fut effrayée de mes larmes & de ce qu'elle voyoit. Ce n'eſt rien, lui dit Mr. de Germoſan ; je parlois à Laure de notre ſituation, & de la manière dont je ſouhaite qu'elle ſe conduiſe, & que nous nous conduiſions tous enſemble. Vous ſavez ce que nous avons dit d'elle, & comme nous ſommes contens de tout ce qu'elle fait, de ſon caractère de franchiſe & de bonté, & ſurtout de ſa conduite dans le monde. Je le lui ai témoigné, & elle en eſt touchée. Je me jetai dans les bras de ma mère, dans l'eſpérance d'y trouver plus de force ; elle m'empêcha auſſi

de parler, & elle s'écria : Ah! sans doute nous sommes heureux d'avoir une fille comme notre Laure ; ce n'est pas comme Mlle. de St. Ceran, dont j'ai entendu parler tout le soir ; elle a pris du goût pour un étranger ; il y a eu des lettres perdues, tout s'est découvert, & sa famille est dans l'affliction. Le tourment fut trop fort pour moi ; je me retirai dans ma chambre, c'est tout ce que mes forces me permirent. J'y fus long-tems dans un trouble inexprimable ; je n'étois maîtresse d'aucune volonté, d'aucune de mes idées, je me promenois, je m'asseyois, je fondois en larmes ; je me demandois pourquoi & d'où venoient mon anxiété & mon désespoir : qu'avois-je donc fait? & quoique j'eusse fait, ne pouvois-je pas tout anéantir, tout détruire? n'avois je pas toutes mes forces? & s'étoit-il passé quelque chose que je ne pusse mettre dans un parfait oubli? Dès ce mo-

ment je n'avois qu'à ne plus penſer à rien, qu'à ne plus rien entendre ; rien de plus ſimple, rien de plus naturel que ce parti : tout le monde ſera content, & ma vie redeviendra tranquille. Il me ſembloit que c'étoit déjà fait, j'allois retourner auprès de mes parens, & finir auprès d'eux une foirée qui étoit conſacrée à la confiance & à la tendreſſe. Dans ce moment entre la femme-de-chambre de ma mère ; elle referme la porte avec une eſpèce de ſoin ; elle s'approche de moi, & d'un air myſtérieux & d'une voix baſſe, elle me dit qu'on vient d'apporter cette lettre ; que l'on a prié qu'elle me fût remiſe en main propre ; que c'eſt quelqu'un qui a beſoin de ſecours, & qui s'adreſſe à ma charité. Je renvoie cette fille très-vivement ; je la gronde de m'apporter une lettre, de ſa voix baſſe, de ſon air de myſtère, & je crois même de ce qu'elle avoit fermé la porte. Je lui

ordonnai de reporter la lettre, de la rendre à celui qui l'avoit donnée. Je défendis abſolument que jamais on m'apportât de lettre. Dans ce moment j'aurois refuſé les vôtres même. La femme-de-chambre, à qui je n'avois pas donné le tems de répondre, intimidée & obéiſſante, s'en étoit allée avec la lettre; elle r'ouvre la porte, & me demande ſi elle doit la reporter elle-même, & à qui? je lui réponds, qu'elle n'a qu'à en faire ce qu'elle voudra, que je ne veux pas en entendre parler. Eh bien, diſois-je en moi-même, voilà encore une lettre qui va me perſécuter. Qui ſait où elle ira? ce qu'elle deviendra? entre les mains de qui elle tombera? Il en arrivera des propos abominables, des tracaſſeries inſurmontables. Oh! je ſuis bien malheureuſe, cruellement malheureuſe! Je rappelle le domeſtique; je demande qui a apporté cette lettre; elle me dit que c'eſt un homme

à qui j'ai donné quelquefois de l'argent ; elle croit qu'elle eſt de cette femme pauvre & malade que j'ai été voir, & à laquelle j'ai fait ſouvent la charité ; & en diſant cela elle paroît étonnée de mon humeur & de ma colère : je tâchois de lire dans les yeux de cette fille ce qu'elle croyoit, ce qu'elle penſoit ; les domeſtiques ſont pour moi des êtres que j'aime, que je plains, & dont je cherche à rendre le ſort le moins malheureux & le moins pénible qu'il m'eſt poſſible ; mais il y a toujours entr'eux & moi une diſtance que rien ne peut rapprocher. Il m'eſt impoſſible de partager avec eux aucun myſtère, d'admettre aucune familiarité ; j'aurois horreur de la moindre confidence, même de celles dont quelques fantaiſies de mes parens pourroient être l'objet. Je cherche à mériter l'affection de ceux qui me ſervent, mais je n'en veux d'autres preuves que la douceur & la

ſonſtance de leur ſervice. C'eſt la première fois que j'ai maltraité un domeſtique ; je pris la lettre avec colère : je dis que je trouvois impertinent que l'on me remît quoi que ce fût avec myſtère, & que la première fois que l'on rapporteroit quelque choſe, je voulois le recevoir moi-même des mains de celui qui en étoit chargé. La pauvre fille parut fort étonnée de ma bruſque vivacité, elle dit qu'elle croyoit que c'étoit quelqu'affaire de charité ; qu'elle avoit ſouvent remis des papiers de cette eſpèce, & qu'elle ne ſavoit pas pourquoi dans ce moment j'étois moins charitable. Je la renvoyai encore, & je crois même en lui diſant une injure. Me voilà donc avec cette cruelle lettre & avec toutes mes angoiſſes : je n'avois pas beſoin de l'examiner, pour ſavoir de qui elle étoit ; j'avois bien vu d'abord qu'elle étoit de ce

cruel homme, qui tout le jour avoit été cauſe des perſécutions continuelles que j'avois eſſuyées ; que voulois-je en faire de cette lettre ? la brûler ? je n'héſitai pas, j'approchai de la cheminée & je la jetai au feu, j'aurois voulu anéantir de même tout ce qui s'étoit paſſé ; je ne ſais quel obſtacle la repouſſa & elle tomba ſur le plancher, je ne veux pas la relever, & d'un coup de pied je la remets au feu ; je reſtai accablée de chagrin & d'inquiétude, j'étois tourmentée par mille idées différentes : je me voyois ſoupçonnée par une femme d'être en commerce de lettre avec ſon frère, & elle en répandra le bruit ; j'entendois déjà que l'on parloit de Mr. de St. Ange & de moi ; ces hommes qui avoient paſſé, qui avoient ri ; mes parens que j'avois trompés ſans le vouloir, qui s'attendoient préciſément à tout ce que je n'avois pas fait, & dans ce moment même, on oſe m'é-

écrire, on oſe me faire parvenir une lettre; cependant, en réfléchiſſant, je me demandois ce que j'avois à me reprocher, de quoi j'étois coupable? d'avoir écrit par ordre de mon père? d'avoir vu dans le monde un homme qui eſt plus aimable que les autres? de l'avoir rencontré à la campagne? de lui avoir parlé? il ne faut donc vivre avec perſonne? & cette lettre que je reçois, eſt-ce un crime? en ſuis-je reſponſable? n'eſt-elle pas préciſément une occaſion de me plaindre avec juſtice? de faire les reproches que l'on mérite? de faire voir que je ne veux plus rien entendre, plus rien recevoir, que je ſaurai même haïr s'il le faut? & c'eſt ce qui me feroit le plus aiſé; mes yeux ſe tournèrent vers le feu & je regardai ſi cette lettre étoit bien brûlée, elle étoit reſtée ſur les cendres, & elle alloit s'enflammer, lorſque par un ſentiment que je ne puis pas trop

expliquer, je la retirai du feu ; je penſai lorſqu'elle fut dans mes mains, qu'elle pouvoit ſervir de preuve & d'éclairciſſement lorſque je ferois un aveu à mon père, comme c'étoit mon intention ; car en effet qu'aurois-je pu lui dire ? des choſes vagues qui ne ſignifioient rien, au lieu qu'une lettre feroit voir ce que j'avois à dire, & indiqueroit mieux ce qui ſe feroit paſſé, & ce qu'il y auroit à faire ; l'enveloppe étoit brûlée, la lettre en ſortoit, il y avoit près de quatre pages d'écriture ; après m'avoir quittée, au lieu d'aller dans la maiſon où il comptoit me trouver, il étoit rentré chez lui, & dans le déſeſpoir de l'air d'indignation qu'il avoit remarqué chez moi, & de la manière dont il avoit été traité, il étoit rentré chez lui, & n'avoit pu s'empêcher d'écrire ; il demande à genoux la cauſe de ſon malheur, il ne pourroit le ſupporter s'il l'avoit mérité ; ſi ce n'eſt qu'un ca-

price

price ou une raiſon étrangère à lui, il eſt trop heureux; il voudroit partager mes chagrins, il donneroit ſa vie pour me conſoler; il eſt prêt à la ſacrifier, je n'ai qu'à dire un mot, & je ſerai obéie en tout; mais que par charité, & au nom de ce que je puis avoir de plus cher, je diſe ce qui m'afflige, ce qui a occaſionné un ſi prompt changement d'un jour à l'autre. --- Il a une ſœur comme la ſienne, & il me demande ce qui peut me chagriner, ce qui me déſole? Pour cette lettre elle ne reſpire que l'intérêt & l'amitié; il n'y a pas un mot qui puiſſe bleſſer l'ame la plus ſcrupuleuſe; ce ſont les expreſſions de quelqu'un qui a vu ſouffrir & qui en ſouffre, par une ſuite de ſon humanité. Si ce n'étoit pas une lettre, & une lettre remiſe dans le ſecret, elle ne pourroit pas faire la moindre peine, le moindre chagrin, & le ſentiment qu'elle m'a cauſé s'eſt confondu

avec ce que je souffrois de tout ce qui s'étoit passé jusqu'à ce moment, elle me rendit même un peu de calme ; elle me fit voir que je pourrois me remettre dans la situation que je désirois : je serai obéïe, il n'y a qu'à profiter de cette certitude, il n'y a qu'à tout fuir, tout cesser, ne rien reçevoir, ne plus revoir personne, éviter toute espèce de conversation, me raprocher plus que jamais de mes parens, ne point les quitter, rétablir la confiance entre nous, ne plus rien cacher, & au premier moment de liberté dire & avouer tout le passé, qui n'est rien, qui ne signifie rien, qui n'a été qu'une suite de petites circonstances dont je n'ai pas été la maîtresse : sur cette résolution je crus avoir assez de force pour retourner auprès de mes parens, j'y éprouvai un malaise & un tremblement que je ne pus surmonter ; je me retirai dans ma chambre sous prétexte que j'avois be-

ſoin de repos. Hélas ! ma chère amie ; je n'ai pu en trouver un moment de toute la nuit, elle a été cruelle pour moi ; toutes les eſpèces de craintes, d'inquiétudes & de chagrins, ſe ſont préſentées à moi & m'ont tourmentée ; je ſuis bien ferme dans ma volonté, & j'ai toujours dans le cœur un ſentiment d'effroi dont je ne puis me rendre raiſon ; lorſque je ſommeillois, il me ſembloit que j'étois ſur un penchant & au bord d'un précipice dont la rapidité m'entraînoit, je me réveillois en ſurſaut & en gémiſſant : mon ame eſt trop foible, trop ſenſible pour ſupporter autant de ſecouſſes, je dois me garantir de toute eſpèce d'émotion, & pour cela je veux reſter tranquille, ne point ſortir, je n'irai qu'à notre campagne avec mes parens, je ne verrai que des êtres bien indifférens, je m'occuperai de choſes bien communes ; mon Dieu ! ma chère amie, eſt-ce que je ſais ce que

je veux ? c'eſt votre amitié qui pourroit me le dire, dites-moi ce que vous pourrez, je vous en conjure, ce qu'il y a de bien clair dans mon cœur, c'eſt que je vous aime. Adieu, ma chère amie.

LETTRE XLIV.

Laure à Sophie.

MA chère amie, le parti de la retraite que j'ai pris m'a rendu le calme & la tranquillité, je ne ſuis point ſortie depuis ma dernière lettre, je n'ai plus rien reçu, je n'ai vu perſonne ; les jours ſont plus longs, mais les nuits ſont meilleures ; je dors un peu plus, je ſuis beaucoup avec mes parens, & tous les momens j'y ſuis plus à mon aiſe, je rattraperai sûrement le premier repos dont je jouiſſois ; ce n'eſt pas une choſe bien difficile à avoir que du repos, & je crois

avoir assez de force dans l'esprit pour me procurer celui que je voudrai ; il ne faut pour cela qu'une résolution bien prise, d'être en paix avec soi-même & d'écarter de soi & de sa tête tout ce qui peut la troubler, & certainement cela n'est pas impossible, quand on sait penser & réfléchir ; il est vrai que j'ai été trois nuits sans dormir ; mais en voici deux que j'ai eu quelques heures de sommeil, j'ai voulu même être tout ce tems-là sans vous écrire, pour ne pas trop réveiller mes pensées ; je voulois les anéantir sur tout ce qui s'étoit passé, je ne suis pas encore bien avancée ; mais au moins elles ne me causent ni trouble, ni embarras ; j'ai cherché des occupations pour me distraire & tout m'ennuie, j'ai pensé à ma petite paysanne, & je m'affligeois d'être obligée de l'attendre si long-tems, j'avois de la répugnance pour la musique, je n'ai pu approcher seulement mon piano-forté, la

lecture me fatigue, & le livre me tombe des mains ; c'eſt du mouvement, c'eſt de la peine & du travail qu'il me falloit ; heureuſement, depuis que nous avons augmenté notre dépenſe, il s'eſt gliſſé du déſordre & des abus dans la maiſon ; j'ai voulu les corriger, j'ai été de la cave au grenier, j'ai forcé mon père d'y venir avec moi, j'ai voulu tout voir, tout faire arranger moi-même, j'ai mis par-tout l'ordre le plus ſcrupuleux, nous avons des meubles à faire & à racommoder ; j'ai fait venir les ouvriers, je les ai fait travailler ſous mes yeux, je leur preſcris l'ouvrage, je le fais exécuter ; je ne craignois que le déſœuvrement, car dès-que j'étois ſans rien faire, il me revenoit certaines idées que je veux éviter j'allois quelquefois à mon bureau pour vous écrire, mais il auroit fallu vous dire ce à quoi je ne voulois pas penſer & je me plaiſois à ſouffrir de ce ſacrifice ; aujourd'hui, je ne peux

plus y tenir, il faut que mon cœur verſe dans le vôtre, je puis vous entretenir avec tranquillité; il me ſemble auſſi que vous ſerez contente de moi, en vérité tout le monde doit l'être, je ſouffre aſſez pour cela, le mal de tete que je prétextai l'autre jour & ma retraite m'ont fait paſſer pour être malade; je n'ai pu refuſer de voir quelques perſonnes: Meſdames d'Arzilli & de Taninge ſont venues; elles ont l'air heureuſes ces Dames; elles ne ſont occupées que des plaiſirs qu'elles ont eu & de ceux qu'elles auront. Mde. d'Arzilli avoit été partout, & devoit y aller encore: Mde. de Taninge, toujours environnée de ſa cour aſſidue, l'avoit quittée un moment pour moi, & elle devoit la rejoindre; elle avoit eu du bonheur au jeu, & il étoit queſtion de concerts, de promenades, de ſoupers; il ne fut pas dit un mot des maris, & cependant on dit

qu'ils ſont en obſtacles ! Pourquoi avois-je la crainte qu'on me parlât de Mr. de St. Ange ? Heureuſement on prononça ſon nom fort indifféremment & ſans intention. Il paroît qu'il n'eſt pas dans ce moment des plaiſirs & de la ſociété de ces Dames : elles étoient cependant ſes amies, ou au moins ſes grandes connoiſſances ; elles ſont auſſi les miennes ; mais en vérité il me ſemble qu'il n'y a pour moi qu'une ſeule amie au monde. Mlle. de Mirfor vint auſſi, je la reçus en la priant de ménager le plus violent mal de tête que j'euſſe jamais eu. Avec elle, je m'attendois à tous les ſujets de converſation poſſibles, & ce fut ſans ſurpriſe que je lui entendis parler de Mr. de St. Ange. Elle me dit qu'il avoit été ſi mécontent de l'indifférence qu'elle lui avoit témoigné, qu'il n'avoit plus oſé lui parler : d'ailleurs tout le monde ſe plaint de lui ; il eſt ſouvent triſte & taciturne ; il

abandonne les maiſons où il étoit le plus aſſidu : on croyoit ſa fortune fort dérangée, & on ſoupçonnoit que dans ce moment il étoit dans l'embarras, à cauſe de certains engagemens qu'il avoit pris pour ſauver un de ſes amis, & on le condamnoit beaucoup. Elle me raconta encore que l'on diſoit que le mariage des Flamacour alloit fort mal. Ceux-ci avoient mépriſé certains parens : les Ballotons s'étoient refuſés à certaines dépenſes : il y avoit eu des ſcènes dont elle ſavoit tous les détails. Je l'aſſurai que ma tête étoit hors d'état de les entendre. Elle me dit encore qu'elle ſe promenoit tous les matins ; qu'elle jouiſſoit avec beaucoup de plaiſir de la beauté du printems, que tout le monde ſortoit, & que l'on rencontroit toujours quelqu'un. Elle me preſſa de faire comme elle ; je m'en défendis à cauſe de ma mauvaiſe ſanté. Mlle. de Mirfor me fatigua bien plus

que mes ouvriers ; mais la fatigue qu'elle me donna ne me fit point de bien, au contraire, elle me donna de l'humeur. Je fus fâchée que l'amitié de mes amies ne m'eût pas fait plus de plaisir, & n'eût pas mis plus de consolation dans mon ame. Je l'attribuai aux dispositions où j'étois dans ce moment, & en effet il n'y avoit qu'une chose qui eût pu être une douceur pour moi, c'étoit une conversation, une lettre de la seule amie qui connoît mon cœur, qui sait toutes mes pensées, tous mes sentimens ; elle seule pourroit me dire des choses que j'écouterois avec délices. Mais tel est mon sort, tout me manque, & je n'ai que moi-même. Qu'augurez-vous, ma chère Sophie, de ce que ces Dames ont dit de Mr. de St. Ange ? Ne croyez-vous pas qu'on parle de lui & de moi ? Leur manière légère & indifférente avoit peut-être pour objet de me le cacher ; cepen-

dant que peut-on dire ? Au reſte, ſi on a parlé, on ſera bien obligé de ſe taire. Je voudrois éviter le déſeſpoir d'être confondue dans le nombre des femmes qui font le ſujet des converſations : c'étoit mon ambition. Mais de quoi ne parle-t-on pas ? A-t-on le moindre ſcrupule, le moindre ménagement ſur tous les ſujets qui ſe préſentent ? les plus reſpectables ſont livrés aux conjectures, aux ſoupçons, aux propos méchans ; *tu ne parleras pas*, auroit auſſi dû être un commandement ? ne le trouvez-vous pas, ma chère amie ? n'êtes vous pas ennuyée, choquée, révoltée de ce que vous entendez dire ſouvent, pour moi je le ſerois ſurement ſi j'écoutois ; je le vois à l'air de ceux qui parlent, mais j'entends une voix étrangère dans le corridor... c'eſt une groſſe voix de payſan ; je la reconnois, c'eſt le grand-père d'Henriette, je cours vers lui... enfin, ma chère amie, j'ai un plai-

ſir, c'étoit lui-même, le bon Jaques Deſpras ; je lui ai fait toutes ſortes ſortes de careſſes, je l'ai amené dans ma chambre, je l'ai fait déjeûner, nous nous ſommes aſſis, nous avons parlé d'Henriette, je l'ai remercié de ce qu'il avoit conſenti à me remettre ſa petite fille, je n'ai pas mis la choſe en doute; je lui ai montré comment je comptois l'arranger, où je la coucherois, à quoi je l'occuperois; enſuite il m'a dit pluſieurs choſes que mon père devoit entendre. Je l'ai conduit auprès de lui, le bon payſan a été reçu avec bonté pour lui, & écouté avec complaiſance pour moi; il a dit que j'étois bien charitable que ſa petite-fille ſeroit très-heureuſe avec nous; mais qu'il la pleureroit beaucoup, que ſa fille auroit bien de la peine à s'en ſéparer; il a ajoûté qu'à la vérité il croyoit que cet enfant faiſoit du tort à ſa tante pour ſe marier, parce qu'il faudroit partager entre les deux

enfans ſon bien, qui étoit fort peu de chose ; qu'il y avoit un payſan dans le voiſinage, qui aimoit beaucoup ſa fille, mais la conſidération de l'enfant étoit cauſe que les parens s'oppoſoient à ce mariage, dont à la vérité ſa fille ne ſe ſoucioit pas, mais qui ſeroit cependant, fort avantageux ; qu'il voudroit emprunter une petite ſomme ſur ſon bien pour faire la portion d'Henriette & qu'il abandonneroit tout le reſte à Pauline ; mon père admira le bon ſens & l'équité de ce bon homme, il fit tout de ſuite l'arrangement qu'il propoſoit ; c'eſt moi qui devrai cent écus à Henriette, le payſan les devra à mon père, il donne pour sûreté une petite portion du terrain de ſon domaine, & alors Henriette n'aura plus rien à prétendre & tout appartiendra à ſa fille, il auroit l'eſpérance & la conſolation de la voir mariée, & ſes vieux jours ſeroient plus heureux : nous eûmes un vrai

contentement de contribuer au bonheur de ce pauvre vieillard, on fit venir un notaire & les actes furent minutés & dressés : dans dix jours j'irai chercher ma petite fille, je veux aller la voir encore auparavant ; mes projets là-dessus sont une distraction qui met de la douceur dans mon ame, je suis jalouse de ce plaisir, je n'en parle à personne qu'à ma mère, qui se moque de moi & qui me dit qu'elle est bien aise que je voie ce que c'est que l'éducation d'un enfant & que celui-la aura peut-être tous les defauts ; je promets qu'elle ne lui donnera que du plaisir, je suis sure d'en avoir beaucoup, & c'est précisément celui qu'il faut à mon cœur dans ce moment ; j'ai besoin de m'attacher à quelque chose & surtout à un être qui ait un sentiment bien simple, bien naïf, qui ne dépende que de moi, & de ce que je lui inspirerai, qui remplisse mes momens de solitude & qui n'ait

jamais beſoin de m'écrire. J'ai vu deux fois M. de la Hauſſe, il eſt toujours très-galant, très-propre & très-bien poudré ; je ne vous dirai pas, cependant, ſi mes actions ont baiſſé ou monté auprès de lui : il ſoupa hier avec nous, il fut d'une gaieté charmante ; comme je crois qu'elle eſt une marque du ſuccès & du bon état des affaires auxquelles mon père eſt intéreſſé, je la reſpectai, je m'y livrai même avec lui ; nous fûmes tous deux très-aimables ; ma mère rioit de bon cœur, mon père ne ſe ménageoit pas trop & ma gaieté en étoit augmentée.

Ma chère amie, les affaires du pauvre Jaques ont pris tout mon temps, j'ai laiſſé paſſer le moment de la poſte, je ne vous ai écrit aujourd'hui qu'en courant ; on m'appelle dans ce moment pour faire le thé auprès de mes parens qui ne ſortent point & qui ont quelqu'un auprès deux, ce ne

fera sûrement perſonne pour moi : je vous quitte donc, ma chère amie, demain je vous dirai encore quelque choſe avant que de fermer ma lettre.

Je ne vous dirai rien ce matin, ma chère amie, je n'en ai pas le tems, mon père me fait dire qu'il veut aller à la campagne, qu'il doit y être de très-bonne heure ; il veut que je l'accompagne, ma mère ne peut pas y aller & il va partir tout-de-ſuite : je me hâte de fermer ma lettre. Adieu, ma chère amie, j'attends une de vos lettres.

LETTRE XLV.

Laure à Sophie.

MON Dieu, ma chère amie, qu'eſt-ce que c'eſt donc que cette vie, dont on ne peut pas répondre d'un ſeul moment, dont les incidens, les cir-

conſtances entraînent, maîtriſent ? il eſt donc inutile de ſe vouer à la paix, à la tranquillilité, rien ne met donc à l'abri de ce qu'on craint le plus : la journée de hier rempliroit un volume, ſi je voulois vous dire tout ce qui eſt arrivé, tout ce que j'ai éprouvé, tout ce que j'ai ſouffert; vous n'en ſaurez que la plus petite partie, & cependant je prévois que ma lettre ne partira pas par ce courier. Quand c'eſt à vous que j'écris, ma plume court ; aujourd'hui je ſerai interrompue. Je me rappellerai bien ce que j'ai dit, ce que j'ai penſé; mais une penſée en rappelle mille autres qui ſuivent la première ; ma plume s'arrête, je reſte en ſuſpends, & bientôt je me trouve à cent lieues de ce que je veux dire. C'eſt déjà ce qui m'eſt arrivé depuis que j'ai commencé cette lettre. Il y a plus d'une demi-heure que j'ai écrit le premier mot, & vingt fois je me ſuis trouvée loin de vous.

C'étoit avec joie, ma chère amie; que j'étois partie de très-bon matin avec mon père, pour aller à notre campagne; perſonne ne pouvoit le ſavoir; le parti en avoit été pris ſur le moment; nous laiſſions tout le monde à la ville: dans la route nous nous occupâmes des nos arrangemens; je projettai ceux qui regardoient Henriette; j'y penſai beaucoup: mon père partageoit mon ſentiment ſur cet objet: j'étois contente. En arrivant, il demanda ſi l'on avoit placé les bancs qu'il avoit ordonné, & tracé les routes qu'il avoit marquées dans le bois; il ſe propoſa d'y aller dés qu'il auroit examiné certaines choſes. Je tournai les yeux de ce côté; je vis quelques feuilles vertes qui commençoient à paroître; j'entendis le gazouillement des oiſeaux; la nature ſembloit animée; le bois étoit attrayant pour moi; je ſouhaitois de voir les bancs & les routes que mon père

avoit fait arranger : je me promis bien cependant de ne pas y aller. Je voulois m'occuper des fleurs, du jardin ; j'avois mille autres choſes à faire. Lorſque j'y travaillai, ſi je penſois au bois, c'étoit pour me dire que je n'irois point, que je n'en aurois pas le tems. Nous dînâmes fort gaiement mon père & moi; Après-dîner il me dit qu'il vouloit aller au bois, & qu'il ſouhaitoit que je l'accompagnaſſe. Je fis des difficultés ; je le priai de m'en diſpenſer ; il l'exigea abſolument, parce qu'il vouloit me faire juger d'un point de vue qui étoit plus à la portée de mes yeux. Il avoit été content des ouvriers qui travailloient dans la maiſon ; pour les récompenſer & les encourager encore au travail, il leur fit donner du vin. Après le dîner nous nous mîmes en chemin : je ſuivois mon père lentement, & il me reprochoit mes diſtractions. A l'entrée du bois il ſe reſſouvint

de quelque chose qu'il avoit oublié ; & qu'il vouloit ordonner, il me quitte en disant qu'il reviendra dans le moment ; que je dois l'attendre ou aller toujours, qu'il me rejoindra bientôt. Seule à l'entrée du bois, je sentis un peu d'émotion, ce n'est pas que j'eusse rien à craindre ; j'étois très-sûre de ne rencontrer personne ; mais je me rappelois d'avoir été invitée, sollicitée d'y aller lorsque j'irois à la campagne, & j'avois résolu de ne pas me rendre à ces insinuations. Je réfléchissois là-dessus, & sans y penser j'entre dans le bois ; j'avance, je me trouve auprès du ruisseau ; je trouve une nouvelle route que l'on avoit commencé à percer, je veux voir jusqu'où elle va ; mais bientôt j'apperçois quelqu'un dans cette route : le cœur me bat horriblement ; je retourne sur mes pas ; je veux m'enfuir avec précipitation ; on me suit ; on me dit du ton le plus suppliant : ---

Hélas, Mademoiſelle, je n'oſe vous approcher, je ne vous approcherai pas, je vous le jure ; mais au nom de Dieu, ne me fuyez pas ; daignez m'écouter, j'ai les choſes les plus importantes à vous dire ; daignez m'écouter un inſtant, ce ſera la dernière fois, ſi vous le voulez. Il alloit plus vîte que moi, il étoit à côté de moi ; alors j'eus aſſez de forces pour parler, pour faire toutes les plaintes, tous les reproches dont j'avois l'ame & le cœur remplis. Je me plaignis des perſécutions que l'on me faiſoit ſouffrir par des lettres, par des pourſuites indiſcrètes ; & qui pouvoient m'expoſer & me cauſer les plus grands chagrins, je voulois abſolument les faire finir, je défendis que l'on me revît jamais : on me dit avec l'accent de la douleur, que l'on conſent à tout ce que je veux ; que l'on ne veut que m'obéir ; que l'on aimeroit mieux perir mille fois, que de me cauſer le plus

petit chagrin ; que mes reproches étoient injuſtes, mais qu'ils ſeroient des ordres ; qu'il étoit bien malheureux qu'on n'osât former aucune liaiſon avec une perſonne parfaitement aimable ; au reſte qu'il étoit naturel que j'euſſe déjà la dureté & la fierté que donnent les richeſſes & l'opulence : il ſupplioit ſeulement que je diſſe comment il devoit ſe conduire. J'avoue que ce reproche de dureté me bleſſa ; il me ſembloit que je devois au moins y répondre, & dire d'où partoit le ſentiment que je venois de témoigner ; j'en détaillai ſucceſſivement le ſujet ; je dis les principales raiſons que j'avois de me plaindre : ſans me contredire on laiſſoit voir des doutes ; la converſation s'allongea ; il ſe trouva là un des bancs que mon père avoit fait placer depuis peu ; nous nous arrêtâmes, & comme il s'étoit gliſſé dans la diſpute des objets qu'il falloit éclaircir, je m'aſſis

& je crois qu'il se mit à côté de moi. J'aurois voulu, ma chère amie, que vous eussiez entendu tout ce qu'il disoit, ce n'étoit ni des sermens ni des protestations ; ce n'étoit que des raisonnemens dictés par la vérité, par la délicatesse, par le désintéressement ; c'étoit le langage de l'humanité, de l'amitié ; c'étoient les expressions les plus simples, les plus naturelles ; pas un mot ni d'amour ni de passion. Il étoit impossible de ne pas écouter & de ne pas répondre. J'aurois voulu que mon père même nous eût écouté, & j'espérois qu'il viendroit nous joindre. Nous n'étions pas parfaitement d'accord sur l'avenir ; je ne voulois absolument plus de secret, plus de lettres, plus de rencontre ici ; c'étoit précisément ce qu'il demandoit avec instance, & je crois qu'il serroit mes mains pour l'obtenir. Dans ce moment nous voyons venir à nous un des fils de notre fermier, qui courroit à perte d'haleine, en pouſſant des

cris, & en tenant un ſeau dans la main. Dans notre étonnement nous le laiſſons approcher : il eſt bientôt près de nous, il nous dit en criant de toutes ſes forces : Mon Dieu, Mademoiſelle, n'entendez-vous pas ? le feu eſt à la maiſon ; il y a plus d'une heure que l'on fait tout ce qu'on peut pour l'éteindre : n'avez-vous pas entendu le bruit & les cloches ? je vais au ruiſſeau chercher de l'eau, il n'y en a bientôt plus près de la maiſon. En effet, nons commençons à entendre le bruit. Mr. de St. Ange m'avoit déjà quittée; il avoit couru, ou plutôt il étoit volé au ſecours de l'incendie : l'émotion m'empêche de marcher ; je me traîne comme je puis ; j'arrive cependant auprès de la maiſon ; les flammes ſortoient par quelques fenêtres : mon père donnoit des ordres qui n'étoient point écoutés ; les ſecours étoient mal dirigés ; le feu faiſoit plus de progrès, & la maiſon alloit

alloit être consumée. J'employai ce qu'il me restoit de force pour aller jusqu'auprès de mon père, qui vouloit s'exposer sur une échelle; je fis ce que je pus pour l'en détourner. Il me dit que les charpentiers & les menuisiers avoient quitté leur ouvrage pour aller hors de la maison boire le vin qu'il leur avoit donné; qu'ils avoient laissé du feu dans une chambre où ils travailloient, & qu'il avoit allumé les débris du bois & les copeaux qui étoient sur le plancher; que l'on ne s'en étoit apperçu que lorsque toute la chambre avoit été enflammée; que la fumée & la flamme qui sortoient par la porte empêchoient qu'on ne pût y porter de l'eau; & que tout alloit être embrâsé; il ajouta rapidement qu'il avoit été fort étonné de voir paroître tout d'un coup Mr. de St. Ange; qu'après avoir pris quelques informations, il étoit entré dans la

maiſon, & qu'il etoit en peine de lui. Mon pere m'exhorta à m'éloigner & à ne pas trop m'effraier. Dans ce moment Mr. de St. Ange, noirci de fumée, ſes habits brûlés & mouillés, ſort & dit qu'il a fermé la porte de la chambre; qu'il faut fermer les contrevents pour étouffer le feu; tout de ſuite il ajuſte une échelle, & ce qu'il propoſe il le fait lui-même au travers des flammes & de la fumée : de-là il monte ſur le toît, il ſe fait ſuivre par tous ceux qui portoient de l'eau, & jette toute celle qu'il peut avoir par le canal de la cheminée. Bientôt le feu s'appaiſe; il eſt étouffé par la fumée, on peut porter des ſecours aux endroits où on craint qu'il ne gagne encore. Mr. de St. Ange y pourvoit en s'expoſant, & en mettant l'ordre par-tout. Les yeux fixés ſur ce que je voyois, accablée d'effroi, j'étois aſſiſe ſur une pierre, ſans avoir la force de faire un mouvement

ni de dire une parole. Insensiblement le bruit se calme, le trouble & le travail diminuent, les ouvriers sont plus tranquilles ; on dit que le feu est éteint, que l'on n'entend plus le bruit des flammes, que l'on a r'ouvert la chambre, que le danger est passé. Alors je vois Mr. de St. Ange dans les bras de mon père ; ils s'approchent tous deux de moi : j'étois pâle, immobile & encore saisie de frayeur ; ils sont en peine de moi : Mr. de St. Ange vole chercher ce qu'il peut trouver pour me secourir ; il revient avec un verre d'eau ; il presse mon père de m'en faire boire, & dans ce moment, ma chère amie, mes yeux rencontrèrent les siens ; j'aurois voulu proférer quelques paroles de reconnoissance ; j'étois trop émue ; cependant je repris des forces. Ces Messieurs retournèrent à la maison pour donner encore des ordres, & pour juger du mal qu'il pouvoit y

avoir : la femme du fermier étoit venue m'offrir ſes ſecours ; elle me dit que ſans ce Monſieur, la maiſon auroit été entièrement conſumée ; que pour fermer la chambre, dont on ne pouvoit plus approcher, il s'étoit couché par terre dans l'eau que l'on avoit jetée & que l'on jetoit encore, & qu'il s'étoit traîné juſqu'à la porte qu'il avoit fermée, qu'alors le feu & la fumée n'avoient plus empêché de paſſer dans le corridor ; que ſur le toit il avoit riſqué de périr, & qu'il avoit failli à être précipité. Je voulus marcher pour aller auprès de mon père, qui devoit être épuiſé & qui ſe fatiguoit encore. Je ne pus me traîner juſqu'à lui, & je ſouffrois de n'être d'aucun ſecours. Mon père & Mr. de St. Ange revinrent, ils firent les détails de l'incendie ; mais, interrompit mon père, dites-moi, mon cher St. Ange, comment vous vous êtes trouvé là ; êtes-vous tombé

du ciel pour nous ſecourir ? ſans vous, ſans votre préſence d'eſprit, ma maiſon étoit perdue ; les poutres du plafond commençoient à s'embrâſer, tout alloit être perdu. Le cœur me battit bien fort à cette queſtion, & cependant je n'étois certainement coupable de rien. J'allois répondre que j'avois trouvé Mr. de St. Ange dans le bois ; il ne m'en donna pas le tems ; il dit fort naturellement, qu'ayant ſu que nous étions venus tous en famille à notre campagne, il avoit cru pouvoir nous y faire une viſite ; qu'il étoit très-curieux de voir les embelliſſemens que mon père y avoit faits, & dont il lui avoit parlé, & qu'il avoit compté ſe promener avec ma mère. Ce ne fut qu'alors que nous remarquâmes que ſes cheveux étoient brûlés d'un côté ; nous découvrîmes même qu'il avoit des brûlures très-conſidérables aux mains, ſon habit étoit auſſi brûlé &

mouillé. On fit chercher de l'huile & des linges, & on en mit sur ses plaies. Mon père avoit des habits d'été qui restoient à la campagne, & il les fit mettre à Mr. de St. Ange. Nous pensâmes ensuite que ma mère, qui auroit entendu parler de l'incendie, en auroit de l'inquiétude; nous voulûmes la rejoindre pour la rassurer, & nous nous pressâmes de partir. Mr. de St. Ange fut prié de venir dans notre voiture, à cause de l'état dans lequel il se trouvoit. A quelque distance de la ville nous rencontrâmes Mlle de Mirfor, qui se promenoit avec une compagnie de ses amies : il fut aisé de remarquer son étonnement de voir Mr. de St. Ange dans notre voiture, & habillé singulièrement; elle nous cria qu'il avoit fait un bien beau tems pour une partie de campagne. Un peu plus loin nous fûmes arrêtés par un embarras de chariot, & nous vîmes passer Mes-

dames d'Arzilly, de Taninge, & quelques autres femmes avec plusieurs hommes de notre connoissance; on nous aborde, on a entendu dire quelque chose de l'incendie; il faut l'apprendre aux uns, le détailler aux autres; & les yeux ne se portoient jamais sur Mr. de St. Ange qu'avec un air curieux & étonné : toutes ces rencontres furent pénibles & désagréables. On vouloit nous témoigner de l'intérêt sur l'accident que nous venions d'essuyer, & nous voyons la curiosité, les vains complimens, les distractions, l'indifférence : on auroit voulu nous dire; n'est-ce que cela? & chacun pensoit à sa promenade, quelques-unes des femmes paroissoient trouver mauvais que Mr. de St. Ange ne fût pas avec elles. J'étois si abbattue, qu'à peine pouvois-je parler; mais je sentois tout, & je ne pouvois me défendre d'une espèce d'anxiété que j'avois dans l'ame. Je crus que nous

n'arriverions jamais à la maiſon. Ma mère ſavoit quelque choſe de ce qui étoit arrivé ; elle vint au devant de nous en nous témoignant ſon inquiétude : mon père la raſſura ; je lui dis que Mr. de St. Ange avoit les mains brûlées ; elle avoit un très-bon remède, elle voulut le panſer & le ſoigner elle-même : nous paſsâmes toute la ſoirée à parler du malheur qui étoit arrivé ; on s'occupa beaucoup de M. de St. Ange & des dangers qu'il avoit courus ; quand il ſe retira, je crus remarquer qu'il avoit un air de contentement ; j'étois éloignée d'en avoir, & mon accablement me laiſſoit à peine la force de penſer. Toute la nuit l'image de l'incendie s'eſt préſentée à moi ; je voyois toujours périr quelqu'un dans les flammes. J'ai commencé à vous écrire ce matin ; je n'ai pu continuer, j'ai interrompu ſouvent ma lettre : ce ſoir j'ai un peu plus de force, mais je ne ſerois pas ſurpriſe de tomber malade. Je ſuis anéantie, & j'ai encore les impreſſions de la frayeur

j'ai préféré d'être avec vous & de finir ma lettre à aller chercher du repos quoiqu'il soit bien tard : je vais vous quitter, sans espérance d'en trouver. Il n'y a dans mon esprit que des craintes, dans mon cœur que de la défiance ; l'avenir s'obscurcit pour moi; je veux tâcher de n'y pas penser ; une autre fois je m'en occuperai avec vous ; que j'y voye toujours votre amitié, je vous en conjure, ma chère amie ; mon existence y est attachée ; souvenez-vous en bien. Adieu.

LETTRE XLVI.

Monsieur de St. Ange, à Mr. de Marville.

OU es-tu donc, mon cher Marville ? Je suis l'objet de la compassion de toute une famille, & tu es loin de moi. On me dit que tu es allé chasser au marais, & que tu

feras plusieurs jours absent. Ta gourmandise ne pourroit-elle pas laisser vivre ces pauvres animaux, qui sont en paix loin des hommes, & qui ne se nourrissent que d'insectes inutiles. Tu reviendras chargé de gibier, & tu n'auras détruit que les ennemis de quelques reptiles malfaisans : c'est pour eux que tu travailles, & tu pourrois si bien combattre des reptiles en restant parmi nous. Je n'ai jamais bien compris cette cruauté des chasseurs ; ordinairement ils se piquent de générosité, de magnanimité dans le caractère, & ils se plaisent à poursuivre & à tourmenter impitoyablement les animaux les plus foibles & les plus timides. Fais la guerre aux loups, aux ours, aux oiseaux de proie, & ne dépeuple pas la campagne de ces animaux dont le chant, dont la figure & les habitudes plaisent & amusent, & qui fuient au moindre épouvantail. Tu t'applaudis de ton adresse ;

tu racontes avec vanité comment tu as eu plus d'esprit que la pauvre bête qui vouloit t'échapper : tu as prévu ses ruses & ses détours ; tu jouis de la supériorité de ton génie, & tu mets ton amour-propre dans une proie qui devroit être indigne de toi ; mon cher ami, je n'aime pas la chasse, mais ne m'est-il pas permis d'avoir les jouissances d'un chasseur. Serai-je un monstre si je m'attache aussi à ce qui veut m'échapper ? Je ne cherche comme toi que le bonheur de l'atteindre & le plaisir de le captiver. Tu es insensible aux maux que tu fais à ce que tu poursuis ; tu sacrifies tout au plaisir & au moment de la capture ; moi, plus généreux, moins cruel, je n'emploie que l'attrait du plaisir, que l'appas de la nature, que l'adresse de la sympathie, & que la force que donne la perspective du bonheur.

Il seroit possible qu'à ton retour à la ville tu fusse mal instruit de ce

qui regarde ton ami. Qui peut savoir ce que les femmes te diront, la tournure qu'elles donneront aux apparences les plus innocentes, les conjectures qu'elles feront sur les circonstances les plus naturelles ; il s'agit d'une femme, elles n'épargneront rien ; leur imagination ne s'arrêtera point, & jusqu'où n'ira-t-elle pas ? Je ne t'ai revu qu'un instant depuis que nous avons soupés ensemble chez les Germosan. Je remarquai bien ton œil perfide & observateur ; il tomboit alternativement sur Mlle. de Germosan & sur moi ; tu cherchois à deviner, & tu ne m'as pas dit ce que tu croyois avoir vu : j'en ai conclu que, comme toute la famille, tu n'avois apperçu que mon amitié pour elle ; tu as même pu me croire très-malheureux, à l'air gai & léger de Mlle. de Germosan ; & tes sentimens jaloux ont été en paix. Je n'ai pas cherché à te détromper ; tu es peut être plus

heureux que moi, malgré ton malheur tranquille, je suis très-éloigné de de l'être ; toujours inquiet & agité sur ce qui est, sur ce qui peut être, je me tourmente pour le savoir, & souvent, lorsque je le sais, je n'en suis pas plus content ; mais si le hasard fait luire un rayon d'espérance, toutes les peines ne sont plus rien. Il y a quelques jours que je souffris prodigieusement ; je crus voir le froid, l'indifférence, l'aversion même ; je ne savois à quoi en attribuer la cause ; ma sœur, par la simplicité de son esprit me la fit comprendre ; elle avoit rencontré à l'assemblée Mlle. de Germosan qui ne lui avoit pas paru aussi aimable qu'on le lui avoit dit ; elles avoient parlé ensemble de la lettre perdue ; j'en fus au désespoir ; j'écrivis sur le champ pour témoigner celui que j'avois de la manière froide, indifférente, cruelle avec laquelle on m'avoit traité. Pour faire parvenir ma lettre, il fallut des

travaux inouis ; il fallut aller, venir, courir : enfin je découvris une femme qui connoiſſoit un homme à qui Laure, la charitable, la reſpectable Laure, faiſoit la charité ſur des lettres qu'il écrivoit. Je fus auſſi charitable, moi, & ma lettre fut portée. J'ai ignoré ſon ſort pendant pluſieurs jours ; pendant un ſiecle Laure a été inviſible ; j'ai cru qu'elle avoit diſparu de deſſus la terre ; on ne ſavoit rien, on n'entendoit rien ; ſes bonnes amies ignoroient que c'étoit pour apprendre quelque choſe d'elle, que je leur faiſois ma cour ; elles ont bien voulu me tenir compte de mon empreſſement, mais il a été très-mal récompenſé ; je n'ai rien appris, je ne ſavois plus ce que je devois craindre ou eſpérer, lorſque, par un de ces haſards qui ſont toujours heureux quand on ſait un peu les diriger, je ſus que Mlle. de Germoſan alloit à ſa campagne. Tu ſais qu'il y a un bois, un tail-

lis, un ruiſſeau; l'art ne l'a point tout-à-fait gâté encore; il eſt touffu; les routes n'y ſont tracées juſques à préſent que par le clair des buiſſons; bientôt les feuilles le rendront plus ſombre, & empêcheront les yeux de percer juſqu'au fond : aujourd'hui elles ne ſont pas encore néceſſaires, au contraire leur abſence donne peut-être la confiance d'y venir : puiſſent mes eſpérances croître avec elles ! J'eus ſoin d'y être à l'heure ou naturellement une femme qui penſe doit chercher à penſer dans un endroit tranquille & ſolitaire : le jour & le lieu etoient attrayans; je n'y fus pas un moment qu'il me parut impoſſible que l'on n'y vînt pas; les oiſeaux m'en aſſuroient de mille manières différentes, le ruiſſeau murmuroit; & moi avec lui, du tems perdu à attendre; j'arrêtois mon impatience par toutes les illuſions poſſibles; je les promenois dans tout le bois : mais

enfin je commençois à déſeſpérer, & la triſteſſe s'empara de mes réflexions. Quelle folie, diſois-je, de perdre ici & ſans raiſon un tems & des peines inutiles. Je me rappelois déjà tous les endroits où loin de-là j'aurois pu jouir de quelqu'agrément: enfin j'entends du bruit, le bruit d'un ange qui vient arrêter un moment de déſeſpoir. Imagine-toi mon bonheur, mon chèr ami; je vois Laure, ſon air céleſte frappe mes yeux; elle eût pu entendre les battemens de mon cœur; elle fut bien ſurpriſe, bien indignée, bien révoltée, bien en colère, oui, mon cher Marville, en colère, très en colère. Sens-tu le prix de cette colère, de celle d'une femme adorable que l'on aime? Vois-tu ſon ame agitée, émue, diſpoſée à être appaiſée, & à recevoir toute autre eſpèce d'émotion? Ah! mon ami, quelle jouiſſance pour une ame tendre & ſenſible comme la mienne! Comme

je goûtois à longs traits la douceur de ſes plaintes, de ſes reproches, de ſes injures, de ſes défenſes de la voir, de l'approcher! Je conſentois à tout; ma vie, pour lui obéir, étoit comptée pour rien. Son père, ſon bon père a fait placer des bancs dans ce bois; il y en avoit un près de nous; comment ne pas profiter des bontés de Mr. de Germoſan. Ne crois pas que je puiſſe te peindre la félicité & la douceur d'être aſſis auprès d'elle, de lui parler, de l'écouter, de voir dans ſes yeux, tantôt une ſévérité impoſante, & quelquefois une lueur de ce que j'aurois voulu eſpérer; il n'y avoit pas un de ſes geſtes qui ne réfléchît dans mon ame, pas un mouvement de ſa reſpiration qui ne fût pour moi une douce agitation. Connois-tu cette voluptueuſe jouiſſance, de la communication des idées, de la diſpute, des reproches, de la juſtification, de la ſympatie qui naît

entre deux êtres qui s'aiment, & qui ſont enſemble ; elle a été inventée pour la conſolation du genre-humain. Voudrois-tu me défendre ces momens de délices? Ta nouvelle ſévérité, ta morale de quelques jours, tes vertus toutes neuves en feront-elles un crime? Il me ſemble au contraire que mes ſentimens doivent t'inſpirer un profond reſpect pour ton ami. Conſole-toi, ils ne furent pas longs ces momens heureux. Je ne ſais quel eſprit malin & ennemi, ou plutôt je me trompe, c'eſt quelqu'ami officieux qui mit le feu à la maiſon de Mr. de Germoſan. Il fallut bien oublier ce que je n'oublierai jamais, & voler au ſecours. Je trouvai la maiſon en proie aux flammes ; il y avoit le plus grand déſordre parmi ceux qui vouloient les éteindre. Je ne te parlerai pas de ma préſence d'eſprit, ni de mes ſuccès dans ce que j'ordonnai, & dans ce que je fis moi-même ; tu en entendras

faire l'éloge par tes amis : je te dirai seulement le bonheur que j'eus de me brûler les mains ; oui, mon ami : c'est un bonheur de se brûler les mains, quand une certaine personne y porte le remède avec les siennes, quand elle y met des linges & de l'huile, & quand ses yeux peignent l'intérêt & la compassion. Ils retrouvèrent dans mon ame l'impression qu'ils y avoient fait une fois : tu sais que déjà j'ai mérité sa compassion. J'entretiens ce sentiment sans le vouloir ; mais ne me donne-t-il pas le droit d'en espérer de plus tendres. Mes cheveux ont été brûlés d'un côté, je ferai obligé de faire couper l'autre. Mlle. de Germosan me reverra presque sans cheveux & les mains enveloppées. Crois-tu qu'elle aura la dureté de me défendre de la voir ? oubliera-t-elle ce que j'ai fait, au moins aussi long-tems que mes cheveux ne seront pas revenus, &

que mes mains ne seront pas guéries ? & dans la reconnoissance, ne se glissera-t il pas un peu de tendresse ? Je crains seulement de n'avoir pas assez de maux, & si j'avois eu plus de présence d'esprit, je serois au moins estropié. Que dis-tu de ma vertu, mon cher ami, de te montrer tous les replis de mon ame ? C'est que je ne crains point les menaces que tu m'as faites, & si tu fais aimer une femme qui ne t'aime pas, crois que je saurois payer de ma vie le bonheur de l'être. Et moi aussi je m'intéresse au bonheur de Mlle. de Germosan, & je veux qu'elle soit heureuse, je saurai peut-être y veiller aussi-bien que toi. Pauvre Marville ! tu as peur que je ne l'aime pas assez ? interroge son cœur, & il te dira que je l'aime trop ; & dis-moi, dans ton admiration pour elle, ne trouves-tu pas qu'il est juste qu'elle puisse choisir entre tous les hommes qui peuvent être dignes

d'elle ; & quoique je ſois par mon caractère, voudrois-tu m'exclure du choix : tu dis des paroles héroïques ſur tes ſentimens pour elle ; mais lorſque tu t'es offert, ne penſois-tu qu'à ſon bonheur? Avois-tu la modeſtie de croire qu'il falloit préciſément un homme comme toi pour le faire? Si elle s'eſt trompée ſur tes vertus, comment feras-tu pour l'éclairer ſur celles des autres? es-tu aſſez borné pour croire qu'une femme t'écoutera, lorſque tu voudras t'oppoſer à ſon inclination, combattre ſon ſentiment, & alors dois-je craindre tes menaces? Je veux les défier au contraire. Je te ſomme de dire à Mlle. de Germoſan, tout ce que ton eſprit pourra enfanter de méchant contre moi ; ſi elle t'écoute, il étoit inutile de parler ; ſi elle rit de tes bons offices, j'en rirai encore plus qu'elle, & tu auras travaillé pour moi. C'eſt donc par intérêt pour moi-même que je te confie tout ; mon amitié

m'invite à t'ouvrir mon cœur ; & je m'y livre, parce que bien loin de me nuire, tu ne pourras que m'éclairer. Ton ignorance, ta bonne foi me feront utiles ; je mépriserois des sentimens où toi ou quelqu'autre pourroient quelque chose ; je ne veux point de secours, & je ne crains point d'ennemis. Crois, mon ami, qu'en amour on doit tout à soi-même. Pour rassurer ton esprit défiant, je te promets, je prends l'engagement sur l'autel de l'amitié, que s'il y a jamais un bonheur à espérer pour moi, j'en assurerai la durée par tous les moyens qui ont été accordés à l'humanité ; je n'irai point chercher ce qui peut en amener la fin : le tems le plus heureux n'est-ce pas celui où l'on tient tout du sentiment & rien des droits ? laissons-le donc couler en paix ce tems, laissons vivre la poule aux œufs d'or ; n'as-tu pas appris cette leçon de morale, & peut-on en faire une meilleure appli-

cation ? Ne crois pas cependant que je ſois ici pour jouïr uniquement de la brûlure de mes mains ; j'ai des affaires importantes qui m'appellent ailleurs, & mon amour-propre auroit honte peut-être de profiter de cet avantage ; c'eſt le pauvre St. Prés qui me retient à la ville, il eſt dans une ſituation fâcheuſe ; il s'eſt donné tant de peines pour ſon œconomie, il a fait tant de bons marchés, il a écrit ſi exactement ſa dépenſe, qu'il eſt à-peu-près ruiné : il a eu la foibleſſe de ne pas reſter dans les bornes de ſes revenus, & aujourd'hui ſon bien eſt preſque diſſipé ; il alloit être tourmenté par des créanciers, j'en ai été informé par mon beau frère, & nous ſommes parvenus à les arrêter ; nous avons pris des arrangemens qui remettent un peu d'ordre dans ſes affaires, & qui même lui laiſſent des eſpérances ; il ne m'en coûte que quelques engagemens, qui gênent un peu ma pro-

priété, mais qui ne m'appauvriſſent pas, nous aurions beſoin de toi pour certaines formalités; nous attendons ton retour; reviens donc, mon cher ami, tu ſais que je n'entends rien ni aux formalités, ni aux cérémonies, elles ſont ſans-doute néceſſaires, mais ce n'eſt pas toujours au bonheur de l'humanité. Adieu, mon cher ami, c'eſt ſans cérémonie que je ſuis tout à toi.

LETTRE

LETTRE XLVII.

Madame Dubour à Laure.

MA chère amie, j'ai été bien effrayée de cet incendie; mais la maison eſt ſauvée, je ne penſe plus qu'à mon amie; je veux abſolument me défendre des inquiétudes qui me viennent ſur ſon compte. Pourquoi en aurois-je? Je répète tous les jours, elle a plus d'eſprit que moi, elle voit bien mieux que moi, elle ne connoît pas mieux ſes intérêts, mais elle raiſonne ſi bien; la confiance avec laquelle elle me parle de tout ce qui ſe paſſe dans ſon cœur, eſt une preuve de la fermeté & de la force de ſon ame. Je vois dès-à-préſent tout ce qu'elle va faire. D'abord, il eſt bien convenu avec elle-même qu'elle aime Mr. de St. Ange, mais qu'elle l'aime beaucoup, elle ſait ce que c'eſt qu'une

femme qui aime ; elle ſait comment alors on voit mal, comment on juge mal, comment on juſtifie tout ce qui ne doit pas l'être ; on trouve tant de forces pour appuyer ce qui favoriſe le penchant; & point du tout pour le combattre. Bientôt on n'a des doutes & de la défiance que pour avoir le plaiſir d'être convaincue. Mon amie Laure ſait tout cela bien mieux que moi ; je le lui ai entendu dire à elle-même ; elle me l'eût appris ſi je l'euſſe ignoré. C'eſt d'elle dont j'aurois attendu les meilleurs conſeils ; ne ſais-je pas ceux qu'elle a donnés ? & alors de quoi ſerois-je en peine ? Je me rejouis au contraire de ce que tout s'arrange ſi bien pour ſon bonheur. Elle eſt une très-riche héritière, Mr. de St. Ange eſt très-aimable, elle en eſt aimée, à ce qu'elle dit; il ſera très-heureux de l'obtenir ; il n'eſt pas bien difficile de deviner ce qui arrivera, & même très-inceſſamment ;

en attendant, elle ne recevra plus de lettres ; elle ne peut pas les souffrir, elles sont si tendres ! elle les brûle : elle ne le verra plus, il est si inquiétant ! il excite sa colère ; surtout elle n'ira plus dans ce bois, elle y a de l'émotion, des craintes, de l'effroi ; elle n'aura qu'une juste reconnoissance, qu'une admiration bien simple pour le courage avec lequel il a sauvé la maison : il n'a fait que son devoir : elle n'aura pas non plus une compassion trop vive pour les brûlures aux mains, qui sûrement ne sont pas considérables ; je crois qu'il se sera ménagé. Mr. de St. Ange, dont l'ame est si honnête, à ce que m'a fait entendre mon amie, verra qu'il n'a plus qu'un seul moyen de l'approcher ; il ne se trompe pas sur les sentimens qu'elle a pour lui ; surement il s'en doute. Il ira aux parens de Mlle. de Germosan ; il leur dira ses intentions ; quelles que soient leurs dispositions, ils aiment

leur fille ; ils ne pourront faire qu'une réſiſtance bien foible, & nous ſerons tous heureux. J'abrège le roman, & je n'entends pas qu'il ſoit plus long. Si j'étois libre, j'irois à ſon ſecours, & je forcerois bien les héros de le rompre ou de le finir. Je ne puis ſoutenir l'idée qu'un homme, par ſon adreſſe, puiſſe parvenir à rendre malheureuſe mon amie Laure, Laure dont l'ame & le cœur ſont ſi bien faits pour le bonheur ! Non cela n'arrivera pas, ou j'en mourrai ; prenez-y donc garde, je vous en ſupplie ; mais mes inquiétudes ſur vous ne viennent que de l'excès de mon amitié ; je vois que par la même raiſon vous en avez d'injuſtes ſur mon compte : je vous ai dit un mot ſur mon mari, & vous vous en êtes effrayée, c'eſt bien injuſtement. Non ſans-doute il ne me rendra pas malheureuſe, je ſaurai bien l'en empêcher, car je veux qu'il ſoit heureux. Je n'ai pas ſu at-

tendre une inclination pour me marier, je veux la faire venir après ; c'eſt là mon roman, c'eſt ſans doute le plus difficile, mais c'eſt l'objet de mon ambition. Je verrai ſi notre pouvoir eſt ſi peu de choſe, qu'il ne puiſſe aller au-delà d'une poſſeſſion tranquille & aſſurée. Je ferai uſage de toutes mes reſſources, & en vérité nous en avons toujours beaucoup, lorſque nous voulons les faire valoir ; il ne manque aux femmes que le courage de les employer. Il eſt vrai que ſouvent nous trouvons qu'il n'en vaut pas la peine. Ce qui m'en donne à moi, du courage, c'eſt l'impoſſibilité de vivre avec un être malheureux ; ce ſeroit pour moi le plus grand des ſupplices ; je croirois être attachée à un corps mort : c'eſt une honte que je veux éviter à tout prix. L'air que je veux à mon mari, ce n'eſt ni l'air empreſſé, ni l'air ſoumis, ni l'air amoureux ; c'eſt celui du

bonheur que je ſouhaite qu'il ait ; & comme c'eſt le ſeul qui ne puiſſe pas être joué, il faut bien que Mr. Dubour ſoit heureux. Je compare ma peine à la vôtre ; je trouve que j'en ai infiniment moins que vous, & je décide qu'il vaut mieux un mari tranquille qu'un amant paſſionné. Mon avis peut ſans-doute choquer les ſentimens exaltés, mais ce n'eſt pas ceux que je conſulterai pour le bonheur de la vie ; une fois vous penſerez comme moi, & vous verrez qu'il faut lire les Romans, & n'en faire jamais. Dépêchez-vous donc de terminer le vôtre ; alors je ſerai à votre portée, nous nous entendrons ſur l'art de rendre les maris heureux. Ce n'eſt pas celui qui donne de la réputation, il ne mène point à la célébrité ; les académies ne lui ont point décerné de prix, ni de couronnes ; il en mériteroit cependant ; les ſacrifices qu'il demande, l'habileté qu'il exige, l'eſprit

& le ſentiment qui lui ſont néceſſaires, valent bien le génie & le ſavoir qu'il faut pour trouver la quadrature du cercle. Pourquoi n'eſt-ce pas le bonheur de tous les momens dont il convient à la gloire humaine de s'occuper ? La meſure des cieux & de la terre eſt-elle plus intéreſſante ? Nous autres, pauvres femmes, nous meſurons les hommes, & nous aurons auſſi nos problèmes à réſoudre. Il me ſemble qu'ils ſont plus inquiets que légers, plus vains qu'ambitieux, plus foibles que violens; ils ſont inquiets ſur leurs plaiſirs, vains ſur leurs prétentions, ſi foibles lorſqu'ils deſirent; preſque toujours ils ſe laiſſent lâchement dominer par l'objet de leurs paſſions. Je veux vous apprendre à les connoître, ma chère amie, & je vous dis le fruit de mes obſervations, non pas pour vous dégoûter d'eux, j'eſpère que je n'y réuſſirois pas, mais pour vous donner des

forces dans le moment où vous en avez besoin, & aussi pour vous rassurer sur ma vie avec Mr. Dubour. Vous voyez que j'étudie ma tâche, & je le fais d'autant plus efficacément, que je soutiens mes observations par l'expérience. Il est vrai que la dernière fois que je vous écrivois, j'avois quelques nuages dans l'esprit, sur les habitudes de mon mari; mais je n'ai pas voulu m'y livrer; j'ai préféré de savoir quels en étoient le but & les objets; j'ai cherché à connoître les personnes dont le commerce & les relations avoient pour lui tant d'attraits : on m'a dit que c'étoient des femmes qui, sans avoir beaucoup d'esprit, avoient de la gaieté, de la facilité dans la société, qui savoient s'amuser de tout ce qui se présentoit, de lecture, de livres nouveaux, de chansons, d'ouvrages, de jeu, même quelquefois de choses sérieuses; les objets y étoient variés suivant les

goûts ; tout le monde pouvoit eſpérer de voir le moment du ſien ; on exigeoit de ceux qui ſont de cette ſociété qu'ils euſſent du naturel, de l'honnêteté, de la bonhomie ; on repouſſoit les prétentions à l'eſprit, à la ſupériorité ; les hommes jaloux des autres hommes étoient inſenſiblement exclus ; il y avoit bien quelques attachemens particuliers entre les hommes & les femmes, quelques liaiſons de préférence, mais elles n'étoient que préſumées, & en apparence toutes les affections étoient égales. Les femmes s'aſſemblent à-peu-près tous les ſoirs les unes chez les autres, ſans invitation ; quoiqu'il y ait toujours pluſieurs hommes, la compagnie n'eſt jamais très-nombreuſe, & comme il n'y a perſonne de riche, on ſoupe fort peu ; mais l'on eſt long-tems enſemble. J'avoue, ma chère amie, que cette ſociété m'a paru très-agréable ; j'aurois voulu en être ; malheureuſement les nouvelles relations

de femmes ſe font fort diffic ilement. J'aurois été très-fâchée de priver Mr. Dubour de celles-là ; au contraire, je l'applaudiſſois de ſavoir en jouir, & je l'y invitois ; ſeulement j'ai tâché que ſa maiſon ne fut pas pour lui un trop grand contraſte. D'abord, j'ai la plus grande attention à maintenir la paix dans les domeſtiques, je tâche qu'ils aient tous l'air gai, & qu'ils ſoient contens. Quoique nous en ayons fort peu, je n'y parviens pas ſans quelque peine. Il ſemble que des eſclaves attachés à la même chaîne devroient s'entendre pour la rendre plus légère, ils s'en ſervent ſouvent au contraire pour s'en maltraiter : l'intérêt qui les décide à l'eſclavage donne du reſſort à leurs défauts & à leurs vices ; il faut les faire jouir d'un certain bien-être, & employer la fermeté pour les maintenir dans la paix & dans leurs devoirs. J'ai avec cela l'attention de mettre autant que je le

puis leurs ſervices à portée de leurs qualités & de leurs talens ; je veux auſſi qu'ils ſoient heureux dans leur condition, & je ſoumets ſouvent mon contentement à cette jouiſſance ; j'entretiens la paix dans la maiſon, & tous ces détails ſont ſoigneuſement cachés à M. Dubour. Enſuite j'ai cherché à donner à la petite ſociété avec laquelle nous vivons, & qui eſt un peu plus particulièrement la mienne, le ton qui paroît plaire à mon mari : ſans proſcrire & condamner avec pédanterie le jeu que Mr. Mercier nous reproche ſi juſtement dans ſon Bonnet de nuit, j'ai ſeulement tâché de le rendre ſouvent inutile, en propoſant quelque lecture, en mettant ſur le tapis quelque ſujet intéreſſant qui occupe les eſprits. Quand je ne puis pas y réuſſir, & lorſqu'il faut abſolument jouer, ce qui arrive trop ſouvent, je fais enſorte que le jeu ſoit animé par la gaieté & par l'amour-propre, plus

que par l'avidité du gain. Le cercle de nos idées & de nos intérêts eſt très court, & ſi on n'y ſuppléoit pas avec les cartes, il ſeroit remplacé par un ennui dangereux; la contradiction, la critique, l'examen ſévère prendroient une force qui empoiſonneroient la ſociété: on a beſoin des autres pour jouer, & ce beſoin encourage au ménagement. Si je n'ai pas tout-à-fait réuſſi dans mon plan, je vois au moins que Mr. Dubour préfère ſouvent la ſociété où je ſuis à celle qu'il recherchoit. C'eſt un triomphe dont je jouis déjà, & que je cherche tous les jours à rendre plus complet. Lorſque j'y ſerai parvenue, j'aurai le plaiſir d'avoir enlevé mon mari à des femmes qui vouloient peut être l'éloigner de moi. Il ignore mon deſſein, & c'eſt à ſon inſçu que j'y travaille. Cependant, mon but n'eſt pas encore rempli. Pour

fixer Mr. Dubourg auprès de moi, il faut qu'il y soit heureux, & le bonheur domestique est peut-être celui qui demande le plus de sacrifices, c'est le bonheur de tous les momens, c'est celui qui attache le plus à la vie; je veux qu'il règne dans ma maison, & en jouir moi-même. Son plus grand ennemi est l'ennui, & je m'applique à le combattre. Jusques à présent il ne s'est pas encore introduit entre Mr. Dubour & moi : il y a eu des peines, des chagrins, mais point encore d'ennui; & cependant il viendroit si je le laissois faire; malheureusement il vient souvent à la suite de la paix & de la tranquillité; il faut lui opposer des occupations qui soient intéressantes pour tous deux. Je consulte Mr. Dubour sur nos intérêts; je lui donne le plaisir de m'instruire; je m'informe de tout ce qui regarde son emploi; je me

mets à même d'en parler avec lui ; je lui inſpire de la confiance ; il me dit ſes idées. Déjà pluſieurs fois nos diſcuſſions, nos petites diſputes lui ont fait changer de façon de penſer, & il s'en eſt applaudi. Il dit que les femmes ont une fineſſe & un tact dans l'eſprit, qui valent mieux ſouvent que la ſcience. Je le vois quelquefois penſif & abſorbé par la réflexion & les affaires ; je reſpecte ſon travail & ſon ſilence ; mais s'il dit un mot, j'en fais une occaſion de lui faire dire ſes penſées, & ſouvent il eſt ſoulagé de ſon inquiétude : j'ai même pu lui aider dans des écritures que j'ai copiées ou qu'il m'a dictées. C'eſt pour moi une grande douceur ; & je m'apperçois qu'en ménage les peines partagées deviennent de vrais plaiſirs. Enfin, ma chère amie, tous les jours j'ai quelque bonheur auquel je ne m'attendois pas. Ce ſera bien mieux encore

quand j'aurai ma petite fille ; c'eſt alors que l'intérêt nous réunira toujours. Je vous fais la peinture de mon ſort, afin que vous jugiez de celui qui vous attend, & afin que vous ôtiez de votre eſprit des idées qui ſont trop éloignées de la nature des choſes. Quand nous ſerons enſemble, je vous dirai de bien meilleures raiſons. Soyez sûre, ma chère amie, que tous les mariages heureux ne ſont pas à la queue des romans, & s'ils finiſſent tous à cette époque, c'eſt, je crois pour l'honneur des grandes paſſions. Ce ne ſont pas elles qui mènent toujours au grand bonheur. Je vous entretiens trop longuement ſur ce ſujet ; j'en ſuis occupée parce que dans ce moment on parle beaucoup d'une ſéparation qu'il doit y avoir entre un mari & une femme de mes amis. J'en ſuis véritablement affligée. J'ai entendu les raiſons de

part & d'autre, & il me semble qu'ils auroient pu être heureux.

Je ne saurois entrer bien vivement, ma chère, amie dans votre sentiment sur cette petite fille que vous voulez prendre auprès de vous ; je vois votre bonté, votre charité, votre ame sensible, qui a besoin de s'attacher à des objets intéressans ; mais pourquoi vous presser pour ceux qui sont étrangers : à votre âge êtes-vous sûre de savoir élever une fille de sept ans ? & quelle éducation lui donnerez-vous ? elle sera sûrement au dessus de son état, & alors peut être sera-t-elle malheureuse ? Je ne doute pas que les difficultés que fait Mr. votre père ne viennent de ce qu'il prévoit que quelqu'événement vous fera changer d'idée ; il me paroît impossible que ce ne soit pas ce qu'il pense. J'attends avec impatience ce qui doit en arriver, & j'espère de l'apprendre

bientôt. Ne me faites pas languir, ma chère amie, je vous en conjure; ſouvenez vous ſurtout que mon amitié ne peut pas vous quitter un ſeul inſtant. Ce n'eſt donc que juſqu'au premier courier que je vous dis adieu.

LETTRE XLV.

Monſieur de Marville à Mr. de St. Ange.

MON cher ami, je n'ai point pu te répondre, ni revenir à la ville auſſi vîte que je le comptois ; j'ai dû paſſer quelques jours à Chamblon, on avoit des eſpérances de t'y voir ; mais il falloit que tu éteigniſſes le feu des Germoſan ; quand même tu ne me l'aurois pas écrit, j'aurois compris tout ce que cet événement a dû être pour toi ; pour les gens heureux, les accidens deviennent des bonheurs. Mais comment ſe fait-il que je ne te trouve plus à la ville, & que tu ſois retourné à la campagne ? Je croyois te voir ici en pleine jouiſſance de ta belle action ; tu n'as pu y reſter quinze jours & il y en a déjà trois que tu es reparti. J'ai d'abord été te chercher chez ta ſœur, on m'a dit que tu avois preſque toujours été triſte ; que ſouvent

tu avois de l'humeur, & que l'on croyoit que tu avois des chagrins : on m'a assuré que tes mains étoient guéries, & que les blessures avoient été peu de chose : j'ai cru d'abord que c'étoit ce qui t'affligeoit ; mais j'ai pensé que tu aurois bien su te faire du mal si cela t'avoit convenu. Ensuite j'ai été chez les Germosan, j'ai entendu tes louanges ; on exalte ton courage, ta présence d'esprit ; on détaille tout ce que tu as fait, tout ce que tu as souffert, & on ne cesse de parler de reconnoissance. Mademoiselle de Germosan parle comme ses parens, mais elle ne dit pas autant de choses ; son air étoit assez naturel en parlant de toi ; enfin, il m'a paru que l'on t'aimoit, que tu étois l'ami de la maison, & que tu devois être heureux & content ; il est vrai que je n'ai pas remarqué que l'on fût bien affligé, ni bien en peine de ton absence, on n'en paroissoit point surpris ; on ne parloit point de te revoir ; c'est peut

être l'effet de la reconnoiſſance ; il eſt aſſez dans l'humanité d'en être fatigué, & peut-être auſſi que tu as voulu en abuſer. J'ai parlé de toi aux autres femmes de tes amies ; on a trouvé que tu étois ſérieux, triſte, ſilencieux, même bruſque quelquefois : il y a des femmes qui croient que tu regrettes tes cheveux ; en général, on parle de ce que tu es, & on ne fait point ce que tu fais. Il a été beaucoup plus queſtion de ta chevelure, brûlée & coupée, que de tout le reſte. Ton abſence & ce que l'on dit de toi ſont pour moi une énigme, que je te prie de m'expliquer le plutôt que tu pourras. J'ai bien cherché à commencer une converſation avec Mademoiſelle de Germoſan, mais elle n'a pas voulu m'écouter ; je veux, cependant, tâcher de parvenir à l'être ; il me ſemble que je le mérite par ma façon de penſer. J'ai fait avec les Des Prés ce que tu demandois ; c'eſt en-

core une maiſon où j'ai entendu tes éloges. Tu es heureux, St. Ange ! tu as le bonheur de rendre des ſervices, & le plaiſir de faire du bien ; il ſemble que ce ſoit ton emploi ; en vérité, il vaut mieux que le mien, & j'en ſuis jaloux ; les Des Prés ſont fort étonnés de ſe trouver pauvres ; ils ne ſauront pas ſoutenir cet état ; ils en ſont humiliés ; ils ſe ſont ruinés, parce qu'ils ont voulu faire comme ceux qui ſont plus riches qu'eux ; faire comme les autres, eſt un ſentiment que la vanité inſpire, & qu'elle veut ſuivre aux dépens du bonheur & du bien être ; c'eſt un vice qui eſt particuliérement attaché à ce pays d'égalité, & c'est une idée républicaine qui n'est pas juſte. L'égalité de droit jette les hommes dans l'erreur ſur l'égalité de fait ; la nature n'a rien fait d'égal, & les hommes voudroient être égaux ; cependant, ils veulent auſſi ſe ſurpaſſer les uns

les autres ; ils luttent continuellemen contre les prérogatives acquiſes, & contre celles que donnent les richeſſes, l'éducation, le génie, la naiſſance ; un homme ſans fortune, ſans mérite, ſans talens, ſe croit ſouvent au-deſſus de celui dont les qualités, les vertus & les avantages ſont utiles au public. Je ſuis autant qu'un tel ; un tel n'eſt pas plus que moi, eſt une idée que prononce la vanité ſans aucune juſtice, & qui enfante les fauſſes prétentions, les erreurs de l'amour propre, les petits manèges de l'orgueil ; il en réſulte un combat & un mécontentement continuel entre les individus ; jamais nous n'obtenons des autres aſſez d'égards flatteurs, ou nous croyons en accorder toujours trop : ce que nous devons aux autres, & ce qui nous eſt dû, devient une choſe pénible, qui occupe inutilement la vie, & qui eſt mis au rang des vertus les plus difficiles.

On peut ſe diſpenſer de lire les pages ſuivantes, juſqu'à la fin de la lettre.

En admettant l'égalité de droit, en établiſſant que tous les hommes ſont égaux aux yeux de la loi, on a laiſſé établir une inégalité d'opinion ſur les titres, ſur la naiſſance, ſur la nobleſſe ; ce préjugé n'en eſt plus un aujourd'hui ; il eſt une véritable jouiſſance par le moral qui y eſt attaché ; il a été rendu reſpectable par l'engagement, que ceux qui en jouiſſent ſont cenſés prendre, d'avoir plus de vertus, plus de magnanimité, plus d'élévation dans l'ame que les autres ; un homme qui réclame la nobleſſe par ſa naiſſance, doit la prouver par ſes ſentimens, c'eſt ce qu'exige l'opinion ; mais elle eſt ſoumiſe à tant de circonſtances, que la nobleſſe ſubſiſte, & que les vertus ſe perdent ; l'engagement s'affoiblit, & il n'eſt pas démontré qu'il ſoit utile à la ſociété qu'il y ait une claſſe d'hommes qui ſoit moins dévouée à la vertu qu'une autre ; il

il ſeroit plus avantageux qu'ils y fuſſent tous portés par l'eſpoir des diſtinctions ; n'eſt-il pas plus ſûr d'obtenir, par des récompenſes, ce que l'on attend des hommes, que de leur en faire un devoir qu'ils peuvent négliger ? La nobleſſe jouiroit bien mieux de ſes avantages, ſi elle n'étoit accordée qu'aux vertus utiles ; & il y auroit peut-être alors bien plus de gens comme il faut. L'égalité des conditions eſt une idée philoſophique, dont la réalité eſt impoſſible dans la ſociété ; il ſeroit, au contraire, bien plus utile au bonheur de l'humanité, que les conditions fuſſent diſtinctes légalement. La ſociété eſt fondée ſur le droit de propriété, ſur la liberté de jouir en paix de ce que l'on poſſède ; c'eſt le but unique des loix & du gouvernement : il n'y a point de loix pour ceux qui n'ont rien ; plus un individu a de propriétés, plus il a d'obligations à la ſociété ; plus il y

a

a de loix pour lui, plus elles ſont occupées pour lui : les devoirs envers la ſociété ſont donc en raiſon de ce que poſſèdent ceux qui la compoſent ; ces devoirs ſeroient mieux connus, ils ſeroient moins ſujets à la tyrannie de l'opinion, ſi les hommes étoient claſſés ſuivant leurs propriétés ; & pour mieux diriger la conſidération & l'eſtime, dont tous les hommes ſont avides, pour mieux les engager à remplir leurs devoirs, les diſtinctions devroient en être la récompenſe ; l'opinion qu'inſpirent les marques d'honneur diſtinctives, s'attache à l'apparence, à l'éclat des richeſſes, au brillant des titres ; poſſéder, eſt pour elle le premier mérite ; l'emploi, l'uſage, les mœurs, ſont ce qu'elle examine le moins ; les titres, la nobleſſe, les décorations, devroient toujours donner l'idée d'un bien réel fait à la ſociété, d'un ſacrifice utile à l'humanité ; les richeſſes portent tou-

jours avec elles l'envie de briller, de dominer : en jouïſſant de la volupté, qui eſt au-delà du bien-être, elles veulent encore ſatisfaire un certain orgueil, une certaine vanité, & c'eſt en elle plutôt une qualité qu'un vice, parce qu'il eſt vil de borner l'uſage des richeſſes à la ſeule volupté des ſens; mais on ſe fait des jouïſſances d'opinion qui ſont ſans aucun plaiſir réel; on a ſur ſon habit des ornemens inutiles, dans ſa demeure des choſes inutiles, ſur ſa table une profuſion inutile, dans ſon antichambre des hommes inutiles; toutes ces inutilités deviendroient incommodes & haïſſables, ſi elles n'étoient jugées néceſſaires à la vanité : on veut acquérir l'opinion qu'elles inſpirent; & on met ſon exiſtence dans des choſes qui nous ſont étrangères : l'homme eſt vain par ſa nature; l'ambition, l'envie des diſtinctions lui eſt naturelle; il veut jouïr

d'une considération quelconque, & malheureusement l'opinion a attaché cette considération à des objets qui n'en méritent aucune. Diriger l'opinion, faire tourner les défauts des hommes au profit de la société, eut été la vraie habileté des législateurs ; c'est trop peu de la foible morale pour combattre les préjugés & arrêter les passions ; c'est trop peu pour engager les hommes, à être bienfaisans, de la considération que la vertu inspire ; il faudroit appeler à son secours l'orgueil & la vanité, & accorder les distinctions qui peuvent flatter, aux actions qui procurent un vrai bien, à la société : qu'un gentil homme, par exemple, ne puisse jamais être par état pauvre, ignorant, inutile, désœuvré ; que les attributs de la noblesse, les armoiries, les livrées, le port d'armes, ne soient permis qu'à ceux qui se con-

ſacrent généreuſement, & ſans intérêts, à la défenſe de la patrie, à ceux qui ſoutiendront un certain nombre de pauvres, qui feront des établiſſemens utiles aux arts & à l'agriculture : que tous les titres progreſſivement portent avec eux l'idée d'une bienfaiſance, d'un ſacrifice, dont les objets ſoient utiles & connus, & qu'ils ne ſoient héréditaires que par la continuation des mêmes vertus : les grands ſeigneurs feront véritablement grands lorſqu'ils mettront leur luxe à ſoutenir les pauvres, à ſecourir les malheureux: qu'un homme ſoit grand ſeigneur, par exemple, parce qu'il veille au bien-être des cultivateurs de toute une province, parce qu'il entretient leurs demeures, qu'il habille leurs familles, qu'il prévient la diſette : au lieu de prouver les quartiers de nobleſſe, que l'on ſoit obligé de montrer le nombre des heureux que l'on fait ; alors toutes les qualifications hono-

rables inſpireroient un ſentiment de reſpect & de vénération vraiment flatteur ; alors la vanité auroit de vraies jouiſſance ; le luxe n'immoleroit plus ſans pitié, & de tant de manières, la vie des citoyens ; les hommes utiles, généreux, bienfaiſans, ſe trouveroient naturellement à leurs places, ils ſeroient décorés d'ordres & de titres : les riches avares, vils, voluptueux, ſeroient à la leur ; ils ſeroient la lie du peuple. Les titres pourroient alors être admis dans les républiques; cette diſtinction entre citoyens ne nuiroit point à l'eſprit d'égalité, & conviendroit à tous les gouvernemens ; le public jouïroit le premier des honneurs qu'il accorderoit, & la nobleſſe ſouvent lui eſt inutile. Aujourd'hui l'égalité de la naiſſance n'exiſte nulle part ; dans les républiques mêmes les plus démocratiques, il y a toujours un nombre de familles qui

aſpirent aux diſtinctions de la naiſſance, qui luttent contre l'eſprit d'égalité & contre les loix qui la protègent, & les républiques en ont été ébranlées : qu'il n'y ait de vrais nobles que ceux qui font un bien quelconque, & il y aura moins de malheureux, & par le fait, & par l'opinion ; les recompenſes de la vertu ont toujours été laiſſées à la vertu même, elle preſcrit l'entier déſintéreſſement, elle eſt bien plus reſpectable ; mais ici, je préfère le bien de la ſociété à la ſublimité de la vertu ; pourvu que le bien ſe faſſe qu'importe à la ſociété quel en ſoit le motif ? je ſais que les moraliſtes & les juriſconſultes, ont ſouvent traité des récompenſes ; ſans remonter à leurs diſcuſſions profondes, je crois qu'il ſeroit à ſouhaiter que les légiſlateurs ne ſe fuſſent pas contentés de ſévir contre le crime, &

qu'ils auroient forcé à la bienfaiſance par l'eſpoir des diſtinctions : aux yeux de la ſociété il ne doit y avoir de reſpectable que ce qui lui eſt utile : en France, il eſt des exemples de lettres de nobleſſe accordées à l'habileté dans le commerce, aux ſervices rendus au credit de la nation ; des titres ont été donnés au génie.

Je ne ſais comment mon emploi très-ſubalterne me conduit à toutes ces idées ; ſi je m'y laiſſois aller ma lettre deviendroit un livre, & je ne veux pas faire un livre, il ſeroit inutile & mauvais ; j'avoue que plus je vois de près les choſes qui dirigent les hommes, & moins il me paroît qu'elles ſont arrangées pour procurer le bonheur ; les jouiſſances ne ſont jamais où elles devroient être, les petites paſſions ſont trop excitées, elles ont trop d'occaſion de ſe développer. L'orgueil eſt trop peu intéreſſé à être vertueux, bon, hu-

main, bienfaiſant ; les loix, la morale & l'opinion ne ſont pas aſſez d'accord entr'elles. Adieu, mon cher ami, car ſi je te diſois tout ce que je penſe dans ce moment, tu ne me lirois pas ; je voudrois corriger, changer ce qui ne changera jamais ; c'eſt une folie, & j'en conviens ; mes idées m'amuſent, & je m'y livre ; par exemple, je me divertis dans ce moment en penſant que tu viendrois dans la ſociété d'hommes que j'ai imaginée, & qui pourroit être une monarchie, ou une république ; car je crois que toutes peuvent avoir le même principe, celui du bonheur public ; tu me demanderois en voyant un homme décoré d'une marque brillante de diſtinction & dont l'extérieur ſeroit d'ailleurs ſimple & modeſte, l'air doux, affable, reſpectable, tu me demanderois, dis-je, qui il eſt ? Je te dirois, c'eſt un grand ſeigneur qui a un tel titre ; dans l'inſtant, tu aurois l'idée non

d'un homme faſtueux qui ſoutient ſon rang par le luxe, & qui veut briller par l'éclat de ſes richeſſes, mais d'un homme dont le titre indique qu'en jouiſſant du bien-être, & des plaiſirs que comporte l'humanité honnête, il contribue au bonheur des autres; tu ſaurois qu'il ſoutient un certain nombre de familles, qu'il écarte la misère de quelques villages, qu'il fournit le premier néceſſaire à des veuves & à des orphelins, qu'il adoucit les infirmités de quelques vieillards, & établit l'hoſpitalité dans les endroits où elle eſt néceſſaire aux voyageurs : alors je verrois ton reſpect & ta vénération pour lui, ſans que tu fuſſes obligé de demander encore quel emploi il a à la cour, & de quel ordre il eſt décoré : les richeſſes deviendroient reſpectables, elles ſeroient dignes de l'ambition de l'homme ſage & vertueux, lorſqu'elles pourroient acquerir des titres par

leur bon emploi, par les actions généreuses, par le bien qu'elles feroient dans la société, & aujourd'hui ce n'est pas ce que l'opinion exige : elle oblige les grands & l'opulence à briller par le faste & le luxe, à mettre dans les plaisirs, le bruit, la peine, le vain éclat; & la bienfaisance est ce qu'on attend le moins : à cette occasion, je me rappelle ce que me disoit un ouvrier étranger qui travailloit chez moi; je lui demandois s'il y avoit des hommes riches dans la ville d'où il étoit, il me répondit; il y a des grands seigneurs si riches qu'ils font assassiner subitement qui ils veulent; dans l'idée de cet homme, faire assassiner étoit un luxe, une magnificence; dans les autres pays, les hommes opulens ont plus d'humanité; ils n'ont que des cuisiniers, &c. &c. & leur luxe fait toujours un peu de plaisir.

J'aurois encore beaucoup de choſes à te dire là-deſſus, mais je ſens que je me livre trop à mon imagination ; tu feras même très-bien de ne lire que le commencement de ma lettre, & je ferois encore mieux de la jeter au feu ; je laiſſe ce ſoin à ton amitié. Adieu.

LETTRE XLVI.

Monſieur de St. Ange à Mr. de Marville.

TU veux donc ſavoir pourquoi je ne ſuis pas à la ville, mon cher ami, il me ſemble bien que je le ſais ; mais cependant, j'aurois de la peine à te le dire ; il faut pour cela que je me rappelle ce qui m'y a déterminé au moment où je ſuis parti, & je voudrois l'oublier ; ce n'eſt pas la ſuite d'un raiſonnement bien ſuivi, c'étoit du dépit, de la colère ; & ſais-tu ce qui en étoit la cauſe ? préciſément cette ſuperbe reconnoiſſance des Germoſan, dont tu parles toi-même, comme d'un avantage bien décidé pour moi ? J'ai été accablé de cette reconnoiſſance, on eût dit qu'ils vouluſſent me faire ſuccomber ſous le poids des témoigna-

ges qu'ils m'en donnoient ; ils craignoient les apparences de l'ingratitude, & ils cherchoient à se dégager de ce qu'ils croyent me devoir ; Mr. & Mad. de Germosan sont venus deux fois chez moi, ou plutôt chez ma sœur ; ils ont exalté par-tout mon courage, ma présence d'esprit ; ils ne cessoient de répéter que j'avois sauvé leur maison ; lorsque j'ai été chez eux, ils n'ont parlé que de ce que j'ai fait ; mais tu te trompes si tu crois que j'en aie été plus près de Mlle. de Germosan, que j'en aie eu plus de facilité de la voir, de lui parler ; les deux dernières fois que j'ai été chez elle, elle n'a point paru ; & une lettre que j'avois écrite n'a pu passer le seuil de sa porte ; lorsque je l'ai vue dans le monde, elle étoit si fort environnée, de sa mère, de ses vieilles connoissances, qu'à peine j'ai pu faire entendre les lieux communs de la politesse ; l'au-

tre jour, dans une grande assemblée qu'il y avoit au château, Mlle. de Germosan y étoit allée sans sa mère, j'avois l'espoir de pouvoir dire quelques paroles ; mais elle ne quitta pas la manche de certaines vieilles femmes qui sont ses parentes, les cousines tout au plus de son père ; mais dont elle fait des tantes quand cela lui convient ; & ce jour là elle en fit une fortification toute entière contre moi ; Mr. de Germosan ne m'abordoit jamais qu'en m'appelant son ami, son bienfaiteur, qu'en criant qu'il n'oubliera jamais ce qu'il me doit ; & le cruel ne m'approchoit pas d'un pas de sa fille : imagine-toi, mon cher ami, que pendant quinze jours entiers je n'ai pu rencontrer qu'une fois les yeux de Mlle. de Germosan ; ce regard étoit quelque chose sans-doute, je l'ai senti jusqu'au fonds de l'ame ; mais ce moment de bonheur n'a servi qu'à me

me rendre plus impatient, plus malheureux; m'accabler de reconnoiſſance, & me tenir dans l'éloignement; me tourmenter ſans être ingrat, eſt une méchanceté que je n'ai pu ſupporter: la dernière fois que je fus chez Mr. de Germoſan ſans voir ſa fille, j'en eus un ſi grand dépit, qu'en ſortant je montai à cheval & je vins ici; je maudiſſois la reconnoiſſance, je crois même que je jurai de ne m'y plus expoſer, je laiſſerai périr plutôt toutes les maiſons du monde, je mettrois avec plaiſir le feu à celle de la ville pour en faire ſortir Mlle. de Germoſan; elles ſont quelquefois bien haïſſables les maiſons avec leurs portes, qui ne s'ouvrent & ne ſe ferment jamais comme l'on voudroit. J'ai beaucoup à faire dans ce moment à ma campagne, j'ai pluſieurs opérations d'agriculture à diriger, & je ne ſuis pas maître des diſtractions qui viennent m'en

détourner ; je me laiſſe aller à calculer le produit de mes peines, & des ſoins que je prends ; je trouve qu'ils ſont mal recompenſés & je m'abandonne à une pareſſe & à une inaction qui n'eſt point dans mon eſprit ; je penſe à tout ce qu'exigent mes occupations, & je ne fais rien ; toutes mes affairès ſont à la campagne, & mes idées ſont à la ville ; il faudra bien que j'y retourne véritablement ; j'attends quelques informations ; je veux ſavoir ſi ma préſence influe ſur la retraite de certaine perſonne ; ſi mon abſence lui laiſſe prendre l'eſſor, & s'il eſt bien vrai que je gêne ſa liberté, ou ſi mes conjectures là-deſſus ſont fauſſes : crois-tu que réellement Mlle. de Germoſan ſoit bien aiſe de ne plus me voir ? ſon indifférence ſur mon éloignement t'a-t-elle paru bien vraie ? bien naturelle ? tu n'auras pas ſu en juger, tu auras pris au

pied de la lettre un ſilence qui ne vouloit rien dire; mille de ces riens qui décèlent t'auront échappés; je ne puis pas m'en rapporter à toi, à qui il faut des refus par écrit, & qui te fais donner des congés bien ſignés; ſi je t'écoutois, dès ce moment je ſerois ſans eſpérance; mais, mon cher ami, cela ne ſe peut pas, ou je ne ſais ce que deviendroit ton ami, & ſi j'étois ſans eſpoir, aurois-je eu du dépit, de la colère? ſerois-je ici? aurois-je renoncé à toutes les circonſtances qui pouvoient me rapprocher de Mlle. de Germoſan; voici l'effet que j'attends de mon abſence, qui ne ſera pas longue comme tu peux bien le comprendre; d'abord, elle me débarraſſera de ces témoignages de reconnoiſſance incommodes, & qui ne mènent à rien: enſuite, ne crois-tu pas que lorſque Mlle. de Germoſan n'aura plus à ſe défendre de moi, de mon empreſſe-

ment à la voir, de mes lettres, enfin de tout ce qui lui parle de ma paſſion? ne crois-tu pas, dis-je, qu'il lui viendra un peu d'ennui? elle retournera dans le monde; qui verra-t-elle? des gens qu'elle n'aime pas, dont elle ne ſe ſoucie pas; toi qu'elle craint peut-être parce que tu es mon ami; ſera-ce une recréation pour elle que de ſe défendre contre Mr. de la Hauſſe? quelqu'occupation qu'elle puiſſe ſe faire, je crois qu'elle ſe trouvera déſœuvrée, & quelles que ſoient ſes diſpoſitions il me ſemble que je dois lui manquer : à quoi ſert le courage, que devient le plaiſir de ſe défendre ſi on n'a point d'ennemi? elle s'ennuiera de ſe cacher, ſi elle n'a pas à éviter quelqu'un d'auſſi ſenſible que moi; dès que ſa retraite ne ſignifiera plus rien, elle ne s'en ſoucîera plus; elle aura contracté des dettes envers ſes amies, il faudra bien qu'elle s'en acquitte, & le tems qu'elle

prendra pour cela eſt préciſément celui que j'ai marqué pour la fin de mon ſéjour ici ; j'ai lié certaines affaires domeſtiques avec des gens que Mlle. de Germoſan employe pour les ſiennes, enſorte que ſans aucune confidence, je ſais, fort en gros à la vérité, ce qu'elle fait, ce que font ſes parens, s'ils ſortent, s'il vont à leur campagne, chez qui ils vont ; ce n'eſt pas une curioſité indiſcrète, c'eſt chez moi un intérêt que je ſerois trop malheureux de ne pas ſatisfaire ; je t'avouerai, mon cher ami, que depuis les derniers momens que j'ai paſſé dans le bois avec elle, le beſoin de la voir, d'être auprès d'elle, de lui parler, eſt devenu pour moi un feu brûlant, que l'éloignement, que les difficultés n'appaiſent point ; toi qui t'intéreſſes ſi vivement pour le bonheur de Mlle. de Germoſan, dis-moi ſi elle eſt heureuſe de tout ce qu'elle fait ? dis-moi ſi c'eſt ſon bonheur que

je disparoisse à ses yeux ? Hélas ! si je le croyois, je ne te le demanderois pas ; mais réfléchis, & vois si dans ce que je pense, si dans ce que je fais, tu peux condamner quelque chose ; il me paroit bien d'abord que je dois tout te cacher, parce qu'entre ta jalousie & tes prétendus scrupules, tu pourrois fort bien me nuire par excès de délicatesse ; mais insensiblement l'amitié l'emporte, & je te dis tout ? d'ailleurs, que seroit ton pouvoir si Mlle. de Germosan étoit pour moi ? le moindre des sentimens est plus fort que tous les conseils du monde ; c'est pour cela, mon cher ami, que je ne te crains pas ; tu ne pourras jamais lui dire que je ne l'aime pas, & alors que m'importe tout le reste ; oui, mon cher Marville, parles-lui, tâches de t'affranchir avec elle, ta façon de penser généreuse doit te mériter sa confiance ; ce qu'on voudra te cacher pourra même m'inf-

truire; je ne te demande rien; mais penſe au ſort de ton ami, je t'en conjure. Pendant que Mlle. de Germoſan ſe déroboit aux regards de tout le monde pour m'éviter, je n'ai pu la laiſſer travailler tranquillement à cette méchanceté; j'aime tout ce qu'elle aime, je m'approche de tout ce qui lui appartient; ces eſpèces de tantes qu'elle ne voit que par devoir, qui ont une toute autre ſociété que la ſienne, mais qui ſe ſont rapprochées des Germoſan depuis le bruit de leur fortune, & auxquelles Mlle. Laure témoignè tous les jours plus d'attachement, je me ſuis auſſi attaché à elles; je les connoiſſois un peu, je les connois beaucoup plus, je les accompagne au ſortir de l'aſſemblée, je leur fais des viſites, je me ſuis vengé de l'inviſibilité de Mlle. de Germoſan, en me faiſant des moyens de la voir beaucoup plus; ces tantes ont pris de l'amitié pour moi, & elles aiment ma

ma ſociété, & leur chère nièce ne voudra pas les priver de cet agrément ; je ne puis comprendre, qu'après notre dernier entretien, qu'après cet incendie, qu'après mes brûlures aux mains, Mlle. de Germoſan ait pris tout d'un coup le parti de me fuir ; elle n'avoit point été bleſſée de ma dernière lettre, elle me le dit poſitivement dans le bois, c'eſt un problème de ſentiment que je ne puis pas réſoudre, ſur-tout depuis ici, il faut retourner auprès de celle qui en eſt le ſujet, & ce ſera d'abord que je pourrai juger que le tems aura opéré quelque changement dans le goût nouveau de la retraite ; je ne penſe point à cette fantaiſie bizarre ſans en être révolté, elle crie vengeance : pour l'obtenir j'épuiſe mon imagination à trouver un moyen de voir Mlle. de Germoſan, & de la voir ſeule ; il ne ſeroit ſans-doute pas difficile

d'employer l'intrigue, la ruſe, les déguiſemens, la ſéduction des domeſtiques ; mais ſi j'allois être découvert, ſoupçonné même, je ſerois perdu ; aux yeux de toute la famille je ne ſerois plus qu'un intrigant, qu'un vil ſéducteur, & Laure ſeroit perdue pour moi ; alors je tombe à ſes pieds, & je remets mon ſort au hazard cruel par ſa lenteur, & aux circonſtances déſolantes par leur rareté & leur incertitude, trop heureux encore, ſi l'ardeur d'en jouïr ne m'ôte pas l'habileté & l'adreſſe d'en profiter : prie pour moi, mon cher Marville, je t'en conjure : en vérité je ſuis bien malheureux, je le ſerai encore trois jours, mon abſence pour être raiſonnable ne peut pas être moindre de ſept ou huit jours, & même il faut quelques raiſons plauſibles pour retourner ; on ſait que j'aime la campagne, je parle toujours du bonheur d'y vivre, & la quitter

dans cette saison pour aller à la ville seroit une inconséquence que je tâcherai de ne pas me permettre ; hélas ! je serai tout ce que Mlle. de Germosan voudra, dans ce moment c'est elle qui est la plus forte ; crois-tu qu'un jour je parvienne à obtenir aussi un peu d'empire ? oh comme j'en abuserois ! mais mon secret m'échappe ; ce n'est pas ce que je voulois te dire ; garde le moi si tu crois que c'en soit un.

Tu as peut-être entendu parler d'une espèce de partie de campagne, qui s'est arrangée pendant que j'étois à la ville, entre Mesd. de Taninge, d'Arsilli & quelques-autres personnes ; il doit y avoir cinq ou six femmes & trois ou quatre hommes ; j'espère que tu en augmenteras le nombre. Trois jours avant que je vinsse ici, après un très-bon, très grand, très-abondant souper chez Mad. D**** ; dans le petit nombre d'idées que permit la digestion, on parla de la di-

sette

ſette que l'on craignoit cette année à cauſe de la rigueur de l'hiver & des froids du printems, on s'étendit ſur les inconvéniens qui en réſulteroient, le gibier ſera rare, la volaille fort chère, les petits pois ſeront retardés, Mr. ***. qui venoit de ſe plaindre d'avoir trop mangé d'un pâté de perdrix, dit fort négligemment; qu'il n'y avoit que les payſans qui ne ſouffriſſent pas dans les tems de diſette, parce qu'ils avoient toujours leur néceſſaire, & toujours la même nourriture, enſorte qu'il n'y a point de privation pour eux; cette idée philoſophique fut très bien reçue, & chacun y ajouta un fait pour l'appuyer; je demandai ſi l'on ſavoit ce que c'étoit que la quantité & la qualité de la nourriture du payſan pauvre? tout le monde cria que c'étoit du très-bon pain bis, qui étoit excellent avec de la crême, avec du lait, avec des pom-

mes de terre ; il sembloit que ce fut une gourmandise qui eut été oubliée au souper : pour toute réponse, je proposai d'aller passer tout un jour dans un village, sans autre nourriture que celle des payſans, & j'indiquai un petit hameau qui est dans la montagne ; j'aurois souhaité de pouvoir passer de l'autre côté du Jurat, ou aller dans quelque village des montagnes de Savoye, la délicatesse & la gourmandise auroient eu un peu plus à souffrir : celui que j'ai proposé est composé d'une quinzaine de chaumières, on ne sème aux environs que de l'aveine & du seigle, il y a quelques vergers de fruits sauvages : les habitans sont pauvres, & notre partie de plaisir ne sera pas sans quelques profits pour eux, les gourmands seront charitables quand même ils souffriront ; on s'est engagé de ne manger que de ce que les payſans pouroient fournir & apprêter : com-

me tout le monde avoit trop soupé on s'en fit une fête, on exaltoit le bonheur des payfans de manger du pain noir : j'aurois voulu avoir dans ce moment de ce pain d'aveine que l'on trouve dans les montagnes de Savoye, & qu'il m'a été impossible de manger quelqu'envie que j'en aie eu : il a été convenu que l'on choisiroit un des beaux jours du mois de may, & que l'on prendroit le moment où les arbres sont en fleurs : j'écris aujourd'hui à Mad. de Taninge pour la prier de marquer le jour ; parle-lui en, & ne manque pas d'en être. Je compte les heures & les momens qu'il y a encore jusqu'à mon retour à la ville, & trois jours ont bien des heures & bien des momens ; mais pourquoi n'y retournerois-je pas plutôt ? je vois bien que l'esclavage que l'on se fait à soi-même est le plus dur de tous ; non, je ne retournerai pas avant

trois jours, peut-être même plus tard encore, si je n'ai pas une véritable espérance de voir Mlle. de Germosan ; mais peut-être serai-je effacé de son esprit, peut-être au bout de ce tems-là n'existerai-je plus dans sa pensée ; dis-moi combien il faut de tems pour ôter de l'esprit d'une femme, une maison sauvée, des cheveux brûlés, des mains blessées & que l'on a pansées soi-même ; je serois très-en peine si le souvenir n'étoit attaché qu'à la reconnoissance ; mais laisse-moi croire qu'il y a un sentiment plus vif, tu l'as dit toi-même, & alors il ne s'effacera pas par une absence qui peut finir à tous les momens ; elle la craint ou elle la souhaite, & cette pensée ne laissera pas éteindre ce qui l'a fait naître ; il y aura certainement un moment favorable pour reparoître, & c'est ce que je vais étudier ; en vérité, mon cher ami, je me paroîs extraordinaire à

moi-même, je ne me comprends pas : j'ai été attaché à des femmes aimables, j'ai connu le charme de les aimer ; mais jamais je n'ai été maîtrisé, subjugué, absorbé comme je le suis aujourd'hui, jamais ma vie n'a dépendu d'elles comme elle dépend de Mlle. de Germosan, & si tu venois me dire que je puis être heureux, que Mlle. de Germosan est accordée à mes vœux, je te demanderois ce que c'est que mes vœux, quels sont ceux que je forme & que j'ai formés : je sens un attrait irresistible à la voir & à l'entendre ; si je suivois mon impétuosité je t'exprimerois la passion la plus violente, & si tu me parlois de démarches, de calcul, de formalité, de cérémonie, je ne sentirois plus rien ; il me semble qu'il y a une différence entre obtenir quelque chose d'elle ou obtenir elle-même ; c'est-sans doute une contradiction qui tient à l'humanité ; je l'abandonne à

la violence de mes ſentimens ; c'eſt certainement eux qui décideront de ma vie, ton amitié auſſi y pourra toujours beaucoup. Adieu, mon cher ami.

P. S. Tu me pardonneras bien ſi je ne réponds pas aujourd'hui à ta fable de république, tu as renchéri ſur mes idées politiques, je t'y laiſſe, je ne pourois pas m'en occuper dans ce moment ; tu exerces ton imagination ſur ce qui eſt impoſſible, ploye plutôt ta raiſon ſur ce qui exiſte, tu auras bien aſſez à faire, c'eſt à ceux auxquels ſont confiées les loix, à corriger par leur humanité ce qu'elles ont de défectueux & de contraire à la raiſon ; les loix & les climats ne paroiſſent pas toujours faits pour les pauvres humains, il en réſulte une guerre éternelle, & le champ de bataille eſt couvert de ſouffrans &

de victimes ; les amuſemens politiques de ton imagination partent d'une bonne intention ; on voit que tu es fâché que tout ſoit ſi peu arrangé pour le bien & le bonheur de l'humanité ; mais tes idées ſont très-inutiles ; rapproche-les de l'état des choſes, & que tes grandes vues ne te faſſent pas mépriſer ton emploi de judicature ; il eſt bien petit, bien ſubalterne, mais tu peux faire du bien aux hommes, tu peux leur être utile par tes lumières & par ta bienfaiſance, & les plus grands Rois & les plus grands miniſtres d'Etat n'ont pas une autre vocation.

LETTRE XLVI.

Monsieur de Marville, à Mr. de St. Ange.

MON cher ami, je comprends parfaitement ce qui paroit être chez toi si incompréhensible ; cette contradiction, qu'il y a entre tes désirs & tes volontés, vient de ce que dans tes sentimens pour Mlle. de Germosan, il y a autant d'amour-propre que de passion ; tu veux devoir tout à toi-même, tu veux que l'éclat de tes succès fasse briller ton mérite ; tu ne sais jouïr de la victoire que par les trophées, c'est la morale ou plutôt c'est la vanité toute simple d'un homme doué par la nature & gâté par les femmes : tu jouïs de tes succès bien plus par l'amour-propre que par l'avantage qu'ils ont en eux-mêmes, je

t'ai vu ſouvent mépriſer des objets qui avoient été ceux de ton ambition ; tu n'aurois pas voulu être le ſecond parmi tes camarades, & tu étois fâché de n'en avoir qu'un petit nombre à ſurpaſſer : je me ſuis bien apperçu que ta modeſtie n'eſt le plus ſouvent qu'une vanité recherchée, tu ne cèdes la place qu'à celui qui ne la mérite pas ; tu laiſſes parler & décider les bêtes & les bavards ; tu n'employes ton eſprit & tes lumières que lorſque la victoire peut te flatter, & qui ſait ſi tu ſerois ſi bienfaiſant avec ceux qui ont beſoin de toi, ſi cette qualité ne te donnoit pas une eſpèce de ſupériorité ; tu accompagnes ta manière, de graces, d'eſprit, de gaieté & d'une aménité ſéduiſante ; il eſt impoſſible de ne pas t'aimer quand tu le veux, perſonne ne le ſait mieux que moi ; j'ai été jaloux de tes avantages & je t'aime encore ; il eſt vrai que ton cœur ne s'eſt jamais démenti,

la nature l'a fait excellent & je suis sûr qu'il combat souvent ton amour-propre. Crois mon cher ami, que tu ne seras jamais heureux que ton cœur ne soit le plus fort; je pense que ton séjour à Paris a beaucoup contribué à développer tes dispositions & ton caractère ambitieux & léger; dans ce pays-là, on juge beaucoup des hommes par les femmes; en avoir beaucoup est une gloire qui conduit souvent aux honneurs & à la fortune; & ce qui la fait obtenir n'est pas précisément le mérite le plus essentiel, ce n'est pas toujours la vérité, la candeur, la pureté des sentimens; mais ce que tu as peut-être perdu avec des femmes, une femme peut te le rendre. Si Mlle. de Germosan n'avoit pas offert autant de difficultés pour lui plaire, qu'elle avoit de charmes pour y parvenir; si elle n'eut pas eu de la fierté dans le caractère, infiniment d'esprit, & beaucoup de simpli-

cité & d'insouciance dans la coquetterie, elle n'auroit pas mérité ton attachement, elle ne t'eut rien inspiré, & tu ne serois pas si combattu par les sentimens que tu as pour elle; c'est sur elle que je me repose pour faire justice de ta légéreté, tu n'es pas encore assez malheureux; heureusement que tu as tout ce qu'il faut pour le devenir beaucoup, une passion bien violente, un amour-propre bien vif, & de l'espérance précisément ce qui est nécessaire pour ne pas te laisser un moment en repos; tu souffres cent fois plus que je n'ai souffert & que je ne souffre encore, moi, qui ai le supplice de savoir à quoi m'en tenir: je t'avouerai que j'ai frémi en pensant à l'avantage que pourroit te donner tout ce qui s'est passé à l'incendie de Valeire; tu jouissois si bien de la sensibilité de Mlle. de Germosan, que j'en ai tremblé pour elle; en vérité, j'ai été

bien aise de ne pas te trouver ici ; tu me haïras si tu veux, mais je sens un contentement au fond de l'ame de toutes les plaintes que tu me fais ; il a été augmenté encore par la conversation que j'ai eue avec Mlle. de Germosan, car enfin j'ai pu lui parler. Dimanche, après le sermon, il faisoit un très-beau tems, elle alloit se promener avec quelques-unes de ses amies, je les joignis ; insensiblement, dans la promenade, je restai en arrière avec Mlle. de Germosan ; je lui dis, je vous prie, Mademoiselle, de me dire quelques mots de reconnoissance, car j'ai toujours la même façon de penser, & vous n'en entendez jamais un mot ; elle me répondit en riant ; il ne faut pas m'en parler si vous voulez que je vous remercie de votre silence ; je ne dirai rien de moi, lui dis-je, mais je veux parler de quelqu'un d'autre ; elle me regarda d'un air sérieux & presque fâché ; oui, Mademoiselle,

continuai-je, de quelqu'un d'autre; ce sont mes sentimens pour vous qui m'en donnent le courage, je veux que vous sachiez ce que je fais & ce que je pense là-dessus, & il n'est peut-être pas inutile pour vous d'en être instruite; elle doubloit le pas pour joindre ses amies; je sais, lui dis-je très-vivement que St. Ange vous aime; elle ralentit sa marche, elle dit quelques mots comme si elle eut voulu se fâcher, mais ils étoient mal articulés & peu suivis; je laissai éloigner la compagnie qui nous dévançoit, & quand je fus assuré de n'être pas entendu par ceux qui nous précédoient, je lui dis beaucoup de choses; elle a vu mes sentimens, mon amitié, & le vrai intérêt qui m'anime pour elle: elle m'écoutoit avec attention, elle s'arrêtoit quelquefois en fixant ses yeux à terre; elle parla fort peu, & c'étoit pour me contredire, pour me dire que je

jugeois fort mal, qu'elle ne voyoit rien, qu'elle savoit mieux que moi, que je n'étois pas instruit; je voyois ce qu'il lui en coûtoit pour être cachée; dissimulée, pour n'avoir pas de la confiance; la candeur étoit sur le bord de ses lèvres, & elle étoit repoussée par la crainte, par la modestie, par la défiance, je crois parce que j'étois un homme; comme je ne sais pas juger des expressions, que les nuances m'échappent, que je ne vois pas ces riens qui disent tant de choses, je ne te dirai rien de plus aujourd'hui; toi, qui devines si bien, tu sauras tout ce que j'ai dit & entendu, sans que je te le dise: je me vanterai seulement qu'en me quittant on me dit; mon cher Mr. Marville, venez nous voir, je vous prie; tu es trop bête, je pense, pour comprendre pour qui étoit ce cher monsieur, tu mérites au moins de ne pas le savoir: je répondis en baisant sa main,

on ne m'en empêcha pas, & tu ne seras pas encore jaloux, homme méchant & présomptueux! mais je suis tranquille, je me repose sur l'esprit de Mlle. de Germosan, sur la force de son ame; je ne sais pas comment elle t'aime, mais son cœur ne l'entraînera pas, & si jamais vous devez être heureux, vous le serez autant l'un que l'autre, c'est ma prophétie: par la nature des circonstances & par ton caractére, tu seras malheureux encore longtems; encore longtems tu te débattras dans tes chaînes; j'ai le cœur bien mauvais, je ne te plaindrai pas un instant; dans ce moment je ris des travaux de ton imagination, & des tourmens de ton esprit; oui, mon cher, abandonne tout ce qui t'occupoit, tout ce qui te faisoit plaisir, pour ne penser qu'à cette fille charmante; qu'est-ce que c'est que tes livres, que tes champs, que tes paysans, tes projets, tes correspondan-

ces ; tout cela n'eſt plus rien & ne vaut pas un de ſes regards : ton imagination ne te laiſſe pas un inſtant en paix, ſi tu ouvres un livre, tu ne lis pas longtems, tu vois bientôt les beaux yeux qui t'ont frappé, qui t'ont ému dans telle circonſtance, tu veux te rappeler ce qu'ils exprimoient, & tu ne lis pas un mot ; ſi tu écris, le doux ſourire de ſa bouche arrête ta plume, tu te ſouviens qu'elle a ſouri à ce que tu as dit, & tu traces le nom de Laure ; enſuite la fraîcheur de ſon teint, ſa phyſionomie, où ſe peint ſi bien ou la vivacité de ſon eſprit, ou ſon ame douce & tendre, viennent ſe préſenter à tes yeux, & tu es inſenſible à tout ce qui t'environne, à la beauté de la vue, aux agrémens de la campagne ; tu parts avec ardeur pour aller voir tes champs, tes prés ; mais voilà le fantôme de Laure, qui dans ton imagination traverſe la prairie, qui de ſon

pied léger foule l'émail des fleurs, tu vois sa taille de nymphe & tu es ému, tes pas se ralentissent, tu peux tout-au-plus aller te reposer sous le premier arbre; qui irois-tu chercher plus loin? tout a disparu; il n'y a plus rien de réel que tes souvenirs & ton imagination; je ne suis pas sorcier, mais ta premiere idée à ton réveil, je la sais parfaitement, & tu es assez malheureux pour que dans ce moment tous les charmes de Mlle. de Germosan se présentent à toi; je t'entends murmurer quelquefois contre la dure sujettion ou tu es retenu; ton grand esprit se révolte, ton ambition, tes idées, ton génie s'élèvent & secouent avec orgueil ce petit sentiment qui s'est glissé dans ton cœur; tu as tant vu de femmes! & ici ce n'est encore que cela; prends courage, tu en viendras bien à bout, il faut seulement un peu de travail, un peu de politique, un peu d'in-

trigue, enſuite de l'habileté dans la conduite, de la préſence d'eſprit dans les petits incidens, du courage dans certaines circonſtances, de l'art dans certaines expreſſions, & alors on peut eſpérer de parvenir à quelque bonheur, ſi tout cela eſt ſoutenu par de bonnes intentions & une paſſion bien forte. Hélas! elle étoit dans mon cœur & je n'ai obtenu qu'un congé: tu as bien raiſon de me le reprocher, mon cher ami, je te le pardonne; je viens de voir Mlle. de Germoſan & je ſupporterai tout pour elle; je ſuis malheureux & il n'eſt pas en ton pouvoir d'y ajouter quelque choſe, ton bonheur ou ton malheur ne ſont rien pour moi; c'eſt le ſort de Mademoiſelle de Germoſan qui eſt tout, c'eſt le bonheur qu'elle mérite qui eſt le vœu de mon cœur; je ſuis ſans-doute indigne d'en être l'artiſan; mais toi, que feras-tu? aie mon cœur & tu feras

digne d'elle.... On me dit que le brave Henri ton domeſtique demande à me parler, je le fais bien vîte entrer. Eh bien, Henri, quelle nouvelle? comment ſe porte ton maître?.... Ma foi, Monſieur, je ne ſais pas ſi Monſieur eſt malade, mais depuis quelque tems il eſt terrible, il ſe fâche de tout, voilà deux fois qu'il m'a grondé & il m'a donné mon congé. — Comment, votre congé? cela me paroit impoſſible; vous vous ſerez enivré peut-être mal à propos, Mr. Henri? — Oh! Monſieur nous donne trop de vin pour que nous ayons beſoin de nous enivrer, cela ne nous arrive jamais. — Il y aura quelqu'erreur de compte à votre avantage, un peu trop forte? — Il y a bien longtems que Monſieur ne compte plus après moi; mais une fois Monſieur s'eſt fâché parce que je n'ai pu rattraper une lettre qui étoit reſtée je ne ſais où, il m'a dit que j'étois incapable de tout, & avant-

hier je devois lui dire que Mr. & Mlle. de Germoſan devoient venir ce jour là à leur campagne ; il y avoit un champ qu'il falloit finir & que je ne pouvois quitter, je ne pus le lui dire que le ſoir, il ſe mit dans une grande colère, il me dit que je n'étois qu'une bête qui voulois tout faire à ma tête, & que je n'allois jamais au plus preſſé, & je vous aſſure, Monſieur, qu'il n'y avoit rien de plus preſſé que ce champ ; je craignois la pluie, & tout auroit été perdu : c'eſt ce que j'ai voulu ſoutenir à Monſieur le lendemain, & alors il m'a renvoyé, il m'a chaſſé. — Cela me paroit bien extraordinaire, maître Henri, il me ſemble qu'il ne peut pas ſe paſſer de vous. — Je ne ſais pas ſi Monſieur ne peut pas ſe paſſer de moi, mais je ne puis pas me paſſer de lui, moi ; & c'eſt ce que j'étois venu dire à Monſieur, afin que Monſieur eut la bonté de parler à mon maître, pour qu'il ne me ren-

voyât pas ; je vais auſſi dire à Mr. de Germoſan que je ſuis bien fâché de n'avoir pas averti Mr. de St. Ange qu'il alloit à ſa campagne, que je ne croyois pas que ce fut ſi preſſé, & qu'une autre fois je ne manquerai pas de l'avertir d'abord ; celui qui m'avoit donné la commiſſion ne m'avoit pas dit qu'il falloit le dire tout-de-ſuite ; j'eſpère que Mr. de Germoſan & Monſieur parleront pour moi... Veux-tu, mon cher ami, que je laiſſe aller Henri chercher cette recommandation ? je devrois avoir la méchanceté de le faire, c'eſt peut-être même ce que tu veux ; je préfère, cependant, de lui donner ma lettre, la réflexion t'aura ramené à tes vrais intérêts, & tu prieras le bon Henri de reſter auprès de toi ; je t'ai recommandé à lui, je lui ai dit qu'il faloit avoir égard à ton état préſent, que tu avois quelque choſe dans la tête qui changeoit un peu ton caractère

dans ce moment ; mais que cela te passeroit, & qu'il ne devoit pas s'en embarrasser ; il m'a répondu que pourvu que tu ne fusses pas trop malade, tout ce que tu lui dirois ne lui feroit rien ; ainsi j'espère qu'il te pardonnera & que tu conserveras ce fidèle domestique. Je suis fâché que ton retour à la ville soit si éloigné ; je crois que tu ne m'y trouveras pas : je suis obligé d'aller pour plusieurs jours à Granson, pour avoir communication & copie de la procédure d'un voleur dont nous avons ici le camarade & le complice ; si tu m'écris envoye ta lettre chez moi, elle me parviendra : je consens très-volontiers, mon. cher ami, à ce que tu n'aies aucune estime pour mes idées chimériques, fantastiques, politiques, tout comme il te plaira de les appeler ; je te pardonnerois même de ne pas les lire. Lorsque j'ai été le témoin & même l'instrument des maux

que ſe font & que s'attirent les hommes animés par l'opinion, par la néceſſité, par l'avidité, & que les loix viennent les faire ſouffrir encore, il m'eſt impoſſible de ne pas porter mon eſprit ſur la ſource de ces inconvéniens ; j'en accuſe les principes & la baſe ſur leſquels la ſociété eſt fondée ; l'opinion eſt trop ſouvent en oppoſition avec les loix, & toutes les deux s'accordent trop peu avec la nature humaine ; les loix, où les légiſlateurs n'ont pas cherché les moyens de prévenir les crimes qu'ils défendent avec rigueur ; ils n'ont employé que la crainte des châtimens, qui n'agit chez les hommes que par la réflexion, & chez le plus grand nombre, le beſoin & l'objet préſent ôtent toute réflexion : avant que d'établir les crimes, il eut été de la juſtice & de l'équité d'ôter les occaſions, de prévenir les habitudes de les commettre, en ayant égard au mo-

rel & au phyſique de la nature humaine (*). L'opinion s'eſt établie avec la même inconſéquence ; elle tyrannife avec violence ſans égard ni pour le bien public, ni pour le bonheur particulier ; elle eſt la reine du monde, & preſque toujours elle fait le malheur de ſes ſujets ; elle décide ſur les apparences, & rarement elle rend juſtice à la réalité : c'eſt une peine de s'y ſoumettre, c'eſt un tourment de s'en affranchir, elle enchaîne les foibles, elle cède aux téméraires, elle exige le faſte, elle dépend de l'appa-

(*) C'étoit l'eſprit des loix de Moyſe, il défendit l'adultère, après avoir permis de renvoyer la femme qui ne convenoit pas : il étoit ordonné de ſe marier, il étoit honteux de ne pas l'être, le mariage étoit facile & alors il défendit le libertinage : il donna à chacun une portion de terre ; on rentroit dans ſon heritage au bout de cinquante ans, perſonne n'étoit ſans propriété ou privé du néceſſaire, & il dit ; tu ne voleras point : on a gardé les loix prohibitives, on a reformé les loix bienfaiſantes.

rence

rence, du bruit, de l'éclat, du clinquant, elle place la vertu où elle n'eſt pas; pour elle, l'œconomie eſt avarice, la modeſtie eſt foibleſſe, l'humanité n'eſt qu'un manque de courage, comment l'opinion n'eſt-elle pas devenue entre les mains des légiſlateurs un moyen plus efficace pour faire faire le bien aux hommes? il pouvoit avoir une ſi grande force! Les réflexions auxquelles je me laiſſe aller ſur ces objets me conſolent quelquefois de la ſéchereſſe de mes occupations de judicature: je ſuis ſouvent appelé à faire des choſes que je n'approuve point, à des rigueurs qui m'affligent; l'intention eſt bonne, mais le principe n'étant pas juſte, l'exécution manque ſouvent le but: j'ai particulièrement réfléchi ſur ces objets en liſant un ouvrage manuſcrit, dont le ſujet a quelque rapport avec ce que je te dis ici; il a pour titre, la République raiſonnable; il examine, il diſ-

cute les principes ſur leſquels les légiſlateurs & les légiſtes, depuis Moyſe juſqu'à Monteſquieu, ont établi les loix : il compare le bonheur dont les peuples ont joui ſous les différens ſyſtèmes politiques, & après une critique qui paroit fondée ſur la raiſon & ſur la nature humaine, il forme le plan d'une légiſlation établie abſolument ſur les beſoins & ſur le bonheur de la nature humaine : il établit d'abord ce qui eſt néceſſaire à ce bonheur, liberté & moyens de vivre ; il fixe & borne l'un & l'autre par ce que les devoirs de la ſociété exigent ; il repartit plus également les biens & les jouiſſances, tout n'eſt pas aſſervi aux richeſſes ; les loix, l'opinion, & la force ſont dirigées ſur cet objet, le bien être & le bonheur de tous les individus, du ſouverain comme des ſujets, eſt le but dont il ne s'écarte point ; ce ſont des idées chimériques peut-être, mais elles

ont été inſpirées par la bienveuillance générale, & par la réflexion du nombre prodigieux d'êtres qui ſouffrent dans l'arrangement actuel des choſes : je te parlerai de cet ouvrage à notre première entrevue ; je ſuis fâché que ce moment ſoit encore éloigné : je ſerai pluſieurs jours ſans te revoir, lorſque tu reviendras à la ville je ſerai abſent. J'ai oublié de te dire que j'ai beaucoup entendu parler de cette partie de campagne que tu as propoſée, c'eſt avec toi que l'on en fixera le moment, & on t'attend ; c'eſt tout ce que je puis t'en dire aujourd'hui, je languis de te revoir, mais j'eſpère avoir de tes nouvelles avant ce tems-là. Adieu.

LETTRE XLIX.

Laure à Sophie.

JE voulois bien, ma chère amie, vous répondre par le premier courier : je le devois à votre amitié, puisque c'étoit votre attente, je ne sais comment il s'est fait que j'ai laissé passer le premier jour de poste, & ensuite plusieurs autres sans vous rien dire; enfin, il y a bien longtems que je n'ai écrit à mon amie ; il y a des momens d'abattement, ou plutôt, de paresse d'ame, dont on ne peut pas se défendre ; l'amitié même, qui ne devroit jamais souffrir de rien, en souffre comme tout le reste ; j'ai bien pensé à vous, mais je n'ai jamais eu la force de vous le dire ; ce ne sont cette fois, ni les distractions, ni les occupations qui m'en ont empêché,

je n'ai rien eu à faire, & le tems s'eſt écoulé ſans que je ſois ſortie de mon déſœuvrement; ce qui s'eſt paſſé à l'occaſion de l'incendie de notre campagne m'a cauſé une vraie fatigue, j'étois en peine de la reconnoiſſance qu'il falloit témoigner à Mr. de St. Ange; je voudrois ne lui rien devoir, & qu'il n'y eut aucune obligation entre nous, il auroit des droits, il les feroit valoir, ne pourroit-il pas même en abuſer? & là-deſſus, je me ſens diſpoſée à ne rien témoigner, je ne voudrois pas non plus être accuſée d'ingratitude ſur des ſervices rendus, il a preſqu'expoſé ſa vie, il a ſouffert; ne pas le reconnoître du tout ce ſeroit être méchant: j'ai été touchée de ce qu'il a fait, il a pu le voir, il l'a vu dans les premiers momens, n'eſt-ce pas tout ce qu'il faut; en vérité, ma chère amie, je ne ſais pas ce qu'il faut, & ce combat m'a jetée dans une eſpèce de langueur &

dans une incertitude dont je n'ai pu fortir, j'ai craint de le revoir, je l'ai fui autant que je l'ai pu, & j'ai laiſſé mes parens témoigner & s'acquitter ſeuls de la reconnoiſſance ; je ſuis reſtée enfermée chez moi, il y a pluſieurs jours que je n'ai vu perſonne ; Mr. de St. Ange avoit paru deux fois dans le monde avec les mains fort enveloppées, on auroit pu le croire eſtropié, j'ai entendu dire à mes parens qu'il étoit très-bien guéri, ils ont été le voir chez ſa ſœur, il eſt venu chez eux quelquefois, je ne l'ai point vu : on dit qu'il eſt retourné depuis quelques jours à ſa campagne, je crois qu'il ne reviendra pas, & que je ne le reverrai pas de très-longtems. Vous voyez, ma chère amie, que je ſuis bien éloignée de ce que vous preſcrivez dans votre lettre ; je ne crois pas en vérité qu'il arrive un ſeul mot de ce que vous avez prévu ; votre

eſprit ſe preſſe de lier des circonſtances qui n'exiſteront jamais ; ſur quoi donc les établiſſez-vous ? ſur une lettre que j'ai lue, il eſt vrai ? ſur un moment d'entretien ? ſi dans tout cela Mr. de St. Ange témoigne un ſentiment que mon eſprit ne ſauroit condamner, faut-il d'abord en prendre une allarme inutile ? j'avoue que ſa façon de penſer a quelque choſe d'analogue avec la mienne ; on voit qu'il eſt vrai dans ce qu'il dit, & on eſt forcé de l'écouter quelquefois ; mais je me rappelle ſes expreſſions & plus j'y réfléchis & moins je les trouve condamnables, elles ont le caractère de la vérité par leur ſimplicité ; enfin, ma chère amie, c'eſt lui qui m'a donné l'idée d'un homme eſſentiel & aimable ; mais je vous aſſure, encore une fois, que cette idée n'eſt liée à aucune autre ; vous en ſeriez convaincue ſi vous étiez témoin de ma tranquillité. J'ai trouvé

du plaisir à fuir le monde, mon désœuvrement ne m'a point ennuiée, mes pensées ont suffi à mon occupation, je me laisse aller à un abandon de rêverie qui est une vraie douceur; en vérité, je pourrois vivre très-longtems, toujours même dans cette espèce d'insensibilité; il y a peut-être quelques momens de vuide, qui deviendroient de l'ennui, si on ne savoit pas s'en garantir; je n'ai pas cherché des distractions dans le monde, parce que j'ai vu que mon père approuvoit ma retraite & ma conduite; j'ai très-bien remarqué qu'il se chargeoit volontiers de toute la reconnoissance, & je l'ai laissé faire; j'ai des chagrins qui sont pires que de l'ennui, & qui ajoutent à mon humeur, lorsque je suis disposée à en avoir; le premier, c'est que ma petite fille Henriette a pris une maladie d'enfant qui éloigne le plaisir que j'aurois de l'avoir auprès de moi,

cette maladie ſera courte, mais il faut laiſſer paſſer pluſieurs jours de convaleſcence : j'ai été la voir avant hier avec une de mes tantes ; ces tantes ſont des parentes que nous voyons beaucoup plus ſouvent depuis quelque tems, elles viennent voir ma mère plus fréquemment que ci-devant ; elles font des promenades enſemble, on leur prête la voiture quelquefois : elles ſont peu riches, & notre maiſon leur eſt devenue agréable. Celle dont je viens de vous parler, & à laquelle j'ai confié mon ſecret ſur Henriette, eſt venue la voir avec moi ; cette tante eſt plus aimable & moins âgée que les autres, elle eſt veuve d'un homme qui lui a laiſſé une très-petite fortune, elle vit ſeule & j'irois la voir plus ſouvent, ſi ſa maiſon n'étoit pas ſi éloignée de la nôtre ; je lui ai entendu parler deux ou trois fois de Mr. de St. Ange ; je ne ſais comment elle le connoit.

Le second de mes chagrins, & qui contribue véritablement à mon ennui, c'eſt que les réparations qui ſont une ſuite de l'incendie, éloignent notre ſéjour à la campagne; nous paſſerons à la ville tout le mois de may, & peut être tout celui de juin: je vous prie, ma chère amie, de vous en affliger avec moi; remarquez que tout s'accorde pour me chagriner & pour m'attriſter; je ſuis privée de tout ce qui pouvoit me faire plaiſir aujourd'hui, du ſéjour de la campagne que j'aime & qui eſt ſi agréable dans ce moment, de ma petite fille en qui j'ai placé une vraie affection, & ſur laquelle j'avois formé mille projets intéreſſans; joignez à cela, & pour comble d'ennui, Mr. de la Hauſſe, qui depuis quelque tems redouble ſes aſſiduités. Il arrange ſi bien le moment de ſes affaires avec mon père, que je ne puis

pas l'éviter lorſqu'il vient à la maiſon. Il met dans ſes manières & dans ſes viſites une aſſurance que rien ne déconcerte : il ne fait que rire des plaiſanteries & des mortifications que je lui adreſſe, auſſi ſouvent que je le puis, cependant ſans choquer la bienſéance. Il y avoit déjà longtems qu'il nous menaçoit d'un ſouper qu'il veut nous donner chez lui, il attendoit que certaines choſes qu'il prépare & qu'il veut avoir très-bonnes & à très-bon marché fuſſent à leur point ; enfin, le moment a été fixé ; c'eſt dans quatre jours que nous avons cette fête ; toute la compagnie eſt invitée, c'eſt toute la famille Du Terrier, ce ſont Mr. & Mad. Balloton ; nous ne ſerons que quinze perſonnes choiſies ; mon père nous fait un devoir d'y aller. Mr. de la Hauſſe paroît ſûr du plaiſir que nous aurons, il nous fait confidence de ſes préparatifs qui

lui donnent beaucoup de peines, il me consulte ; il demande ce que j'aime, il n'épargnera rien pour l'avoir, il ne tient qu'à moi de croire que la fête m'eſt adreſſée ; je m'en amuſerois dans un autre moment, mais aujourd'hui c'eſt un chagrin, & jamais je n'ai été moins diſpoſée à le ſupporter. Je ne ſais comment il arrive qu'inſenſiblement, je me trouve éloignée de tout ce qui pourroit me faire plaiſir ; il ſemble que toutes les circonſtances s'accordent pour cela ; je ne jouis plus, ni de mes amis, ni de la ſociété, ni même de mes parens, & cependant les peines & les embaras domeſtiques augmentent. Je ne pus m'empêcher l'autre jour, d'en faire faire la réflexion à mon père, qui me reprochoit un peu de triſteſſe ; je ne comprends pas pourquoi le mot de privation que j'employai le fit ſourire d'abord, enſuite il m'embraſſa en ſoupirant, il me

dit des choſes tendres & conſolantes, il m'invita à avoir encore de la patience, il me promit que dans peu de tems je jouïrois de tout ce qui peut me rendre heureuſe, & il m'exhorta à avoir de la confiance en lui; il m'aſſura qu'il ne ceſſoit de penſer à moi, & que j'étois le but de tous ſes projets & l'objet de ſes eſpérances; que je les verrois ſe réaliſer toutes à mon avantage, avant l'eſpace de trois mois, qu'en attendant je ne devois avoir ni ennui, ni peine, & que nous jouïrions tous de celles qu'il avoit lui-même dans ce moment. Ils ſont heureux, mes parens, mon père jouït de ſes occupations & de ſes ſuccès, il eſt toujours content de ſes affaires avec Mr. de la Hauſſe, avec lequel il travaille beaucoup, & qu'à cette occaſion nous voyons toujours aſſez ſouvent; il ne tiendroit qu'a moi d'être flattée de

ſa conſtante envie de me plaire ; je ne veux plus en rire, il m'inſpire un ennui mortel. Ma mère n'eſt point fâchée d'être à la ville, elle jouït de la ſociété avec plaiſir ; nous avons preſque tous les ſoirs du monde ; depuis quelque tems ils ont beaucoup plus d'amis & de rélations, on répond fort bien à leurs prévenances ; je prévois qu'à la campagne nous jouïrons peu de la ſolitude & de la tranquilité ; mon père a fait un grand ſallon de compagnie, il faudra bien le remplir ; je ne ſais, ma chère amie, comment au milieu de tout cela ma vie a plutôt perdu que gagné ; je reſte ſeule au milieu de ce monde nouveau, il s'attache à mes parens, & je ne le cherche pas ; ma tante Bonval eſt la ſeule avec laquelle je ſois un peu liée ; elle a toujours été aſſez malheureuſe, elle ſait entrer dans le ſentiment des

autres, & elle le comprend fort bien : nous allons quelquefois nous promener enſemble, elle a été ſenſible au ſecret que je lui ai confié, elle m'approuve, & elle juge très-bien du plaiſir que j'aurai, c'eſt celui qu'il me faut dans ce moment. Je crois que je ſuis devenue plus difficile que je ne l'étois : je recherche mes amies avec moins d'empreſſement, j'ai moins beſoin de leur ſociété, elles-mêmes ſe paſſent mieux de moi, je ne ſais ſi quelque nuance de jalouſie ne s'eſt pas gliſſée dans leurs diſpoſitions à mon égard ; on me dit aſſez ſouvent que je ſerai une héritière, & ce n'eſt pas avec le ton de l'amitié & de l'intérêt ; je ne ſuis plus ſur le chemin des courſes du matin de Mad. D'Arſilli, je n'entends preſque plus ſa volubilité & ſes nouvelles ; Mad. de Taninge ne m'invite que bien froidement à aller chez elle ; Mad. de St. Ceran ne me

parle plus de muſique : pluſieurs hommes, qui avoient avec moi un ton amical, y mettent de grands complimens ; mes peines domeſtiques ont augmenté, mes parens ſe repoſent ſur moi du gouvernement de la maiſon ; toutes ces circonſtances réunies à quelques-autres, mettent dans mon ame un détachement & une triſteſſe qui me donnent de l'indifférence ſur tout. Je m'y livre, je ſuis tranquille, j'amortis ma ſenſibilité, j'éloigne de ma penſée les objets qui pourroient l'affecter, je ſens le froid & la ſolitude s'établir autour de moi, & il me ſemble que je pourois paſſer ma vie dans cet abandon. Ce n'eſt pas là tout-à-fait ce que vous avez prévu dans votre dernière lettre ; ce n'eſt pas non plus cet ennui que je craignois ſi fort une fois ; ce n'eſt rien, car je ne ſens rien : on m'annonce Mlle. de Mirfort, il y a longtems

que je ne l'ai vue, je vous quitte pour la recevoir. Adieu pour un moment.

Mon Dieu, ma chère amie, ce que Mlle. de Mirfor vient de me dire eſt bien triſte, bien effrayant, je ne ſuis pas encore revenue de mon émotion. Mr. de St. Ange mourant ! à la mort ! je tremble en vous l'écrivant. J'ai cru que Mademoiſelle de Mirfor ne termineroit jamais ſa viſite : après m'avoir appris avec beaucoup d'empreſſement cette effrayante nouvelle, elle s'eſt divertie à m'ennuyer de cent choſes indifférentes ; j'ai cru qu'elle ne finiroit jamais, elle a réſolu de mettre ma patience à toutes les épreuves ; elle m'a dit en entrant qu'elle venoit d'apprendre que Mr. de St. Ange étoit tombé dangereuſement malade, qu'il alloit mourir, que ſa ſœur étoit partie pour aller auprès de lui à ſa campagne, qu'elle y avoit conduit un médecin, & que l'on

déſeſpéroit de ſa vie; j'avoue que j'ai été bien vivement émue; elle auroit pu s'en appercevoir, ſi elle s'apperçevoit de quelque choſe; je n'avois bien entendu que les premiers mots, je l'ai fait répéter, & par tout ce ce qu'elle m'a dit, il paroît très-vrai que Mr. de St. Ange eſt à l'extrémité; il m'eſt impoſſible de vous rien dire de plus dans ce moment. Je ne ſais où courir pour ſavoir quelque choſe, c'eſt un vrai tourment. Adieu, ma chère amie; j'ai encore dans les oreilles tout le bruit de la converſation de Mlle. de Mirfort, elle cauſoit ſeule, elle m'a miſe au déſeſpoir.

Fin du quatrième Volume.

PQ
1971
C347L3
t.4

Constant de Rebecque, François
Marc Samuel
Laure

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

Not wanted
in RBSL Dec 15/88